

PER

E-419

BNQ

Larochette

Sylvie  
Gendron

Anne  
Lagardère

Jean-Pierre  
Duquette

Michèle  
Gazier

Bertrand  
Laverdure

Paul  
Beaulieu

Hugues  
Corriveau

André  
Maheu

Gilbert  
Choquette

André  
Ricard

Radmila  
Zivkovic

Marie-Éva  
de Villers

# Les écrits

numéro  
**100**

**100**



# Les écrits

DÉCEMBRE 2000

# Les écrits

REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Jean-Guy Pilon

Directeur adjoint : André Ricard

Secrétaire de rédaction : Louise Maheux-Forcier

Adjointe administrative : Marie Beaulieu

Promotion : Michelle Corbeil

Graphisme et mise en pages : Mathilde Hébert

Conseil d'administration : Jean-Louis Gagnon  
Jean-Guy Pilon  
Jean Royer  
Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction : Jean-Pierre Duquette  
Jacques Folch-Ribas  
Christiane Frenette  
Naïm Kattan  
Claude Lévesque

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec.

Abonnement d'un an (trois numéros)

Individus : 25 \$

Institutions et résidents de l'étranger : 35 \$

Un exemplaire : 10 \$

## LES ÉCRITS

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707

les.ecrits@sympatico.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal subventionnent cette publication.

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2000  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN 1200-7935

Envoi de Poste-publications-Enregistrement n° 09993

© Les écrits



LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA  
THE CANADA COUNCIL FOR THE ARTS  
DEPUIS 1957 DEPUIS 1957



CONSEIL  
DES ARTS ET DES LETTRES  
DU QUÉBEC

CONSEIL  
DES ARTS

COMMUNAUTÉ  
URBAINE  
DE MONTRÉAL



# Sommaire

LES ÉCRITS, NUMÉRO 100, DÉCEMBRE 2000

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| Pierre LAROCHELLE                                          |     |
| <i>Cartes postales d'Italie</i> .....                      | 5   |
| Sylvie GENDRON                                             |     |
| <i>Rimes d'été</i> .....                                   | 15  |
| Anne LAGARDÈRE                                             |     |
| <i>Trois contes</i> .....                                  | 19  |
| Jean-Pierre DUQUETTE                                       |     |
| <i>Le soleil ni la mort</i> .....                          | 37  |
| Michèle GAZIER                                             |     |
| <i>La panthère noire</i> .....                             | 53  |
| Bertrand LAVERDURE                                         |     |
| <i>Poèmes</i> .....                                        | 67  |
| Paul BEAULIEU                                              |     |
| <i>Simone Weil et Flannery O'Connor</i>                    |     |
| <i>Deux femmes face à l'absolu</i> .....                   | 77  |
| Hugues CORRIVEAU                                           |     |
| <i>Une petite fille de rien</i> .....                      | 95  |
| André MAHEU                                                |     |
| <i>Poèmes</i> .....                                        | 107 |
| Gilbert CHOQUETTE                                          |     |
| <i>Une invitation à la campagne</i> .....                  | 117 |
| André RICARD                                               |     |
| <i>Scènes de genre</i> .....                               | 143 |
| Radmila ZIVKOVIC                                           |     |
| <i>Cinq semaines dans la vie d'une vieille fille</i> ..... | 167 |
| Marie-Éva DE VILLERS                                       |     |
| <i>Petit dictionnaire des bonheurs d'expression</i> .....  | 177 |
| Notices biobibliographiques .....                          | 195 |



PIERRE LAROCHELLE

## ***Cartes postales d'Italie***

### **Habiter l'histoire 1**

LA FAÇADE DE L'ALBERGO DELLA LUNETTA, situé piazza del Paradiso dans le centre historique de Rome, forme avec les immeubles voisins une vaste courbe qui se lit clairement dans la configuration de la place. L'un des murs de ma chambre y compose avec les autres un trapèze insolite. Si on est un peu attentif, malgré le caractère labyrinthique des corridors et en raison de la présence d'autres murs obliques, on peut arriver à déduire que le plan de l'édifice s'inscrit à l'intérieur d'un immense éventail.

En face, dans l'axe de via del Paradiso qui relie la place du même nom au corso Vittorio Emanuele II, on entrevoit le palais Massimo aux colonnes, célèbre précisément pour la courbure élégante et plutôt inusitée de sa façade. Cette dernière s'inscrit elle aussi dans un vaste arc de cercle dont d'autres segments sont décelables dans la structure du tissu urbain avoisinant.

Un peu plus loin, on trouve un autre hémicycle dans la forme urbaine à l'extrémité de la piazza Navona. Les bâtiments

---

Ces billets sont tirés d'un carnet de voyage rédigé au cours de l'hiver 2000.

qui encadrent la place ont en commun avec l'*albergo* della Lunetta et le palais Massimo qu'ils ont tous été édifiés sur un substrat ancien : les vestiges des monuments de la Rome du temps de l'empereur Auguste. L'*albergo* della Lunetta et les édifices adjacents ont été aménagés dans les anciennes arcades du théâtre de Pompée; les ruines du théâtre Odéon, un autre monument semi-circulaire, ont été réutilisées dans la construction du palais Massimo et des bâtiments voisins; enfin, le plan de la piazza Navona conserve dans la structure actuelle du domaine public l'enregistrement de la forme de l'ancien stade de Domitien.

Tous ces monuments de l'Antiquité avaient été abandonnés à la chute de l'Empire romain, lorsque la ville est passée en l'espace de deux générations d'un million à quelque trente mille habitants, suite à l'une des plus importantes crises économiques de l'histoire. Pour qui sait lire la forme de la ville, le Vieux-Rome constitue un palimpseste dont les traces sédimentées racontent une histoire vieille de trois millénaires.

## Paysages culturels

Le processus d'humanisation du territoire de la péninsule italique a commencé sur les lignes de crête et les hauts plateaux. La ville de Rome doit son développement à sa localisation privilégiée de place de marché au point de convergence des trois grandes crêtes rocheuses occupées dans l'Antiquité par les peuples étrusque, latin et sabin.

Ce n'est qu'avec la fin de la civilisation nomade et du mode de vie autarcique correspondant que des établissements humains permanents ont envahi les thalwegs. Les fonds de vallée, en effet, ne sont devenus praticables et habitables qu'après

d'importants travaux d'assèchement des marais et de construction de systèmes d'irrigation, c'est-à-dire après qu'on eut réussi à transférer aux plaines les qualités naturelles des aires collinaires. À leur tour, des zones montagneuses ont ensuite été transformées artificiellement en plaines, de la côte amalfitaine aux Cinque Terre, pour permettre la culture en terrasses.

Dans le milieu bâti, la permanence des structures est directement proportionnelle à leur magnitude. De vastes parties de la campagne italienne sont toujours quadrillées par un réseau de routes équidistantes hérité des « centuriations » romaines : le mode de lotissement agricole utilisé sous l'Empire pour la colonisation du territoire. Bien qu'ils soient clairement lisibles sur les cartes géographiques, ces carrelages équilatéraux, dont la maille correspond à un module carré de 721 mètres de côté, ne sont perceptibles en réalité que lorsqu'on survole le pays en avion.

À toutes les échelles cependant, des patterns géométriques témoignent de l'ancienneté de l'humanisation de l'espace. On peut traverser l'Italie en train en passant par les fonds de vallée primaires sans jamais rencontrer un paysage véritablement naturel. La distribution des arbres et des arbustes ne semble rien devoir au hasard. Le choix des espèces et leur organisation spatiale sont gouvernés par des règles culturelles, elles-mêmes déterminées par des pratiques agricoles qui tiennent compte de facteurs tels que l'orographie, l'altitude et l'orientation.

En Toscane, on voit partout des arbres disposés en rangées avec des interaxes réguliers, parfois des alignements réalisés avec une alternance systématique de cyprès et de pins parasols. Les oliviers plantés sur les coteaux sont distribués sur une trame hexagonale rigide; les branches des vignes s'étalent en espaliers

isoorientés de manière à profiter d'un ensoleillement optimal; tout semble obéir aux lois rigoureuses de la symétrie ornementale. En Italie, le milieu rural n'est pas moins anthropique que le milieu urbain; à la campagne comme en ville, il n'y a de paysages que culturels.

## Ersatz et simulacre

On sait que le café et les glaces occupent dans la culture alimentaire italienne des espaces privilégiés. En plus du simple *caffè*, – que nous appelons chez nous espresso – du *cappuccino* et du *caffèlatte*, il existe ici une variété incroyable de manières de commander son café : *macchiato* avec une goutte de lait, *in vetro* pour ceux qui désirent en admirer la couleur, etc. J'étais persuadé d'en saisir toutes les nuances jusqu'à ce que j'entende mon ami Giancarlo commander un *caffè dolce*. En vérité, bien qu'on accorde à ce breuvage le nom prestigieux de café, il n'en est qu'un ersatz puisqu'il s'agit plutôt d'une infusion d'orge qui permet de modérer sa consommation de caféine.

Il en va de même des glaces. D'un restaurant à l'autre, on nous propose non seulement une gamme étendue de parfums, mais une multitude de façons de les servir. Le plus étonnant, c'est que le nom sert également à désigner un dessert traditionnel connu sous le nom de *gelato di campagna*. De fait, cette pâtisserie est un simulacre de glace que les Italiens avaient l'habitude de servir dans les demeures rurales non pourvues de réfrigérateurs. Ainsi, ils n'avaient pas à renoncer à la valeur de statut social que revêtait le privilège, jadis réservé aux mieux nantis, de pouvoir se délecter de glaces.

L'autre soir, ma perplexité à la lecture du menu m'a incité à commander un *gelato fritto*. À ma grande surprise, le signifié

qu'on m'a servi correspondait parfaitement au signifiant, à savoir une glace frite : à l'extérieur, une peau chaude avait pris la consistance d'une crêpe tandis qu'à l'intérieur la crème glacée était encore froide. Je n'aurais jamais imaginé qu'on puisse déguster pareil oxymoron.

## Mélèzes et cheminées en Vénétie

L'une des caractéristiques qui distinguent les maisons vernaculaires de Venise de leurs variantes diatopiques rencontrées en Toscane ou dans le Lazio est la présence de cheminées en relief dans les façades.

Un profane pensera que cette singularité est le fait d'un simple caprice. Un historien de l'architecture y verra une intention artistique, une volonté de favoriser le pittoresque au détriment des autres catégories esthétiques : le beau ou le sublime. Un greimascien vous construira sans doute un carré sémiotique montrant des oppositions croisées entre d'un côté, les réalités canal / cheminée et de l'autre, les imaginaires de l'eau et du feu.

En vérité, le véritable motif à l'origine de ce trait caractéristique est que l'espèce ligneuse dominante dans les forêts de Vénétie est le mélèze. En Toscane et dans le Lazio, les structures des planchers sont réalisées en chêne ou en châtaignier. Il y a une homologie entre la variété des dimensions des pièces de bois qu'on peut en tirer pour la construction et la hiérarchie qu'on peut observer entre poutre maîtresse, solives et planchéage dans l'ourdissage des charpentes horizontales des bâtiments.

Parce que le mélèze ne peut fournir de grosses pièces de bois, à Venise, les poutres sont toutes parallèles et rapprochées les unes des autres. Disposées transversalement, elles reposent

uniquement sur les murs mitoyens et autres murs perpendiculaires à la façade. Par conséquent, on ne peut y loger la cheminée sans risquer que le feu ne se communique aux bouts des pièces de bois. Le mur de façade, par contre, n'est pas en contact avec la partie ligneuse de la charpente. Puisqu'il ne contribue pas à supporter les planchers et le toit, il est cependant plus mince et ne peut contenir le foyer en entier de sorte qu'une partie doit se projeter en porte-à-faux dans la façade. C'est précisément pour la même raison – l'absence de mur de refend – que le plan de la maison traditionnelle se distingue par sa pièce traversante éclairée par une large fenêtre trilobée dont la présence au centre de la façade caractérise l'architecture vénitienne. Lorsque le milieu bâti est le produit d'une conscience spontanée, tout est cohérent et peut s'expliquer.

## Habiter l'histoire 2

La *locanda* où je réside à Florence occupe l'étage noble d'un petit palais édifié au treizième siècle sur le borgo degli Albizi. Le tracé de cette voie remonte au temps où Florence n'était encore qu'un noyau protourbain et correspond au chemin qui menait à la porte est de la première enceinte de la ville. Le palais a certainement été réalisé à partir de la fusion de maisons plus anciennes, englobant notamment une maison-tour du Moyen Âge dont on peut apercevoir les étages supérieurs depuis la place San Pier Maggiore. On peut d'ailleurs déceler l'emprise de la tour dans la configuration interne du fait que certains murs font près d'un mètre d'épaisseur.

À l'occasion de la restructuration, une façade unificatrice a été composée selon les règles classiques, avec un portail important dans l'axe central. Au-dessus, une niche abrite un buste

de Cosimo II de Medici; je présume que les armoiries qui figurent sur une arche de l'entrée sont celles de son illustre famille. Le hall couvert de voûtes peintes à la fresque relie la rue à un jardin dont le centre est occupé par une fontaine surmontée d'un groupe de personnages sculptés, grandeur nature. Les murs sont ornés de motifs en relief contenant des fleurs de lys, emblème de la ville.

J'ai choisi la chambre deux pour sa fenêtre qui s'inscrit dans une structure architecturale complexe. Logée dans une alcôve haute de plus de quatre mètres à laquelle on accède par deux contremarches, elle est flanquée de bancs aménagés de part et d'autre dans l'épaisseur du mur. Bien qu'aucun terme dans les lexiques d'architecture ne désigne ce genre de fenêtre, il s'agit d'un type consacré dont on rencontre diverses variantes dans un grand nombre de palais anciens et dont la forme résulte certainement d'un long processus typologique. Ma chambre est située à l'intérieur de l'antique maison-tour, autrefois propriété de la famille Donati. C'est dans cette même tour, au septième étage, qu'est née la femme de Dante Alighieri.

## Le sacré et le profane

Florence n'a rien à envier, avec la densité des promeneurs et l'animation qui règne dans ses rues le dimanche de Pâques, à la parade de la Fifth Avenue à New York. Je m'étais mêlé à la multitude des flâneurs lorsque je suis tombé, piazza del Duomo, sur une foule immobilisée dans l'attente d'un événement qui allait s'avérer un curieux mélange de réjouissance païenne et de cérémonie religieuse.

Un monument baroque haut d'une dizaine de mètres, peint aux couleurs sang de bœuf et bleu ardoise, paré de bla-

sons et richement décoré d'ornements en bois dorés, avait été installé pendant la nuit sur la place publique entre la basilique Santa Maria del Fiore et le baptistère San Giovanni. Tout un bataillon de zouaves de carnaval, arborant des vêtements bariolés remarquables pour leurs contrastes de couleurs primaires et empanachés de plumes d'autruches multicolores, occupaient le parvis de la cathédrale tandis qu'un corps de pompiers en grand uniforme se tenaient à la périphérie de la place.

L'office pascal se déroule en partie dans la basilique, en partie dans le baptistère en face, ce qui permet au Cardinal Archevêque de parader devant la foule immense assemblée sur la place, paré de ses plus beaux atours, accompagné de porteurs de flambeaux et d'oriflammes et entouré d'enfants de chœur aux surplis enrubannés. Pour amuser les spectateurs durant les temps morts, les zouaves exécutent, au son des tambours et d'une fanfare de clairons, des danses soigneusement chorégraphiées tout en jonglant avec d'immenses drapeaux.

Un prêtre muni d'un haut-parleur expliquait à la foule la signification sacrée de tout le rituel. Ainsi, il nous a appris que le feu nouveau serait allumé avec des pierres rapportées de Jérusalem par les Croisés au XI<sup>e</sup> siècle et provenant du tombeau même du Christ. Entre deux commentaires relatifs à l'office religieux, le curé profitait du micro pour faire la promotion d'autres attractions touristiques, nous invitant à aller contempler l'authentique morceau de la vraie croix exposé à l'occasion de Pâques dans son reliquaire flamboyant du XVI<sup>e</sup>, en vermeil et pierres précieuses, nous annonçant les dates des futurs tournois de *palio* qui opposeront devant Santa Maria Novella les défenseurs des couleurs de diverses paroisses avant la grande finale du 24 juin couronnée par le feu de la Saint-Jean.

Après avoir béni le feu nouveau, le cardinal a enflammé une colombe aussitôt propulsée par une fusée le long d'un fil de fer tendu entre l'autel situé dans le chœur de la basilique et le monument allégorique aligné dans l'axe de la nef et de la porte centrale. Le feu au cul, la colombe a déclenché en atteignant le monument une série ininterrompue de pétarades et de feux d'artifice. Ce fut un enchevêtrement de lueurs éclatantes et un enchaînement continu d'explosions imitant le bruit du canon et du tir de mitraillettes. Des fusées vertes ou rouges terminaient leur trajectoire ascendante dans de brusques mouvements en spirales accompagnés de sifflements aigus. D'autres actionnaient des girouettes porteuses de centaines de feux de Bengale. Par moments, la structure entière se transformait en véritable fontaine d'étincelles tandis qu'un lourd panache de fumée obscurcissait le ciel jusque de l'autre côté de la piazza San Giovanni.

J'ai gardé de ma jeunesse la mémoire d'une semaine sainte synonyme d'une succession d'offices interminables et mortellement ennuyeux. Je suis persuadé que les enfants qui ont assisté à cette cérémonie en conserveront au contraire, grâce à son côté grand-guignolesque, un souvenir impérissable et émerveillé. Il suffit d'avoir assisté aux enfarinements joyeux auxquels les jeunes se livrent à la mi-carême, d'avoir vécu une nuit de la Saint-Sylvestre à Rome, durant laquelle chacun, étrennant obligatoirement un sous-vêtement rouge, fait fuser de son balcon force pétards et feux d'artifice et jette par la fenêtre les objets dont il a décidé de se débarrasser avant d'entamer la nouvelle année, pour admettre que les Italiens possèdent, à un niveau incomparable au nôtre, un sens inné de la fête.



SYLVIE GENDRON

*Rimes d'été*

I

Volant tout près des pierres  
Sans nom dans la lumière  
Des rimes s'illuminent  
Papillons blancs dans l'air.

II

C'est l'heure de l'éternel  
Retour des mésanges heureuses.

III

Oiseau d'eau et de vent  
Voulez-vous m'épouser?

IV

La mésange au chant clair  
Ne m'est pas étrangère  
Ma main de mots mêlés  
Abrite une nichée.

V

Oiseau, vole à la rescousse  
Du nuage qui se noie!

VI

La joie du papillon  
Brûle au cœur de la lampe.

VII

Va, nuage  
Je ne te retiens pas!

VIII

L'iris irrésolu  
À mourir veille encore  
Près de l'eau qui respire.

IX

Pour le baiser du soir  
Les marguerites blanches  
Épousent le vent noir.

X

En nous la nuit coule  
Semblable au ruisseau  
Presque silencieux.

XI

La chouette tient à la nuit  
Prunelle de ses yeux.

ANNE LAGARDÈRE

## ***Trois contes***

### 1

D'EMBLÉE, À PROPOS DES CONTES DE FÉES, Olga tient à signaler une particularité qui à ses yeux n'est pas anodine et qu'il importe, dit-elle, d'avoir bien en tête avant d'aborder le sujet – même si pour sa part, elle l'admet, elle a mis du temps à la découvrir et la formuler; (d'où ce préambule?) –, une particularité d'autant plus attachée au conte que celui-ci jouit de célébrité...

Cette particularité serait la suivante : on a l'impression qu'il a toujours existé, que *rien ne l'a précédé*.

Comme si on l'avait toujours eu en soi, incorporé, incarné... Comme si, avant même de l'avoir lu ou bien entendu, avant d'avoir pu ouvrir ou manipuler quoi que ce soit qui évoquât un album, un recueil, un livre (un fétiche), il s'était trouvé là, déjà, le conte. Indépendant donc de toute scène initiatique : efficace, actif, dans le plus interne et le plus intime.

Cela dit, l'objet (le fétiche-livre) dans ce cas précis Olga se le remémore sans difficulté : Perrault, l'œuvre complet, un gros volume illustré.

---

Ce texte fait partie d'un roman en préparation dont deux extraits ont déjà paru dans *Les écrits* (numéros 92 et 95).

Il a disparu.

Perdu ou jeté.

Dans quelles circonstances, à quelle occasion, Olga ne saurait le dire. Elle ne l'a jamais véritablement cherché. Elle n'est pas non plus tout à fait certaine d'en avoir eu la propriété exclusive : elle a l'impression qu'elle et sa sœur Renée se le partageaient... D'ailleurs il est fort possible qu'avec le temps elle ait embelli, idéalisé ce qui était banale et médiocre brochure.

N'empêche : aussi nettement que s'il était toujours sous ses yeux, tangible, elle revoit l'ouvrage. Avec sur la couverture bleue (lisse froide luisante, comme vernissée ou laquée) le nom de l'auteur, le titre, les hautes lettres dorées : ornées de boucles, chargées de pleins et de déliés, elles imitaient la calligraphie manuscrite des siècles passés et faisaient dans l'épaisseur du carton des saillies et des cavités que le bout du doigt explorait avec précision, lenteur, volupté. Le dessin par endroits en était masqué...

Le dessin, c'était Cendrillon. Cendrillon en tenue de bal. À minuit sonnant : l'heure où elle s'enfuit.

Derrière, le palais est illuminé. Elle dévale le grand escalier et sa robe, une sorte de chemise de nuit car tombant droit des épaules aux pieds (mais une chemise d'une étoffe lourde, richement brodée), sa robe, ou plutôt le bas de sa robe est un peu soulevé... Tout comme l'épaisse chevelure jaune : elle dessine autour du visage un genre de casque, ondulé.

Les traits sont parfaitement réguliers. Et inexpressifs. Ce détail, Olga se souvient d'en avoir été frappée. Il était bizarre, peu compatible avec la situation évoquée, du coup on s'interrogeait : quel était au juste le danger couru par la jeune fille?

si, par extraordinaire, l'heure fatidique avait été dépassée, son sort, c'est-à-dire sa punition, en quoi eussent-ils consisté :

– la mort immédiate, une mort physique?...

– la dissolution, l'évanouissement : d'un coup dans les airs disparaître, se résorber, à croire qu'elle n'a jamais existé?...

– ou bien en plein bal, la honte suprême : perdre la totalité de ses attributs magiques – robe carosse cocher –, se voir ramenée à la pure et simple et ici sordide – une souillon, des guenilles – « réalité »?

En même temps ce visage froid, cet air impassible, en dépit (ou à cause) de l'invraisemblance, donnaient à la scène une dimension grandiose, presque fantastique. Comme si l'héroïne s'était dédoublée, comme si au moment où son corps fuyait, se précipitait – véritablement effrayé, en tous cas chargé de porter le drame, d'exprimer la crainte – comme si alors sa tête, elle, *savait* : déjà connaissait l'heureux dénouement, le destin, d'avance fixé...

Dans un coin, sur l'une des marches, on apercevait, perdue, tombée, oubliée – mais impossible de la manquer tant pour le Prince (derrière, en train de poursuivre) que pour l'enfant (devant, la petite fille qui regardait) –, on apercevait la minuscule pantoufle enchantée...

Elle étincelait. Pareille à un bloc de cristal taillé, ou à un gros diamant qu'on eût évidé. Et c'est là, dans la cavité délicatement sculptée, sous l'œil ébahi des deux sœurs jalouses et de la marâtre, face aux serviteurs royaux magnifiquement parés – culottes bouffantes, bas blancs et pourpoints dorés : Olga les revoit, sur une autre image, intérieure cette fois au livre, et ce mouvement gracieux, presque un peu dansant, qu'ils ont pour s'agenouiller, tendant à une pauvre (car tel

est l'ordre venu du Palais) le précieux soulier... – c'est là, par le miracle d'un renversement ultime dont Olga était transportée, c'est là que le pied mignon viendrait très exactement, c'est-à-dire merveilleusement, s'enchâsser...!

Olga fait parfois ce rêve, qui rapidement l'éveille : elle se trouve dans un lieu public, un lieu banal, voire familier, par exemple au café (ou au marché ou à la bibliothèque) et soudain, alors que jusqu'ici tout semblait normal dans ce rêve – tellement normal que le rêveur pourrait s'inquiéter : est-ce bien un rêve? – voilà donc soudain qu'elle accomplit un geste obscène.

Variante. Plus pénible encore. Il ne s'agit pas d'une obscénité; la femme du rêve se baisse et soulevant sa jupe, assouvit à même le sol, sans chercher à dissimuler, un de ces besoins qu'on se plaît à dire « naturels » ou « élémentaires » mais pour lesquels de fait demeure exclue la moindre publicité...

Ce qui surprend Olga dans ce rêve, aussi bien pendant qu'elle le rêve qu'après, lorsqu'elle s'éveille, c'est que personne parmi l'assistance ne semble choqué. Tout juste même si la chose paraît remarquée.

Ce qui la surprend davantage encore, non plus lors du rêve mais une fois éveillée, dès que sa conscience, émergeant du malaise pur, retrouvant un peu de jeu, d'élasticité, veut réitérer les images aperçues en rêve et se sert de cet œil lui aussi interne qu'est le souvenir – interne mais quand même, un peu moins interne, si on le compare à ce premier œil entièrement « incarné », retourné, involué qu'est le rêve... – ce qui donc l'étonne le plus, c'est que l'indifférence de son entourage, loin d'édulcorer, a constitué, Olga est formelle, la pointe la plus acérée du rêve, l'élément qui, aiguisant l'angoisse, a fini par tout déchirer : dans un cri elle s'est éveillée.

Les significations des rêves, d'une façon générale Olga ne désire pas s'y attarder. Non qu'elle les en croie dénués, mais parce qu'ils lui semblent toujours plus beaux, ses rêves, de contenir leurs significations éventuelles sans les déployer. Des sortes d'oiseaux aux ailes fermées... On sait qu'ils pourraient voler, et ce vol virtuel est plus séduisant que toutes les réalités.

En revanche, à propos de ce rêve-là Olga ne peut éluder cette question-ci : pourquoi, alors qu'elle venait d'évoquer Cendrillon, les contes, les livres d'enfance, a-t-il fallu lui faire une place? pourquoi a-t-elle brusquement éprouvé la nécessité de le raconter?

Faut-il voir dans les productions nocturnes et adultes un pendant, éventuellement un double de ces mondes naïfs, enchantés, mais aussi inquiets?

Jusqu'où pareille hypothèse peut-elle mener? Les contes seraient-ils véritablement *premiers*? Et leur magie – au fond sommaire et brutale : elle assènerait puis répéterait jusqu'à l'enfoncer, l'enkyster, le fantasme... – leur magie pourrait-elle être regardée, sinon comme *l'origine*, du moins comme un des agents, un des responsables?

Elle aurait préparé les troubles. Les troubles de l'adolescence. Ces troubles « futurs » ou « passés » suivant qu'on choisit pour les observer le point de vue de l'enfance ou celui de la maturité... Ces troubles qu'Olga, autant l'avouer, n'a plus guère envie d'évoquer. Désormais, dit-elle, elle s'arrêtera au mot générique (« trouble »), et aux significations (il est vrai multiples) qu'on peut lui prêter :

1. *au pluriel* : les tumultes, les égarements de l'âme, avec la souffrance qui les accompagne,

2. *au singulier* : l'effet de ce qui, parfois délectablement, embarrasse,

3. *adjectivé, et se terminant toujours par un e muet* : l'apparence de ce qui, agité, (en particulier une eau), a perdu sa limpidité; ou bien la nature de ce qui, depuis le début équivoque et vicié (par exemple une situation), flirte avec une certaine perversité.

## 2

Très longtemps dans le souvenir d'Olga ce conte-là est resté sans titre.

Lacune dont on peut penser qu'elle participait à sa séduction, au charme spécial qu'il distillait. Comme si, à être anonyme, à rester suspendu, décroché de toute réalité – cette « réalité » qui en aurait fait du moins un conte parmi-tous-les-autres mais identifiable, localisé –, ce conte avait encore gagné en mystère et étrangeté...

Les personnages non plus d'ailleurs n'y étaient pas nommés. Simples figures, êtres génériques, fonctions et rôles stéréotypés :

- . les deux héroïnes, deux SŒURS que l'âge suffit à différencier : qui la cadette, qui l'aînée;

- . la MÈRE, presque une marâtre à force d'avoir une « préférée »;

- . quant à la Belle Dame rencontrée près de la fontaine dans la forêt, elle possède certes des pouvoirs magiques, pouvoirs décisifs dont elle va user et qui feront de sa Rencontre l'événement-clé, mais quelque chose la tirait vers le trouble et le maléfique. Quelque chose d'indéfinissable. Peut-être sa solitude, son caractère *singulier* contraire à ce que le *pluriel* du titre (alors connu et aujourd'hui retrouvé) promettait? Ou

bien le fait qu'elle fût sujette aux métamorphoses : tantôt jeune-belle-richement parée, tantôt vieille-laide-guenilles? D'ailleurs sa mission consistait surtout à trier : élire, donc éliminer, entre les deux sœurs trancher – ici le bon grain, là l'ivraie –, ce qui, en dépit du mot « justice », ne va pas sans quelque violence ni cruauté...

Bref, rien à voir, la femme en question, avec ces êtres célestes (marraines de rêve, aréopage féminin et gai dont les berceaux princiers aiment s'entourer) appelés « les FÉES ».

L'histoire est très simple. On ne peut l'avoir oubliée.

Elle tourne autour de cette fontaine, elle-même dans une clairière, elle-même au centre d'une forêt.

Des deux sœurs la *bonne* – anonyme mais aisée à identifier : une espèce de Cendrillon puisque mal-aimée et persécutée et accablée de corvées parmi lesquelles justement cette fontaine et l'eau à tirer... –, la « bonne » donc réussit brillamment l'épreuve : oui, cette inconnue, rencontrée près de la fontaine, cette inconnue qui l'en a priée, elle acceptera de l'aider, bien volontiers! (L'aider à remplir son seau? à le vider? à le transporter? N'importe, seuls comptent ici l'élan et la grâce avec laquelle l'héroïne vient s'exécuter...)

Le lendemain au contraire l'autre sœur, *mauvaise* – celle que la prédilection maternelle a dans tous les sens du terme « gâtée » – l'aînée, accourue exprès, après que la cadette a tout raconté : son aventure, cette merveille dont elle a été témoin et dont elle sera pour toujours l'objet..., l'aînée, dans les mêmes circonstances – à cette différence près que la magicienne cette fois s'est faite mendicante ou lépreuse; indice d'un jeu truqué, Olga le signale sans savoir si à l'époque elle en fut choquée; l'avait-elle seulement noté? – l'aînée donc montrera son cœur,

aussi dur et sec et fermé qu'un noyau de pêche : « Quoi? elle, ainsi s'abaisser! servir ce déchet? »

D'où bien sûr les sorts contrastés : récompense pour la cadette, sanction pour la plus âgée.

Sanction et récompense d'autant plus frappantes que leur symétrie les pare d'une saisissante complémentarité : aux trésors que la bouche de la première viendra prodiguer – et en abondance puisque sitôt proférée chacune de ses paroles se verra magiquement transformée en objets précieux, objets du type fleurs, bibelots, bijoux... – à ces merveilles répondront, vomies par la seconde à chaque mot, les créatures les plus répugnantes : serpents, crapauds, araignées.

Une illustration accompagnait, la seule d'ailleurs que la mémoire d'Olga, autour de ce conte, ait enregistrée.

Un graphisme net, au réalisme un peu laborieux.

Les deux jets étaient figurés. Deux courbes, depuis les lèvres un peu écartées, les projectiles qui s'en échappaient constituant, régulièrement espacés, des sortes de pointillés...

Des couleurs très vives, tant pour les vipères (décidément et tout uniment vertes) que pour les rubis et les émeraudes.

De la « bonne » ou « mauvaise » fée il n'y avait plus trace. Quant aux jeunes filles, montrées de profil, chacune de son côté quittant la clairière (par des voies donc opposées), leur présence ensemble sur la même page pouvait étonner. Toutes deux en effet s'étaient bien rendues au bord de cette fontaine où leur destin allait se jouer, mais l'histoire avait indiqué une succession, non une simultanéité : un jour la cadette, le lendemain son aînée... Et puis comment expliquer leurs lèvres entrouvertes, avec chute parallèle et concomitante d'objets, si elles étaient déjà l'une de l'autre aussi éloignées,

trop distantes en tous cas pour pouvoir encore s'entendre ou s'interpeller? Quels soliloques absurdes, douloureux, bizarres fallait-il donc leur prêter?

La fontaine seule trônait.

En centre de page.

Bassin circulaire. Pierre et eau mêlées. Plusieurs vasques superposées, de plus en plus étroites à mesure que l'on approchait du sommet, d'où le filet retombait, en jolie cascade aux gouttes distinctes pareilles à des perles : certaines brillaient...

Fontaine elle aussi, Olga s'en fait la remarque, un peu décalée : trop ornementale, architecturée pour l'usage (si proche du « puits ») qu'en faisaient le conte et ses personnages, pour le lieu surtout où elle se trouvait : on s'en souvient, au plus profond, au plus obscur et sauvage de la forêt...

Dernier paradoxe qu'Olga souhaite relever.

Elle a gardé un souvenir très précis de cette page illustrée... Or cette page, où l'allégorie, outre sa leçon morale, affirmait que des *mots*, dès que proférés, peuvent cristalliser, durcir, s'objectiver, devenir des *choses*, pour certains choses repoussantes, déjections, déchets mais pour d'autres richesse et beauté – le récit venant par ailleurs préciser que pareil partage dépendra moins des mots eux-mêmes (de leur sens, leur forme, rapports réciproques, matérialité...) que de l'être qui aura à les prononcer : selon qu'il aura été préalablement élu ou damné – eh bien, cette image, retenue dans tous ses détails comme si elle avait été chérie et à l'époque longuement scrutée, Olga se souvient qu'en réalité, au fil des feuillets tournés, à mesure qu'elle se rapprochait, la conscience l'anticipait, que très souvent même la main accélérât – comme pour en avoir fini plus vite,

la neutraliser, s'en débarrasser! – et que l'idéal au fond aurait consisté, si l'on avait pu, à l'*escamoter*...

### 3

*La Belle et la Bête* fut forcément lu par Olga enfant.

« Lu » : ouï raconté, ou personnellement déchiffré.

Lu et même « vu »... Olga se souvient dans le film célèbre de l'actrice en train de courir – fuir? terrorisée? le premier jour? le dernier? – le long d'un couloir, d'une galerie immense aux fenêtres hautes et nombreuses, presque contiguës sur l'un des côtés.

Le plan ressemble à un rêve : les hautes fenêtres sont grandes ouvertes; la Belle est vêtue de voiles que l'air de la nuit soulève, comme les rideaux d'ailleurs, gonflés devant les croisées... On dirait que la jeune fille vole, elle est si légère! Sur le second mur, à gauche, les torchères sont allumées : et si la flamme allait la saisir, l'embraser?

Hors cette scène, l'ensemble du film (vu à la télé) avait déplu à l'adolescente, Olga adulte peut l'affirmer.

Même la séquence ultime, lorsqu'au fond du parc, effondré dans l'herbe, le monstre agonise, que la jeune fille prise de pitié se résoud enfin au baiser – le baiser magique; miracle : la Bête contenait un prince, prisonnier de son enveloppe tout comme la Belle de ce palais! – cette séquence, Olga se souvient de l'avoir trouvée un peu ridicule, voire répugnante.

Comme si la proximité, pire le contact (car la Belle alors se penche jusqu'à le toucher) de ce groin hideux et de ce visage (ce si doux visage, aux traits aujourd'hui oubliés mais non leur charme, leur grâce...) avaient eu, malgré la métamor-

phose qui devait s'ensuivre, quelque chose de choquant et d'intolérable.

Dans la répulsion d'Olga un autre élément vient interférer.

Élément qui est peut-être, elle se fait un scrupule de le préciser, une projection actuelle ou entretemps ajoutée. Il est fort possible en effet que ce soit l'adulte qui ait interpolé, en particulier dans l'Olga adulte celle – aujourd'hui à son tour dépassée? – qui, écrivant romans et histoires, se souciait d'illusion et de crédibilité, toutes considérations que la jeune téléspectatrice, elle, ignorait...

Bref. Le dit « élément » serait celui-ci : la Belle en la circonstance, dans cette image que le souvenir a gardée – alors que le nom, lui, le nom de l'actrice, s'est effacé –, la Belle fait terriblement VRAI.

Chair et peau « réelles ». Sans doute fardées, mais le fard s'oublie : on ne voit qu'un teint, une éblouissante carnation rosée! Et du coup la Bête, pour la première fois filmée de près, en tous cas sa tête (énorme, disproportionnée), la Bête, sa tête, font artificiel.

Le gros plan est impitoyable : postiches, truquages se sentent à plein nez...

L'acteur ici était Jean Marais. Quoique entièrement grîmé, on le reconnaissait à sa voix spéciale, rauque, toujours décalée<sup>1</sup>, et à ses yeux demeurés visibles au fond des deux fentes soigneusement ménagées.

Or ces yeux, qui bougeaient, brillaient, battaient des paupières, laissant même entrevoir des larmes, ces yeux, qui au cœur de la mascarade auraient dû maintenir une trace (ou une promesse?) d'authenticité puisqu'ils rappelaient que sous le

1. Elle était si peu *naturelle*! les parents d'Olga, chaque fois qu'il apparaissait à l'écran, ironisaient : qu'est-ce qu'il jouait mal, il déclamait!

monstre un « homme » gisait : un homme, fût-il comédien et jouant son rôle, un homme en chair et en os, un « vrai »..., eh bien ces yeux, c'est l'effet contraire qu'ils produisaient : une impression *d'imposture* et de *fausseté*.

En cours de dessin au lycée – cours qu'elle n'aimait pas : elle s'y sentait peu douée, il lui arrivait pourtant de se prendre au jeu et de s'en tirer – Olga se vit demander un jour d'illustrer un conte.

À son choix. N'importe quel conte. La scène qui lui conviendrait. N'importe quelle scène pourvu que l'élève en fût inspirée et que le professeur pût, aidé éventuellement d'un titre, la reconnaître, l'identifier. C'est ici de façon curieuse (puisque cette histoire, on l'aura compris, n'était pas de ses préférées) qu'intervient *La Belle et la Bête*.

Un autre épisode. Rien à voir avec ceux jusqu'ici mentionnés : l'agonie magique ou le couloir illuminé...

Une image beaucoup plus complète, encore mieux mémorisée. Normal, Olga le souligne, puisque fabriquée par elle et objet de soins prolongés : des heures entières scrutée, peaufinée!

Troisième caractéristique, caractéristique un peu paradoxale à y regarder de près : dans l'épisode choisi par Olga ne figuraient ni Belle ni Bête. Car au stade de l'intrigue que son dessin voulait illustrer les deux créatures non seulement n'avaient pas commencé de cohabiter, mais ne s'étaient jamais rencontrées. Chacune même peut-être alors ignorait l'existence de l'autre, n'y avait jamais songé, ou bien s'en faisait une représentation fort vague – représentation sans doute aussi effrayée pour l'une que pleine de désir et d'espoir pour l'autre – une représentation en fait, Olga soudain s'en avise, qui serait

restée « représentation », toute mentale et virtuelle et imaginaire, si justement n'avait eu lieu *cette* scène, celle qu'elle avait élue, fillette, où, entre Belle et Bête via le père (et son aventure) un lien enfin se nouait : le lien objectif, concret.

Son dessin, Olga en est sûre – sa mémoire ici ne peut l'abuser, le souvenir est trop distinct et détaillé –, son dessin montrait :

– dans le lointain, juché sur une colline, le château magique, avec tours pointues, créneaux réguliers dépassant la cime d'une forêt... (La forêt était suggérée par un vert très sombre. Des touches épaisses, contiguës, tournantes. Histoire de signifier une frondaison opaque, et non seulement opaque, mais maléfique, pleine de dangers : une fois traversée, cette forêt, impossible de s'en retourner!)

– au premier plan, longeant la forêt, bordé d'une grille, un chemin de terre. Il serpente à peine. Il est parallèle au bas de la page et donc perpendiculaire par rapport au reste : la forêt, la grille. Les barreaux de la grille, eux, obéissent à une régularité de frise : alternés, tantôt droits et lisses, tantôt torsadés.

– un rosier grimpe çà et là, le long de la grille. Ses petites feuilles, d'un vert jaune tendre, sont délicatement dentelées. Le pourpre des fleurs y tranche. L'une d'elles en particulier, au bout de sa branche, largement ouverte. Le regard y est irrésistiblement attiré.

– un homme, vu de dos, entièrement tourné vers la haie, constitue le seul personnage : il s'agit du Père, on l'a deviné. Sa pose comme sa tenue ont été dictées sans doute par la « nécessité », en l'occurrence le talent médiocre de l'exécutante. Le manteau est long, droit, vaste, style houppelande ou cape : à

rendre, rien de plus aisé... Seul un bras dépasse. La tête, elle, est dissimulée par le chapeau large, à bords retournés, surmonté d'une plume blanche. Quant aux mains, d'une réalisation toujours périlleuse – la preuve, Olga le rappelle, chez les maîtres les plus confirmés, ces carnets d'étude où elles prolifèrent, dans tous les sens, si bizarrement disposées et comme sectionnées à hauteur du poignet – les mains sont ici, pour l'une, invisible, enfouie dans la houppelande (posée peut-être sur le pommeau de l'épée dont la pointe en bas et à gauche vient légèrement soulever l'étoffe...), pour l'autre, la droite, dressée, encore à-demi fermée.

L'homme *va* cueillir la rose.

Il est sur le point d'accomplir la faute qui déclenchera le drame, qui autorisera la Bête à surgir, à le menacer, puis, devant ses explications terrorisées – cette fleur était pour sa fille, sa fille cadette, la plus belle, la plus sage, sa préférée! –, à lui imposer son hideux marché...

Olga aujourd'hui s'en fait la remarque.

Se demandant si à l'époque elle en avait eu conscience.

Se demandant quels effets auraient pu induire alors pareille conscience, toute obscure, non verbalisée. Est-ce elle par hasard qui aurait influé sur ce choix scolaire quelque peu bizarre? (Bizarre vu l'antipathie qu'à tout âge, chez l'enfant comme l'adolescente, et sous toutes ses formes, écrite, filmée, ce conte avait suscitée...)

N'importe, la dite « remarque » ou « conscience » est la suivante : *dans cette histoire, en particulier dans cet épisode, celui de la Rose, la faute et les responsabilités sont fort partagées.*

La Bête, par exemple, est un propriétaire véritablement spolié. On peut comprendre qu'elle tienne à ses fleurs, des fleurs aussi belles, elle qui est si laide! Quant au piège qu'elle a tendu au Père – l'objet tentateur ayant été à dessein placé le long de la grille, au bord du chemin, à portée –, ce piège est de bonne guerre. La Bête elle-même, ne l'oublions pas, est une victime, une prisonnière... Prisonnière d'un sortilège au cœur d'un lieu enchanté. Une seule chance lui a été donnée : l'amour d'une vierge. Franchement, pouvait-elle la laisser passer?

Le Père, lui, est un faible. Olga, enfant, trouvait très étrange qu'en échange de sa propre vie, il offrît, voire sacrifiât celle de sa fille. Certes, ici, la livrant pieds et poings liés, c'était en définitive pour son bonheur qu'il œuvrait. N'empêche, sur le moment, il l'ignorait et n'avait donc écouté que son égoïsme et sa lâcheté!

Quant à la Belle, on aura beau la peindre comme un ange :

1. qui finit par « aimer » le monstre, le délivrant ainsi de sa monstruosité,

2. qui a accepté, par amour du Père, de respecter le serment terrible que la frayeur a arrachée : oui, pour apaiser la Bête, il lui enverra sa fille chérie, sa préférée...

3. qui, au début, au tout début de l'histoire, le riche marchand partant en voyage ayant demandé quels cadeaux rapporter, avait pour sa part humblement formulé un seul souhait, une FLEUR, oui, rien qu'une « fleur » (là où les aînées avaient réclamé robes et parures, signe de leur frivolité<sup>2</sup>), en définitive, c'était bien de son exigence, de ce vœu *premier* (soit disant modeste, mais trop ostentatoirement modeste pour ne

2. Et preuve, si besoin était, que le père avait bien raison, sa cadette, de la préférer!

pas cacher, qui sait, un orgueil démesuré?) c'était bel et bien de son désir à elle que tout le reste, le drame, avait découlé.

Dans la mémoire d'Olga, du moins dans la nébuleuse de motifs, d'images lâchement reliés qu'inspire ce conte, figure un autre thème.

Thème qu'avant d'en finir, malgré son malaise (et presque sa répugnance à l'affronter), elle ne saurait éluder.

Thème – de là peut-être son trouble et sa réticence – qu'elle ne peut guère non plus expliquer, rationaliser... Quel rôle exact vient-il jouer entre Belle et Bête? À quel moment le placer? Dans la chronologie pourtant assez nette, aisée à reconstituer – le Père, ses filles, un voyage, la Fleur demandée puis rencontrée, et alors cueillie, ou plutôt volée, d'où le dédommagement exigé, d'où le tête-à-tête, Belle et Bête, dans la demeure enchantée jusqu'au rédempteur Baiser... – bref, au-dessus ou « autour » de ces épisodes, dont la succession et la linéarité sont si rassurantes, lui, ce thème, il flotte, il se déplace, mal justifié, insistant néanmoins, impossible de le débouter!

Il a même pour effet de contaminer l'ensemble, d'irradier. Jusque dans les scènes où il paraît le moins impliqué. Donnant à tout le récit, fût-ce de façon bizarre et rétroactive, une dimension pénible...

*Le Père est malade.*

Oui, il est malade et la Belle doit le sauver! (Ce mal lui aurait-il été infligé parce qu'à son retour il a feint d'oublier l'affreuse promesse qui le lie désormais? Est-ce pour cela que la Belle *voudra* se livrer?)

Il est malade, mais aussi, variante : il tente à sa fille de le lui cacher et c'est un miroir magique – la Belle se trouverait donc *déjà* dans sa monstrueuse prison dorée? – qui vient le lui révéler.

(Dans ce cas, le mystère s'épaissit encore, les questions abondent : si le contrat a été respecté, si la Belle s'est déjà sacrifiée, à quoi sert cette maladie, quelle est sa fonction exacte dans le récit?)

Quoi qu'il en soit, indépendamment de son sens, indépendamment aussi de son origine – que cette image eût bel et bien figuré dans le livre (sous forme d'illustration) ou dans le film (celui de Cocteau avec Jean Marais); qu'elle eût été ou non inventée à partir du texte : fruit d'une élaboration ancienne ou au contraire plus récente et interpolée... – bref, bref, dans sa mémoire, Olga l'affirme, le plan subsiste, précis, quasi photographique :

– le Père, la Fille : ils sont séparés mais grâce au miroir magique ils peuvent se voir, se parler,

– lui est souffrant, alité, et comme le lit se trouve au fond de la chambre (un petit lit d'angle), il reste à quelque distance, on ne distingue pas le détail des traits, seulement le pli douloureux qui barre la face...

– elle, dans de beaux atours, somptueusement parée<sup>3</sup>, cheveux relevés et tressés de perles au-dessus de la haute collerette gaufrée, elle est assise, très légèrement de biais, devant le miroir où la vision lui apparaît. Cependant, à son buste porté vers l'avant, à ses bras en train de se tendre, à la grimace qui vient partiellement déformer son joli visage, on comprend qu'elle est bouleversée.

3. Nouvel indice que c'est bien chez la Bête, dans son palais, que la scène vient se situer...



JEAN-PIERRE DUQUETTE  
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

## ***Le soleil ni la mort...***

*ne se peuvent regarder fixement.*

La Rochefoucauld

LEURS YEUX GRAND OUVERTS nous regardent calmement, avec parfois une ombre de tristesse, ou de mélancolie. Ou bien – plus rarement – ils semblent fixer un point légèrement décentré, à côté, derrière nous, comme au-delà. Mais même lorsque leurs prunelles sombres paraissent attachées aux nôtres, c'est comme s'ils fixaient à travers nous quelque chose d'invisible autant que d'inéluctable, une évidence sans esquivé, l'image d'une absolue certitude. Regards tranquillement étonnés, question muette et lancinante, d'ici à *nulle part*. Ces yeux interrogent l'énigme dernière, celle du passage vers l'inconnu, l'inconnaissable. « Je sais que je mourrai, mais je ne le crois pas. Je n'en suis pas intimement persuadé », affirme Jankélévitch. Ce manque ultime se situe encore dans un temps nébuleux, au moment que je n'aurai pas choisi, à moins d'une décision ferme et d'un geste délibéré s'il m'arrivait de jamais décider qu'il est temps d'en finir. Regards sur l'infinie absence, regards immuables, qui durent depuis vingt siècles ou à peine moins, vivants, remplis d'indicible, et qui scrutent le mystère de n'être plus après avoir été, « la vérité inouïe et déchirante, la pathétique absurdité de la mort ».

o o o

El Fayoum, nom magique d'un lieu associé à l'image multiple de la mort. Hawara, nécropole d'Arsinoé, du nom de la sœur-épouse de Ptolémée II Philadelphie; Er-Rubayat, nécropole de Philadelphie; Antinooupolis : champs de fouilles d'où ont été exhumées ces momies aux portraits obsédants venus des débuts de notre ère, les plus anciennes représentations réalistes du visage humain arrivées jusqu'à nous. Les premiers furent mis au jour dès 1615. Mais la plupart furent découverts à partir de la fin des années 1880 et d'abord achetés par un antiquaire viennois, puis par quelques collectionneurs d'antiquités égyptiennes, et très tôt une exposition circula entre Berlin, Munich, Paris, Bruxelles, Londres et New York. Dès lors, les campagnes de fouilles se multiplièrent. Après le Fayoum, les nécropoles d'Antinooupolis sont celles qui livrèrent le plus grand nombre de momies à portrait. Fondée par l'empereur Hadrien à la mémoire de son amant, le bel Antinoos suicidé en se noyant dans les eaux du Nil en octobre 130, cette cité commémorative fut peuplée par des colons privilégiés qui jouissaient de nombreux avantages, exemptions d'impôt, allocations familiales, tribunaux particuliers. Quelques-unes de ces effigies funéraires, parmi les plus belles, sont parfaitement conservées; d'autres sont plus ou moins abimées : panneaux fracturés, couleurs effacées ou souillées, restaurations abusives, mais certains de ces portraits fragmentaires demeurent encore admirables et laissent paraître la maîtrise de la facture, l'habileté de l'exécution.

o o o

Qui sont donc ces personnages, si proches et si lointains? Petite troupe de nos semblables venus d'époques longtemps englouties, ils ont peu à peu revu la lumière du jour comme

s'ils ne l'avaient jamais vraiment quittée, comme si un très long sommeil les avait gardés intacts dans la nuit des caves, des tombeaux enfouis sous le sable, à l'abri des guerres et des bouleversements, cataclysmes, épidémies, séismes et autres sauvageries de la nature et des hommes. Ils ne savent rien des hécatombes de l'histoire, des grandes famines, des conquêtes qui ont sévi après leur temps. La plupart de ces portraits sont anonymes, morts sans identité pour nous, visages sans nom, renforçant encore l'idée des limbes où circule toujours leur ressemblance. Séduisants fantômes, sans rien pour les désigner que leur *avoir-été* vague et flottant. Quelquefois un nom est tracé à même le portrait, ou sur une étiquette : Isidora, Hermionè grammatikè (l'institutrice Hermione), Markos, Dionysia, Alinè, Zénobia, Eirènè; ils s'appellent encore Klaudiané, Isaroüs, Démétris... Certaines inscriptions portent aussi des vœux : « Bon courage! »; d'autres précisent l'âge de ces morts endormis depuis deux mille ans : « Didymé, âgée de sept ans »; « Sabinus, peintre, âgé de vingt-six ans »... Le nom fait survivre, au moins dans la mémoire de ceux qui restent. Et ces prénoms – ou tout au moins ces visages peints – donnent corps à ces restes momifiés, comme si un peu du souffle exhalé en répétant leur nom redonnait vie, un bref instant, à ces restes embaumés. Au demeurant, on a pu constater que l'effigie avait parfois été tracée avant l'âge du décès (portrait de jeune homme sur la momie d'un vieillard...). Ces images auraient été exécutées et d'abord accrochées aux murs de la maison, tout comme aujourd'hui des photos d'amis, de parents, d'êtres chers, et destinées à identifier plus tard, le moment venu, les disparus.

o o o

On sait que Constantin Cavafy fréquentait assidûment l'école archéologique d'Alexandrie au moment où plusieurs de ces portraits étaient exhumés, et dont l'un dut lui inspirer ce fervent poème :

Dans ce monument élaboré,  
Tout en symétrie,  
Couvert de tant de violettes, de tant de lys,  
Gît le bel Evrion,  
Jeune Alexandrin de vingt-cinq ans.  
Du côté de son père, il était d'ancienne  
origine macédonienne,  
Du côté de sa mère, il descendait d'une longue  
lignée de magistrats travaillant en Égypte.  
Il étudia la philosophie avec Aristokleitos,  
la rhétorique avec Paros, et à Thèbes  
Les écritures sacrées. Il écrivit  
L'histoire du nome Arsinoïte. Celle-ci du moins  
survivra.  
Mais nous avons perdu ce qui était vraiment  
précieux : sa forme - comme une vision  
d'Apollon.

*Tombeau d'Evrion*

o o o

Parfois encore, à l'époque romaine, le nom du défunt est écrit sur une étiquette en bois, planchette de saule, comme la « carte de visite » de la momie d'Artémis, « fille d'Anaraus, dont la mère est Trenchenminis, a vécu jusqu'à l'âge de vingt et un an »... Le nom est une garantie de survie, l'inscription du nom assure une pérennité autrement problématique. Un pa-

pyrus, le « Livre des respirations de Sôter », l'indique à coup sûr : « Ô Hathor, souverain de l'Occident, puisse mon nom être perdurable, pendant la nuit, pendant le jour, à tout instant de chaque jour [...]. Que mon nom soit impérissable au ciel par la grâce de Rê et sur terre par la grâce de Reb ». Le nom sera encore inscrit à l'encre sur une bandelette de lin – de celles qui s'entrecroisent sans fin autour de la momie, l'enfermant dans un réseau interminable. Ou bien sur une stèle en calcaire, ou à l'arrière d'un masque funéraire en plâtre peint, sur le col du manteau. L'effigie ressemblante n'est pas tout : l'identité préservée est la seule assurance d'une autre vie, l'unique *titre de transport*. Témoin, cette lettre de Senpamanthès à son frère : « Senpamanthès salue son frère Pamanthès. Je t'ai expédié le corps momifié de ma mère Senepis, avec une étiquette accrochée au cou, par l'intermédiaire de Galès, fils de Hierax, sur sa barque, et je lui ai entièrement payé le transport. La momie est enveloppée dans un linceul de couleur rose; son nom est écrit sur le ventre. Porte-toi bien, frère. En l'an III, le onzième jour de Toth. » Port payé, la mère s'embarque pour un dernier voyage, vers le lieu de son repos. « De ce qui fut une vie, il sera resté un presque rien, à peine une trace », cette momie rose étiquetée comme un quelconque paquet; mais avec son nom sur le ventre, c'est bien elle, la mère, pour toujours.

o o o

Ils sont presque tous vus de face; plus rarement de trois quarts, la tête légèrement tournée, ce qui rend la pose plus vivante peut-être, plus naturelle et à la fois davantage apprêtée. Le regard parfaitement frontal serait-il le signe d'un portrait exécuté après le décès, et les autres, du vivant des modèles? L'hypothèse est séduisante. Ces légères variantes

seraient peut-être dues également au fait d'artistes différents? Quoi qu'il en soit, il serait hasardeux de tenter d'identifier à coup sûr la main d'un peintre anonyme dans une série de portraits donnés, si l'on peut vérifier aisément la qualité diverse des œuvres qu'on a pu répartir en quatre groupes principaux, depuis les images les plus raffinées, les plus convaincantes, jusqu'aux panneaux les plus grossiers renvoyant à la peinture populaire orientale et où le visage est rendu à travers un simple tracé linéaire, schématisé et aussi peu individualisé que possible. Les plus expressifs sont ceux dont les chairs sont modelées par la lumière et l'ombre, dans divers tons de pêche et d'ocre. L'encaustique permet ce rendu plus moelleux, en emprisonnant les pigments colorés dans la cire (chaude ou froide), ce qui produit assez souvent une translucidité de carnation étonnante, alors que la détrempe, couleur délayée dans l'eau, donne en général un effet d'à-plat plus terne, plus éteint. Les portraits sur panneau (mince planchette de figuier, sycamore, cèdre, cyprès, tilleul, acacia...) paraissent plus près de la vie que les quelques autres, peints sur toile, et intégrés eux aussi dans l'enveloppe de la momie à la place du visage. L'utilisation de l'encaustique remonte véritablement à l'époque classique grecque. Les portraits exécutés à la cire chaude exigeaient à l'évidence une grande dextérité de la part de l'artiste, à cause de la *rapidité* du médium; en refroidissant, la cire se solidifie très vite, et rend difficiles – voire impossibles – les retouches ou les repentirs. Dans une de ses célèbres *Lettres à Lucilius* écrites peu avant sa mort, Sénèque observe : « Quand, pour attraper une ressemblance, le peintre a disposé devant lui tout un assortiment de couleurs, il marque instantanément les traits, et de la cire au tableau l'œil et la main vont et viennent sans la moindre gêne. » La palette, plutôt

restreinte, ne comportait que quatre couleurs de base et un certain nombre de complémentaires; mais de nombreux mélanges étaient possibles, et les portraits les plus achevés montrent effectivement des gammes de tons riches et variés, principalement dans les vêtements – en tout cas ce qui nous en est montré, la grande majorité de ces panneaux représentant les modèles en buste. Les tuniques, surtout chez les hommes, sont le plus souvent blanches, parfois marron, bleues, vertes, jaunes ou cramoisies. Les variations se notent essentiellement dans les *clavi*, minces bandes de tissu verticales, de chaque côté du torse, qui étaient à l'origine insignes de noblesse à Rome, et de couleur contrastante (rose, rouge, pourpre, magenta...); il arrive qu'un manteau recouvre une épaule, drapé. Certains portraits montrent des hommes plutôt jeunes, les épaules dénudées (éphèbes au gymnase, athlètes, guerriers?). Il se trouve également quelques portraits d'enfants ou d'adolescents, et d'assez peu nombreuses images représentant des vieillards.

o o o

L'âge moyen de ces individus ne dépasse guère la quarantaine, soit l'espérance de vie dans ces contrées il y a dix-huit ou vingt siècles. Leur grand regard noir ou plus rarement vert, un peu transparent, nous interpelle sans véhémence, « apostrophe muette » comme le dit si bellement Jean-Christophe Bailly. On a la très nette impression que pour eux, l'idée (et la réalité) de la mort même « ne trouble en rien l'ordre général, n'interrompt en rien le cours des choses ». Montaigne et bien d'autres – avant et après lui – ont exprimé cette vérité, à toutes les époques : « Notre mort est inscrite dans notre vie, et nous ne vivons que pour mourir. » Ces quelque mille portraits aujourd'hui dispersés dans divers musées, diverses collections à

travers le monde, d'Athènes et du Caire à Malibu, de Paris à Londres et New York, redisent tous la même chose : le sens de la vie, c'est la mort. Négation de tout être, de toute chose, de tout lieu, la mort est l'ultime déroute, le point crucial de l'échec de toute destinée. Le néant où je bascule d'un seul coup ne signifie rien que le néant. L'existence est un devenir qui cesse subitement de devenir. Je retourne au *non-être* d'où j'ai été tiré par un hasard souverain, par une suite de circonstances fortuites que le plus clairvoyant des devins n'eût pu prédire. Je *suis* pour aboutir à ma propre disparition : la somme de ce que j'ai été, de quelque manière qu'on en fasse le compte, se ramène irrémédiablement à zéro. Le souvenir des *disparus*, même les plus chers, s'évanouit également peu à peu dans la mémoire des survivants qui s'acheminent à leur tour vers le rien. Une image de mon visage survit peut-être quelques années, quelques siècles, quelques millénaires... Le corps momifié subsiste, cuir racorni, rictus des dents jaunes et déchaussées, chevelure clairsemée comme du vieux chanvre. Les yeux de ces portraits funéraires semblent grand ouverts sur le spectacle de la vie, ils m'interrogent sur cet *après* où ils sont entrés pour toujours, qui est l'objet même de ma contemplation présente et limitée. Fascination de ces regards insistants, qui ne résistent pas plus qu'ils ne répondent. C'est ainsi que ces morts sont doublement fascinants : leur capture est impossible, et ils sont incapables de se défendre contre mes efforts pour les capturer. Délices de la lutte toujours inachevée. Les noms (parfois), les traits du visage, les vêtements, les parures sont vrais. La fin – même incroyable – est déjà certaine : la seule inconnue demeure celle de la durée du sursis, illusion fragile et dérisoire. Pourtant, ici nulle angoisse. Plutôt une tranquillité, une attente paisible de l'inéluctable. Ce portrait me survivra, et ce sera

comme si j'étais toujours là : au-delà de la mort même, les portes du temps battent doucement sur mon absence définitive.



Et pourtant, les archéologues, les historiens des religions nous disent que, héritiers des croyances égyptiennes, grecques, romaines, juives et chrétiennes, ces êtres avaient foi en une vie dans l'au-delà, convaincus qu'après la mort terrestre ils pouvaient accéder au royaume des dieux, à la condition que leur corps soit embaumé selon les rites traditionnels. La momification, coutume séculaire profondément enracinée dans les mœurs, sera pratiquée même sur les premiers convertis du christianisme, malgré la répudiation officielle de cette pratique. L'embaumement égyptien sera ici couplé à la tradition picturale réaliste des Grecs et des Romains, et le résultat sera ces portraits substitués peu à peu aux masques funéraires, et apposés sur les momies. Après les conquêtes grecque et romaine, quatre grandes cités à statut grec (Ptolémaïs, Antinooupolis, Naucratis et Alexandrie), échelonnées sur les rives du Nil, constituent autant de phares de la civilisation urbaine, où sont enchevêtrés les cultes rendus aux dieux égyptiens, grecs et romains, et bientôt le premier christianisme, sans oublier la religion juive dont les fidèles se répartissent principalement entre Arsinoé et Alexandrie. Il s'opère un amalgame entre ces divers systèmes théologiques, avec un point focal commun : la croyance en une autre vie, qui fait désigner la momie à portrait comme « l'Osiris » (pour les hommes) et « l'Isis » (pour les femmes). Rituellement préparés, ces corps peuvent alors accéder au *Bel Occident*, après avoir subi avec succès l'épreuve de la « pesée du cœur ». Il convient de préciser

ici que la momification, l'habillage et l'ornementation des cadavres sont coûteux, et de ce fait réservés aux nantis. Un texte hiéroglyphique trouvé dans les pyramides de Saqqara résume ce voyage vers l'ailleurs :

Celui qui vole, qu'il vole.  
Il s'envole loin de vous, hommes,  
Il n'est plus pour la terre,  
Il est pour le ciel.  
Toi, dieu de sa cité, son ka est près de toi.  
Il est monté à l'assaut du ciel comme un héron,  
Il a embrassé le ciel comme un faucon

La momie et son sarcophage orné étaient conservés un certain temps, semble-t-il, dans la famille des défunts, comme une présence tangible offerte à la vénération des proches. Au chapitre XX du Livre premier des *Essais*, se souvenant de Cicéron, de Sénèque et de Plutarque, Montaigne rappelle que les Égyptiens, « au milieu de leurs festins, et parmi la meilleure chère, faisaient apporter l'anatomie sèche d'un corps mort, pour servir d'avertissement aux convives ». Objet de culte, mais également rappel saisissant du destin fatal : « Parmi les fêtes et la joie, ayons toujours ce refrain de la souvenance de notre condition, et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que parfois il ne nous repasse en la mémoire en combien de sortes cette nôtre allégresse est en butte à la mort et de combien de prises elle la menace » (*Ibid*). Montaigne pose simplement la question évidente – et la seule qui importe vraiment : « Pensiez-vous jamais n'arriver là où vous alliez sans cesse? »

o o o

Pour y parvenir en beauté – et déjà pour quitter ce monde en laissant de soi la meilleure image possible, la plus aimable, la plus élégante, le *modèle* est paré (les femmes et les jeunes filles essentiellement, les hommes portant parfois une simple couronne de feuilles d'or) de bijoux variés dont le nombre et la qualité doivent refléter la fortune des unes et des autres. Boucles d'oreilles et colliers sont les ornements les plus fréquents. Les spécialistes affirment qu'en général ces bijoux étaient ajoutés au portrait au moment où l'image était intégrée à la momie, donc quelque temps après le décès. Les colliers et les boucles sont montés sur or; on y voit perles, cornalines, grenats, améthystes, émeraudes; parfois un médaillon sur une chaîne représente une tête de Méduse; on trouvera encore des pendants d'oreilles en boule ou en grappes de grains d'or. Il arrive aussi qu'une épingle en métal précieux, avec des pierres ou des perles, soit enfoncée dans la chevelure retenue en tresse. Quelques personnages féminins peints à même le linceul sont montrés en pied, et alors des bracelets en forme de serpent se voient aux poignets, et elles portent aux doigts des bagues dans le même style que le reste de la parure. À part quelques têtes d'hommes couronnées de laurier, l'un ou l'autre est coiffé d'un mince diadème arborant une étoile à sept branches, emblème des prêtres de Sérapis, tout à la fois dieu des morts, de la guérison et de la fertilité. Les chevelures masculines sont en général bouclées, plus ou moins finement, et la plupart portent collier de barbe et moustache. Le rendu du système pileux varie assez considérablement selon l'âge, contribuant encore à l'individualisation des visages. Il arrive que les sourcils se rejoignent à la racine du nez, accentuant un air de détermination un peu butée. La coiffure féminine est relativement plus variée, la plus caractérisée étant celle de la matrone romaine qu'on a

vue souvent représentée, en casque, à boucles serrées. Mais on trouvera aussi bien des chevelures tirées en arrière avec une raie médiane, ou encore en tresses torsadées et étagées, retenues par une épingle en or.

o o o

La coquetterie ne perd pas ses droits, même dans la perspective de la mort – tout comme on s'efforce aujourd'hui de donner aux cadavres *exposés* des allures de dormeurs coiffés et fardés, lugubres simulacres d'êtres vivants, parmi la lourde odeur des fleurs qui se fanent dans l'éclairage tamisé des funèbres salons. La dorure des bijoux est rendue soit à la feuille d'or, soit par l'usage d'ocre jaune rehaussé de blanc. On sait que l'or symbolisait dans l'Antiquité l'immortalité associée au divin. Reprenant bientôt cette symbolique, les icônes byzantines seront peintes sur fond doré. Portraits « secrets », parce que destinés à la sépulture, à l'enfouissement éternel dans la nuit de la tombe, la brillance de la dorure ne devait plus jamais luire au soleil. Et nous, voyeurs impénitents, nous violons le pacte en ramenant au jour ces visages que nul n'aurait dû revoir. Nous les avons tirés de l'ombre en espérant percer le secret de leur destinée, en cherchant à savoir qui ils étaient, à connaître leur vie et leurs pensées. Mais cette curiosité ne trouve guère sa récompense : nous en sommes réduits, le plus souvent, à de simples conjectures qui laissent presque entier le mystère de ces êtres peut-être si attachants justement à cause du peu de connaissances que nous en tirons avec certitude. Et seulement ceci, par exemple : ce sont des visages d'une vie durable au-delà de sa fin même. Ces yeux fixent un instant qu'ils prolongent indéfiniment. Ils nous regardent comme s'il n'étaient pas morts, mais comme en se disant : « Quand je

vous regarderai encore, je ne vous verrai plus. » Jankélévitch insiste : « Un jour ou l'autre, tôt ou tard, de toutes façons et dans tous les cas, la mort aura le dernier mot : le destin tout puissant aura finalement raison, quelque effort que nous fassions pour le différer. »

o o o

Ils ne se ressemblent pas entre eux à strictement parler, encore qu'ils possèdent des caractéristiques qui disent, à peu d'années près, leur appartenance au même monde, à une même société. Une certaine parenté dans les regards, comme un « air de famille », les montre en contemporains qui envisagent la mort de façon semblable. Ils vivaient de même, respirant le même air, se nourrissant des mêmes denrées, vêtus selon la mode commune à leur classe sociale. Mais c'est avant tout leur posture face au destin qui les désigne comme des congénaires : le temps leur est compté de manière aussi parcimonieuse, les questions qu'ils se posent sont similaires, l'image de leur fin se dessine en filigrane presque imperceptible au fond de leurs yeux, sans pourtant les effrayer. Au contraire de la presque totalité des hommes, ils ont le temps de voir venir cette fin, en tout cas ils l'ont prévue, sans évidemment savoir le jour et l'heure. Ces portraits sont des préparations à la mort, ils sont tracés *en vue de* laisser une inscription ressemblante du visage sur l'enveloppe du futur cadavre emmaillotté, précaution face à la certitude de la disparition plus ou moins lointaine. Au fond, et dans chacun de ces regards, c'est la solitude infinie de l'être face à l'idée de sa propre mort qu'on discerne, en même temps qu'une sorte de résignation paisible devant l'inévitable. Mais il reste encore ce sursis impossible à évaluer : nous sommes dans un *entre-deux* fragile, intangible : « Ainsi la mort

joue à cache-cache avec la conscience : où je suis, la mort n'est pas; et quand la mort est là, c'est moi qui n'y suis plus. Tant que je suis, la mort est à venir; et quand la mort advient, ici et maintenant, il n'y a plus personne » (Jankélévitch). Le philosophe écrit encore que la mort consacre le non-sens de la vie, et que la question sous-jacente à toute réflexion sur l'existence humaine, l'interrogation ultime à laquelle aboutit fatalement toute pensée, est celle de l'*à-quoi-bon*. « Pourquoi mourir, s'il faut qu'on aime? s'il faut mourir, pourquoi aimer? » se demande à peu près Éthier-Blais. Nous ne saurons jamais si les êtres qui ont laissé derrière eux ces envoûtantes effigies avaient vraiment cette vision des choses. L'idée, en tout cas, est intéressante. Jankélévitch affirme aussi que « les Anciens pensaient que l'homme n'est jamais concerné par sa mort-propre, ni avant puisqu'il est vivant, ni après puisque personne n'est plus concerné ». Voyageur fugace et éphémère autant qu'ils l'ont eux-mêmes été, je ne laisserai de trace que dans la mémoire de quelques amis, de quelques proches qui s'en iront à leur tour. Ni fleurs ni couronnes, disait le vieux cliché des faire-part de deuil bordés de noir. Pas plus qu'ils n'avaient demandé à naître, ils ne souhaitaient probablement mourir : qui le veut jamais vraiment, même au fond du désespoir le plus sombre? Mais cela sera, quoi que je puisse tenter pour repousser l'échéance. Eux savaient bien aussi que toute velléité pour y échapper est vaine, et cette certitude se lit aisément sur leur visage, dans leur regard.

o o o

Portraits pudiques, qui se taisent devant l'absurdité tragique de la fin à venir; visages qui offrent l'image d'une parfaite urbanité devant cet *entre-deux* où ils se trouvent du

moment que le peintre a fixé leurs traits. Leur retenue est une politesse faite à ceux qui leur survivront. La mort les emportera pour toujours, mais resteront ces représentations aussi discrètes qu'attachantes. Entre le moment du tableau et le dernier soupir, bien des choses peuvent encore survenir, et l'on ne saura jamais si leur fin a été aussi sereine que le laissent présumer ces figures tranquilles. Mais c'est bien *ainsi* qu'ils souhaitaient être vus jusqu'à la nuit des nécropoles. Furent-ils aimés, furent-ils puissants? Leur vie fut-elle heureuse, connurent-ils l'adversité, les revers du destin? la souffrance physique, ou la douleur morale? Rien, dans ces portraits *lisses*, n'exprime quelque angoisse, qu'une quiétude à peine entamée, qu'une question discrète et tout juste esquissée. Le mystère demeure entier, derrière ces regards à la fois confiants et énigmatiques, sur ces bouches souvent sensuelles, aux lèvres ourlées, entrouvertes, comme au bord de poser la question fatidique. À force de les observer, il semble s'établir entre eux et nous une familiarité rassurante, un commerce de vieille habitude. Et quand on les regarde à nouveau, après des jours, après des mois, c'est toujours l'émotion de la première fois qui se trouve ravivée, comme devant la photo ancienne d'un être aimé qui s'en est allé.



MICHÈLE GAZIER

## *La panthère noire*

Pour Vincent et Maria,  
charmeurs d'agneaux et de panthère.

JEAN DORVAL ÉTAIT ARRIVÉ UN SOIR D'AVRIL À L'AÉROPORT DE TURIN. Le ciel était d'un gris très doux et, à le voir ainsi d'une couleur si uniforme, il était difficile de l'imaginer bleu ou pommelé de nuages blancs. Il avait pris un taxi pour Gassino, une proche banlieue de Turin où il avait loué chez l'habitant un studio indépendant pour y travailler. Cela faisait des mois qu'il aurait dû rendre son manuscrit à l'éditeur qui rechignait de plus en plus à lui verser les mensualités d'un à-valoir depuis longtemps épuisé. L'installation à Gassino était du reste une idée de l'éditeur. Il lui avait dit :

– L'Italie est bonne pour délier la plume. Mais il faut éviter les lieux trop riches, trop saturés d'histoire. Le Piémont est idéal. De plus les gens là-bas comprennent presque tous le français.

Comme son poulain n'avait rien dit contre cette idée, l'éditeur avait sauté sur son téléphone et appelé devant lui deux ou trois personnes, il ne savait plus très bien car il n'écoutait pas. Depuis qu'il était en panne, Jean avait perdu le contact minimal avec les choses de la vie et les gens de son entourage. Il s'enfonçait dans des rêves blancs, sans angoisse,

des rêves comme d'indispensables pauses dans le tissu distendu du temps. Ce jour-là son rêve n'avait pas duré. La voix de l'éditeur l'avait tiré assez vite de son monde vide. Il parlait un italien fantaisiste, très francisé, qui ne semblait poser aucun problème de compréhension à ses interlocuteurs mais qui lui avait paru cocasse. Lorsqu'il était enfant Jean s'amusait à parler ainsi des langues qu'il disait étrangères en remplaçant les e par des a, des o ou des i. Cela n'amusait guère les adultes mais, son frère et lui se tordaient de rire en s'écoutant.

Lorsqu'il avait raccroché le combiné, l'éditeur avait son sourire des bons jours.

Voilà, c'est fait. Tu vas habiter Gassino. Dans une maison à la campagne. Rodolfo Massimo est le cousin d'Ettore et tu sais qu'Ettore est un de mes plus vieux amis.

Non, il ne savait pas. Il ne savait pas non plus qui était Ettore. Plus tard, dans l'avion qui le conduisait à Turin, il s'était dit que connaissant l'éditeur, cet Ettore-là, si bon ami et sans nul doute célèbre – l'éditeur n'avait que des amis célébrisés – ne pouvait être que Scola. Cette pensée tardive l'avait amusé.

Lorsqu'il était enfin arrivé à Gassino, le trajet en taxi lui avait semblé interminable. Il s'était même demandé si le chauffeur, abusant de son ignorance des lieux, ne lui faisait pas faire de grands détours. Jean avait toujours peur d'être pris pour un gogo. Ils étaient enfin arrivés à destination. Il avait été accueilli par un Rodolfo sans nul doute sympathique, sur le visage duquel il avait cherché en vain la moindre ressemblance avec le cinéaste italien.

Rodolfo avait l'allure distingué des paysans de ces régions où le froid de l'hiver et la chaleur dense d'étés fulgurants vous tannent la peau et vous dessinent un visage comme au

burin. Rodolfo était affable mais discret. Il l'avait appelé par son prénom qu'il avait immédiatement italianisé : Giovanni. Et lui avait fait les honneurs du lieu. La maison, suspendue en balcon au-dessus de jardins très en pente était belle avec ses volets de bois bleu et sa façade d'un blanc mat qu'escaladait un chèvrefeuille en broussaille. Le studio qui lui était attribué se trouvait dans l'aile nord du bâtiment. Il se composait d'une grande pièce avec canapé-lit et coin cuisine et d'un lavabo-douche contiguë. Les deux grandes fenêtres ouvraient sur une autre partie du jardin où paissaient deux jeunes moutons au museau et aux oreilles de cuir d'un brun tabac très élégant. Un chat noir semi angora jouait près d'eux. Il poursuivait des papillons et bondissait dans les herbes hautes avec une grâce de petit fauve.

Jean ne se sentait pas fatigué par ce court voyage en avion – à peine une heure quinze –, il ferma pourtant les volets et s'apprêtait à faire une sieste lorsqu'on frappa à sa porte. Agacé mais trop poli pour le manifester, il alla ouvrir. L'homme qui se tenait sur le seuil ressemblait trait pour trait à Rodolfo, mais il devait avoir quelques années de plus.

– Je suis Damiano, dit-il, le frère aîné de Rodolfo. J'habite aussi la maison. Je suis heureux de vous y accueillir à mon tour. Êtes-vous bien installé? J'ai veillé à ce que la table de travail soit près d'une prise pour la lumière mais aussi pour l'ordinateur. Ce n'est pas tous les jours que nous recevons un écrivain!

Jean n'avait pas encore déballé ni branché son portable et se sentit rougir lorsque le vieux Damiano jeta un regard du côté de la table sur laquelle trônaient ses bagages non défaits. Il prit alors conscience qu'à aucun moment depuis son départ de Paris, il n'avait songé au livre qu'il venait terminer ici, à Gassino.

Ce livre, il l'avait commencé il y a cinq ans, durant une période euphorique de sa vie. Puis, Ariane était partie, et l'envie d'écrire avec elle. La somme que lui avait alloué l'éditeur s'épuisait. Il était saisi d'une sorte de torpeur. La vie le fuyait, l'imagination aussi. Il avait passé des mois à lire et relire *l'Équipe* qu'il sortait acheter au kiosque dès son réveil, vers sept heures du matin. Le récit des efforts musculaires de tous ces athlètes dont il connaissait par cœur les performances, les succès et les défaites lui tenait lieu de vie. Il n'aurait sans doute pas voulu leur ressembler, mais leurs combats le dispensait de se battre. Il s'abritait dans un cocon de papier imprimé qui ne laissait aucune place à sa propre écriture.

Le soleil ne s'était pas levé de la journée. Une brume légère s'installait dans la vallée gommant les silhouettes des arbres lointains et donnant aux deux moutons une allure incertaine de fantômes. Le chat n'était plus dans le jardin. Sans doute était-il rentré chez ses maîtres. Puis, très soudainement, la nuit était tombée. Fasciné par le paysage qu'estompaient à la fois le brouillard désormais plus dense et l'ombre, Jean scrutait la nuit. Il se sentait loin du monde, loin de tout, et étrangement bien. Bien comme il ne l'avait plus été depuis le départ d'Ariane. Il était à Gassino, une petite ville dont il n'avait rien vu, dans une maison habitée par deux vieux messieurs sans femme. Bientôt le brouillard effacerait tout, la colline, la maison, le jardin et lui derrière sa fenêtre sans lumière. C'était si facile de disparaître ainsi, happé par le néant.

Combien de temps resta-t-il ainsi immobile dans le noir? Le froid l'avait obligé à fermer la fenêtre et il n'entendait presque plus le chant lugubre des crapauds dans la vallée. Soudain, il lui sembla entrevoir deux lueurs vertes dans la nuit. De ce vert fluorescent des vers luisants qu'il chassait enfant

avec ses copains et son frère, sur les chemins creux bordés de roseaux, derrière la maison de ses parents non loin de la mer. Le bruit du mistral dans les roseaux, ses promenades plus tard avec Ariane dont les longs cheveux flottaient dans le vent.

– J'entends le vent dans tes cheveux, mon amour.

Il chassa cette image trop douce, trop violente et se rendit compte soudain, qu'il n'entendait plus rien. Pas le moindre son, pas même le coassement assourdi des crapauds. Rien. Seuls deux points lumineux étrangement fixes trouaient faiblement les ténèbres.

Quelqu'un frappa à sa porte. Rodolfo? Damiano? Il tarda un peu à répondre. Il ne se résolvait pas à quitter son observatoire. Le temps de tourner la tête, juste pour dire : « oui, oui, j'arrive » et dehors les lueurs vertes avaient disparu.

Rodolfo l'invitait à partager leur repas. Il fallait se nourrir pour travailler ferme.

Le dîner fut simple et délicieux. Les deux frères consommaient ce qu'ils cultivaient ou fabriquaient. Ils comprenaient bien le français, le parlaient avec difficulté. Jean, lui, mélangeait quelques souvenirs de patois languedocien, de latin d'école et d'espagnol mal digéré. Le vin puis la grappa firent le reste.

Au deuxième verre de grappa, Rodolfo commença à raconter des histoires du coin dont la plupart concernaient leur enfance à Damiano et à lui. Des voyageurs perdus les nuits de brouillard, des hivers de glace où personne, ni homme ni bête, ne pouvait monter ou descendre le chemin pour aller au village. Damiano prit le relais. Son français s'était comme délié sous l'effet de l'alcool. Il avait un accent très doux, traînant, presque suisse. Il parla de la guerre, des communistes cachés dans la ferme de leurs parents. De ces gens qui venaient de la

région niçoise, ils avaient franchi les Alpes sous la pluie, la neige, le froid, pour fuir les Allemands.

Jean craignait toujours les souvenirs d'anciens combattants. Et malgré la grappa, il ne se sentait guère d'indulgence à l'égard de ces hommes qui passent leur vie à raconter leurs guerres. Aussi pensa-t-il couper court avec une phrase bien sentie, joyeuse et dans son italien.

– *Ma per l'ora tutto é finito.*

Les deux frères se regardèrent sans sourire. Avait-il dit quelque chose de monstrueux dans cette étrange langue de son cru?

Il y eut un silence qui lui parut interminable, que les deux frères finirent par briser d'une même voix.

Rien n'est jamais *finito*. Maintenant, il n'y a pas plus de guerre, mais il y a la panthère.

Pourquoi Jean choisit-il ce moment précis pour quitter la table, saluer ses hôtes et rejoindre sa chambre? Sans doute avait-il pensé que ces deux-là tenaient une bonne cuite.

Alors qu'il regagnait son studio et remerciait les frères d'un geste vague de la main, la chatière de la porte d'entrée s'ouvrit sans bruit et la chatte noire qu'il avait observée tout à l'heure dans le jardin traversa le hall comme une flèche. C'est à peine s'il eut le temps de voir le jaune lumineux de ses pupilles ardentes.

Deux jours s'écoulèrent sans que quiconque fasse la moindre allusion à la panthère. Le ciel se maintenait au gris, mais le fond de l'air était doux, ce qui invitait à la promenade. Le soir, des écharpes d'un brouillard léger comme de la gaze s'installaient dans la vallée, s'accrochant aux grands arbres.

Dès que la nuit tombait, les moutons regagnaient la maisonnette en bois que les frères avaient construite pour eux.

Il sembla à Jean qu'ils avaient l'air craintif quand le jour déclinait. Le chat noir les accompagnait souvent. Il chassait parfois des oiseaux sur les branches basses des cerisiers.

Le soir du troisième jour, Jean fut à nouveau convié à partager le repas de ses hôtes qui avaient cuisiné un risotto aux légumes verts de leur façon. Il était convenu que, moyennant finances, on lui servirait des repas dans son studio lorsqu'il le souhaiterait. Le reste du temps, il pouvait se faire à manger lui-même dans la petite cuisine dont il disposait. Sous prétexte d'odeur, il avait choisi la première solution. L'invitation à dîner était pure courtoisie. Il l'avait acceptée avec joie. Le voisinage de ces hommes silencieux lui plaisait bien. Il n'allait pas jusqu'à lui rendre son inspiration perdue ni son désir d'écrire évanoui. Depuis qu'il était là, il s'était contenté de relire les cinquante premières pages de son manuscrit inachevé. Il les avait trouvées plutôt bonnes, ce qui le découragea beaucoup. Plus jamais il n'arriverait à écrire ainsi.

Ce deuxième dîner fut beaucoup moins arrosé que le premier. Rodolfo se plaignait d'une crise de foie et buvait depuis deux jours de l'infusion d'artichauts dont l'amertume atroce n'avait pas l'air de l'écœurer. Il mangeait son riz avec appétit et avalait de larges gorgées de liquide verdâtre et odorant.

C'est au dessert – fromage blanc frais et compote de cerises maison – que Damiano reparla de la panthère. Cette fois-ci, Jean ne l'interrompit pas.

o o o

Tout a commencé il y a quelques semaines. Il faisait encore très froid. Le matin, le jardin et les prés environnants étincelaient d'une gelée si blanche qu'elle ressemblait à une neige tardive et glacée sous le soleil pâle. La chatte ne mettait

pas le nez dehors avant midi et les moutons restaient calfeutrés dans la baraque et mangeaient du maïs à s'en rendre malades. Lorsqu'elle se décidait à sortir, comme à regret, la chatte si volontiers vagabonde ne quittait plus l'enceinte du jardin. C'est à peine si elle se risquait jusqu'au cerisier du bas, le plus éloigné de la maison, où je l'ai tant de fois vue traquer des mulots et des lézards. Mon frère et moi avons d'abord pensé qu'elle vieillissait, comme nous, et qu'elle devenait frileuse et prudente. Les moutons, eux, nous inquiétaient moins. Ils ont toujours été un peu bêtes et surtout d'une gourmandise effrénée pour le maïs. Nous avons manqué de jugement. En réalité, nous nous tenons si éloignés du monde, nous rendons si peu visite à nos voisins..., et en plus la télévision venait de tomber en panne, alors question nouvelles, zéro.

C'est presque par hasard que nous avons entendu le haut-parleur de la voiture du garde forestier, invitant la population à la prudence. Il faisait du vent ce jour-là et une partie du discours du garde nous a échappé. C'est le mot prudence qui a retenu notre attention. Mais la raison pour laquelle la prudence s'avérait nécessaire, nous ne la savions pas. Mon frère a pensé qu'il s'agissait peut-être de feux de forêts. Mais vu la saison, l'humidité ambiante et les gelées qui n'en finissaient pas de brûler nos plantes, il m'a semblé très improbable que les incendies aient déjà recommencé à ravager la montagne. Alors, comme malgré tout ce « prudence » nous turlupinait, je suis allé frapper chez les Cacucci, nos voisins les plus proches qui habitent une ferme à quelque trois cents mètres d'ici.

J'ai d'abord été surpris de voir qu'à deux heures de l'après-midi ils avaient barricadé portes et fenêtres. Au point qu'on aurait pu penser qu'ils n'étaient plus là. Mais il était impossible qu'ils soient partis sans laisser personne pour les

remplacer car ils ont des bêtes, quelques chevaux, un joli troupeau de moutons et des oies. On les entend cancaner de chez nous. Certains soir d'été elles font un tel raffut que l'envie me prend de les égorger toutes. J'ai donc frappé à la porte et la Cristina est venue m'ouvrir. C'est elle et son père qui m'ont donné la clef du mystère : une panthère rôdait dans les environs. Elle s'était échappée d'on ne sait où. Peut-être simplement son propriétaire, qui l'avait achetée bébé, n'avait-il pas supporté de voir sa peluche aux yeux verts devenir un redoutable félin. Et il l'avait larguée. Ni vu ni connu. La bête avait été vue dans les prés, le soir, juste à l'orée de la forêt. Elle se serait approchée des maisons. Elle n'aurait encore attaqué aucun animal domestique, mais cela n'était sans doute que provisoire. Une panthère, ça a des dents comme des lames et un estomac à vous manger un mouton tout cru. Mais, non, elle n'avait pas encore attaqué. Et dans le fond, cette attente de l'attaque était pire que l'attaque elle-même. De quoi se nourrissait-elle? Tout le monde avait son idée sur le sujet. C'était du délire. Ce matin les gardes avaient officiellement déclaré la présence errante de la panthère pour mettre un terme aux rumeurs folles qui commençaient à circuler. Certains prétendaient qu'elle ne s'attaquait qu'aux humains, aux enfants de préférence, tendres, plus comestibles en somme, pour cette panthère qui, jusqu'ici, avait connu le confort d'une maison désormais étrangère. Le fait est que la mairie et la police interdisaient tout pique-nique dans la zone comprise entre Gassino, Chieri, Superga, Peccetto et Marentino. Et ça gueulait, bien sûr, car dans cinq jours ce serait Pâques et qu'un lundi de Pâques sans pique-nique sur l'herbe..., eh bien ça n'existe pas. Ça pourrait même faire retourner Jésus-Christ dans la tombe qu'il avait quittée la veille. Enfin, vous voyez l'état d'esprit.

Le père Cacucci avait l'air terrorisé. Sa fille Cristina, en revanche, semblait s'amuser de ces nouvelles qui mettaient un peu de piquant dans sa vie... S'occuper du vieux père, du potager et des animaux pour une fille de son âge...

Lorsqu'elle est venue me raccompagner jusqu'à la grille, elle m'a raconté ce qu'elle ne voulait pas dire devant le vieux, de peur de l'inquiéter davantage. La panthère, elle l'avait vue, elle. Non, pas en rêve, pas un jour de brouillard où les ombres prennent des allures de fantômes. Elle l'avait vue comme elle me voyait. Là, dans le jardin. Elle buvait l'eau des oies en toute tranquillité. D'abord, elle avait cru que c'était un chien. Pas un chat, vu la taille. Mais un de ces chiens élancés genre lévrier, mais noir, d'un noir à la fois profond et brillant. C'était une bête magnifique. Pas du tout craintive.

— Lorsqu'elle m'a entendue, elle s'est tournée. Et là, j'ai vu ses yeux, d'un vert fluorescent, longs et effilés, d'une fixité effrayante. Elle n'a pas eu peur. Et moi non plus.

La bête avait fini par quitter les lieux, sans se presser, d'un pas souple. Elle avait sauté la haie de lauriers verts d'un bond, sans prendre son élan, avec une légèreté fabuleuse. Et avant même que Cristina ait pu faire un geste, la bête avait disparu, se fondant dans la nuit qui engoutissait le paysage.

Je suis rentré chez nous passablement troublé par le récit de la voisine. Soit cette fille était complètement dingue, soit sa rencontre avec la panthère, était vraie.

J'en ai parlé à mon frère. Lui, il a cru la Cristina tout de suite. Elle était un peu bizarre cette fille recluse, mais certainement pas folle. Alors, sans nous l'avouer l'un l'autre, tous les soirs nous avons attendu la panthère. Nous avons tout essayé, les lumières allumées au maximum et les volets ouverts, l'éclairage de jardin allumé et la maison éteinte, tout éteint. Nous

n'avons jamais réussi à l'apercevoir. Je sens bien pourtant que la chatte et les moutons flairent sa présence, ils ont peur. Mais elle ne les a pas approchés. Elle aurait laissé des empreintes dans les crottes abondantes des moutons, près de leur refuge. Rien. Pas la moindre trace de griffes. C'est à croire qu'elle ne touche pas terre. Ou que tous ces gens ont rêvé. Mais je sais moi qu'ils n'ont pas rêvé. Je sais écouter la nuit, je sais que certaines nuits le silence des insectes et des bêtes est le signe de sa présence. Mais peut-être faut-il mériter de la voir cette panthère noire. Peut-être mon frère et moi ne sommes-nous pas prêts à recevoir le message de ses yeux phosphorescents.

o o o

Jean écoutait sans rien manifester d'autre qu'un intérêt poli. Il était sûr à présent que ces vers luisants qu'il avait vus comme suspendus dans le paysage, le soir de son arrivée, étaient les pupilles de la panthère. Oui, elle était venue tout près comme pour l'accueillir. Puis elle était partie parce qu'il n'était rien d'autre qu'un homme ordinaire, sans intérêt particulier. Damiano avait raison, cette panthère, il fallait la mériter et de toute évidence lui non plus ne la méritait pas. Peut-être s'il avait terminé son livre, ou si au moins il savait encore écrire, peut-être alors serait-elle revenue le visiter. Mais il n'osait même plus ouvrir son ordinateur et se faire mal en relisant des pages anciennes qu'avait écrites cet autre Jean, léger, joyeux, inspiré, qu'aimait Ariane et qui était mort de dessèchement. Jamais il n'oserait rentrer en France et affronter le regard de son éditeur. Il n'avait plus d'autre argent que celui que lui versait au compte-goutte cet homme jovial qui savait se montrer persuasif parfois et, le plus souvent, cruel. Mais il s'en fichait. Il resterait encore un peu chez les frères Massimo.

Ici, il se sentait bien. Puis, lorsque l'éditeur interromprait son séjour d'un brutal coup de téléphone :

– Alors, tu en es où? Tu finis quand?

– Jamais.

– ...

– Jamais, je ne finirai jamais. Parce que c'est moi qui suis comme écrivain, comme homme, comme être humain...

Il savait que ça se terminerait ainsi. Il se répétait la scène à loisir. Il voulait être sûr de garder l'avantage; surtout ne pas perdre ses moyens, donner l'image d'un homme, certes au bout du rouleau, mais résolu, froid qui se regarde en face. Pour une fois au moins dans sa vie...

Et lui aussi, comme les frères, s'était mis à attendre la panthère. Il sortait toutes les nuits, errait dans la campagne à la recherche de ces vers luisants nichés dans le berceau des arbres. Et les jours passaient, gluants d'un sommeil nocturne sans cesse différé. Il mangeait peu, dormait peu, buvait plus qu'il ne mangeait. Il maigrissait, mais son regard pris de fièvre avait retrouvé cet éclat qui plaisait tant à Ariane.

Tu as un regard de loup, lui avait-elle dit la première fois, en tombant dans ses bras.

Les filles aiment les hommes qui les troublent et leur font un peu peur, s'était-il souvent répété depuis qu'il n'inspirait plus à son amour que de la pitié.

Ses hôtes n'avaient pas l'air inquiet de son étrange emploi du temps. Sans doute pensaient-ils que les écrivains vivent ainsi, en marge de la vie ordinaire, c'était pour cela qu'ils sont écrivains.

Une nuit qu'il avait bu plus que de coutume, un vin épais et rouge qui pétillait sur le bout de la langue avec un faux air de mousseux lourd et éventé, il avait pris le chemin des som-

ments. Celui-là même dont les frères disaient que, par temps de neige et de glace, pas un seul être humain ne pouvait le remonter.

La nuit était fraîche, d'un noir profond, juste éclairée par un croissant de lune si fin qu'on aurait dit une lame. Le souvenir lointain d'un vers de Lorca sur la lune et les couteaux traversa son esprit. Mais le souvenir disparut. Dans sa tête, il n'y avait de place que pour cette panthère qu'il était parti chercher. Il fallait qu'il la retrouve. Là était son salut. Il en était sûr. Certain. La panthère pouvait le sauver. Elle viendrait jusqu'à lui, sans peur, car dans le fond c'était une panthère domestique, et il lui parlerait. Il lui raconterait tout. La manière dont il avait trahi la confiance d'Ariane, dont il lui avait menti. Il lui dirait sa lâcheté à lui, sa fuite, son retour minable, et puis le départ définitif de la seule femme qui était parvenue à le faire tenir debout, à le faire écrire. Il brûlerait ses souvenirs douloureux dans le regard ardent de cette bête qui communiait avec les dieux primitifs de la terre, de l'eau et du ciel qui ont disparu de notre monde civilisé, mais qui vivent encore, qui nous attendent aux portes du néant.

Il avait quitté le chemin et s'était enfoncé dans le sous-bois. Au loin on entendait les grenouilles et les oies auxquelles répondaient quelques braiments d'ânes. C'était une nuit ordinaire, sans danger. Une nuit comme sa vie, banale et triste. Lorsque son pied glissa sur un caillou moussu, il sut que son rendez-vous avec la panthère était imminent, peut-être au fond de ce ravin dans lequel il se laissa couler, yeux ouverts, comme dans un songe. Dans sa chute, il crut voir deux vers luisants.



BERTRAND LAVERDURE

## ***Poèmes***

Nous savons qu'il est préférable  
de revenir sous les cèdres,  
d'étancher notre soif.

Cachés des méandres  
esseulés aux aguets  
nous embrassons la fièvre  
de réticences diverses.

Nous ressassons la fougue  
précipitant l'amour au milieu d'ombres bouillantes  
harponnant nos cerveaux de molécules inventées.

Nous nous transformerons en cécité burlesque  
apprenant à écrire  
sur des ficelles centenaires  
qui bougeront sous nos peaux  
telles des machines de Lang  
souriant au futur.

---

Extraits d'un recueil en préparation intitulé *Audioguide*.

Et la musique bougeait  
sur ces rives  
que nous ne percevions  
qu'en des silences construits.

Ensemencés par diverses cascades  
nos tempes se sont mises  
à chercher le ciel,  
ce vaste réseau de nerfs,  
au milieu de pages cornées,  
d'ombres sèches  
de bois en gravier mélangé de colle :  
cet espèce de passage secret  
s'ouvrant déjà  
avant même que nous ne l'ayons vu,  
surgissant telle une bête rieuse  
de cavernieuses forêts, d'écoles lippues.

L'énorme carcasse de la nuit  
bâille en riant,  
retire nos échardes.

On se meut dans des serres  
chaudes, luisantes, agréables à l'œil,  
plongées au milieu d'eaux mortes  
sans sirènes.

Nous éveillons nos sens  
arqués dans des prairies diffuses  
où les plantes et les herbes regagnent leur lenteur  
sans soupçons.

Et puis les lettres se remettent à crier,  
leurs landaus reviennent tirer nos esprits  
jusqu'à cette soupe bienveillante, assurée,  
cette science rustique qui apaise les remords.

Le brasier s'étend  
sans échapper aux vagues  
mêlées de boue qui l'allègent.

Sur ses côtes  
où nous n'entrevoyons qu'ardeur, soucis,  
et ménage offert  
nos mains se mettent à griffonner.

L'essieu se fixe  
répondant sans habit  
à la durée du carnage.

Nos paumes s'appuyant sur l'indécis  
nous redonnons  
à ceux qui nous ont aimé  
l'art qui frappait  
d'ascendances diverses.

Plus rien qu'une écluse,  
asséchée,  
enhardie de coups de semonce,  
de rêves aiguisés,  
de ternes capes.

Dans la griserie inerte  
nous ravitaillons les ports,  
creusons les fonds  
et nos vertes images  
reviennent engloutir les portes  
qui ne demeurent réelles  
que pour mieux rétablir  
le marché des offrandes.

Quelques visages s'arrêtent,  
mortes fleurs effarées,  
sous les jets des livres  
et prêtent ainsi nourriture à l'indifférent échange.

Les hommages retentissent  
en verves délicates  
épuisant les restes de vieux journaux,  
caressant la peur de notes fallacieuses.

Nos visages fatigués se sont tendus,  
ont élevé des yeux de stupeurs  
de vaines fabriques de nuits.

Et lorsque nos têtes  
ont reculé  
se sont mises à balbutier de graves étouffoirs  
les gouttes de pluie  
ont fini par éteindre  
ce qui animait nos quelques cœurs  
conservés.

Nous revoilà hantés,  
perdus dans nos pastiches.

Les cires que l'on ajuste  
ne tiennent qu'à peine  
et les remords qui viennent  
font peur à nos oiseaux.

Nous redistribuons  
ce que tout le monde possède déjà.  
Frappant des caisses, chahutant,  
et nos sens  
vont piller jusqu'à s'enlaidir  
des passions étouffées  
au rasoir du mépris.

Et notre degré d'inanition  
attire encore les mammifères.

Notre rachitisme luxueux  
fait courir les rats,  
les chiens et les moufettes.

Porteurs de chansons aphones  
nos corps maigres  
s'affolent au rythme du morne.

Les rongeurs intéressés  
quoique anodins permettent  
les images,  
et nos sourires effrayés  
viennent ainsi combler  
notre peur extraordinaire de l'habitude.

Sous la graisse  
se cache l'horreur  
que l'on perpétue  
en badinant tels des sots.

Détarrant  
de douces pelisses  
d'ennuyeux avis  
traînant le sommeil  
sur des lits d'inconfort,  
nous nous amusons à brûler notre moi.

Ce point de lumière molle  
sur nos visages hantés  
ressemble à une crique  
où mouillerait quelques vaisseaux.



PAUL BEAULIEU

## ***Simone Weil et Flannery O'Connor*** *Deux femmes face à l'absolu*

DE PRIME ABORD ON S'INTERROGE sur ce qu'avaient en commun ces deux femmes exceptionnelles tant sont peu évidentes, à première lecture, les idéologies partagées.

Simone Weil, dont les œuvres connurent une grande notoriété après la dernière guerre est plus accessible au lecteur francophone que Flannery O'Connor dont la carrière littéraire ne débuta que vers 1950. Appartenant à la communauté juive, l'occupation d'une partie de la France par l'Allemagne hitlérienne la força à se réfugier dès septembre 1940 en zone libre à Marseille pour éviter les sanctions imposées à ce groupe racial par les forces armées nazies. Ses écrits révélèrent un esprit philosophique aigu et sans compromission. À la recherche de l'absolu, elle ne cédait à son interlocuteur, fut-il religieux, que lorsque sa raison trouvait pleine satisfaction. Grâce aux témoignages de quelques intimes, entre autres le Père Jean-Marie Perrin et Gustave Thibon, on peut suivre la progression d'une démarche surnaturelle qui répondait à un questionnement en profondeur et partiellement à ses doutes. Toutefois, après de longues et déchirantes hésitations, elle refusa, par probité intellectuelle, le baptême, préliminaire

indispensable à une adhésion au catholicisme qui concordait avec plusieurs de ses aspirations.

1942 : période de décisions qui allaient bouleverser son existence. Vers cette époque se situe, grâce à un ami, une de ces rencontres fortuites avec un être exceptionnel, le poète Joël Bousquet, grand blessé de la guerre de 1914, dont la richesse intérieure attirait dans sa chambre d'invalidé à Carcassonne des écrivains de réputation établie tels Paulhan, Valéry, Cassou, Éluard. Prolongement d'une unique rencontre en mars 1942 qui dura toute une nuit s'ensuivit un échange de quelques lettres (trois de Simone Weil et deux de Joël Bousquet)<sup>1</sup> dont l'importance des questions abordées en toute franchise ne saurait être trop soulignée. En effet, rarement deux êtres surtendus ont découvert en si peu de temps et à une telle profondeur les affinités intellectuelles et spirituelles qui les nourrissaient. Certes, la question de son *Projet de formation d'infirmières de première ligne* fut abordée et Bousquet offrit à Simone Weil maints commentaires, fruits de son expérience de militaire, mais les échanges portèrent essentiellement sur les problèmes fondamentaux : les rapports de l'homme avec Dieu. La dernière lettre de Simone Weil est une sorte de testament mystique aussi provocateur que ses lettres au Père Perrin et à Gustave Thibon.

Autre aspect de son caractère entier, le désir impérieux de servir son pays alors asservi par l'ennemi l'amena à quitter Marseille le 16 mai 1942 pour les États-Unis, via Casablanca, afin d'y mettre ses parents à l'abri mais surtout pour soumettre à la France libre, à Londres, son *Projet de formation d'infirmières de première ligne* auquel elle tenait fermement, même

1. Simone Weil – Joël Bousquet : *Correspondance*, Édition L'Âge d'Homme, Lausanne, 1982.

si à l'époque, il était jugé par ses destinataires quelque peu illusoire. À New York, peu avant son départ pour l'Angleterre, à l'instigation de Jacques Maritain, également réfugié en cette ville, elle écrivit au Père Couturier, dans un esprit d'authenticité sans réserve, son émouvant appel, sorte de bouteille à la mer dans laquelle sont enfermées ses opinions sur les similitudes entre les mystères antiques et le christianisme, de même que ses motifs historiques et théologiques qui l'empêchent de se rallier au christianisme. Ce document fut publié en 1951 sous le titre *Lettre à un religieux* dans la collection *Espoir* dirigée par Albert Camus. Petit livre d'une centaine de pages dont la lecture est essentielle à qui veut connaître et comprendre celle dont l'œuvre exerça une action déterminante dans les milieux de croyants et de ceux qui sont à la recherche d'un équilibre intérieur.

À son arrivée à Londres, fin novembre 1942, les effets néfastes d'une vie vécue à l'excès se firent sentir sur sa santé : tension de l'enseignement à des lycées de jeunes filles en différentes villes françaises ou sanctions des autorités que lui valent ses activités politiques de gauche, brève visite en Allemagne en 1932 provoquée par le besoin de connaître elle-même la situation politique instable du pays, conséquence de l'émergence d'une nouvelle force politique d'extrême-droite, visite au cours de laquelle elle prit conscience des brutalités des Nazis, expérience de vie ouvrière en 1934 à l'usine Renault, séjour en août 1936 dans une Espagne ravagée par une guerre civile opposant républicains et franquistes, privations alimentaires volontaires pour partager ses rations avec des prisonniers politiques, surmenage résultant de son engagement au service de différentes causes sociales et politiques. Ces brefs renseignements biographiques jettent une lumière sur quelques aspects de son

comportement à l'occasion déroutant. Dans la seconde quinzaine d'avril 1943, gravement malade, elle entre à l'hôpital Middlesex, à Londres; elle sera transférée à la mi-août au sanatorium d'Ashford, dans le Kent où elle mourut de consommation le 24 août 1943, âgée seulement de trente-quatre ans. Ses initiatives dans plusieurs domaines allaient-elles demeurer sans suite et ses nombreux manuscrits seraient-ils perdus ou détruits?

Une source vivifiante qui a façonné la pensée de Simone Weil fut l'étude approfondie de la philosophie, (n'était-elle pas agrégée de philosophie, ayant suivi les cours de Le Senne et d'Alain) qui groupait avec les philosophes européens modernes (Spinoza l'a profondément marquée), les penseurs grecs de l'Antiquité : Platon, Aristote, de même que les Upanisads, textes indiens de la littérature védique, les plus anciens écrits philosophiques de l'Inde. L'enseignement des philosophes envahissait l'ensemble de ses considérations sur la vie, même religieuse. Cette orientation ne l'empêcha pas de fréquenter les Évangélistes, les mystiques chrétiens : saint Jean de la Croix, sainte Catherine de Sienne, et de se nourrir de leurs méditations sur les mystères divins. Cet aspect de la culture de Simone Weil a partiellement échappé à Flannery O'Connor dont la fréquentation philosophique se limitait aux philosophes chrétiens tel saint Thomas d'Aquin, et d'autres marqués par le thomisme : Jacques Maritain, Étienne Gilson. Sur ce plan, Flannery O'Connor et Simone Weil ne se rencontrèrent guère, car pour Flannery O'Connor la primauté du spirituel dominait les autres domaines. On ne peut cependant conclure que cette divergence eut un effet totalement négatif, car au delà de ces divergences philosophiques, ces deux femmes se retrouvaient dans une même quête, celle de la vie surnaturelle.

Dans son article publié dans *The New Yorker* du 2 mai 1992, George Steiner, avec une perception peu commune, vraisemblablement due à l'appartenance au même groupe racial que Simone Weil, plonge à la substance même du conflit que vit cette dernière : les tensions entre l'attraction exercée sur elle par le catholicisme et également les principes philosophiques qui orientent sa pensée vers une autre direction. L'analyse de l'argumentation de Simone Weil pour justifier sa prise de position amène Steiner à conclure : « Simone Weil was, undoubtedly, the first woman among philosophers. She was also a transcendent *schlemiel*<sup>2</sup> ».

Saisir la personnalité de Flannery O'Connor est une tâche complexe. Née le 25 mars 1925 à Savannah, ville de l'état de Géorgie aux États-Unis, elle céda tôt à l'impulsion de s'exprimer par l'écriture. L'aborder sous cet aspect soulève de sérieuses difficultés. Il y a d'abord le barrage de la langue. Rédigés en un anglais farci de particularismes propres à l'idiome parlé dans cet État, ses romans et nouvelles requièrent du lecteur une interprétation qui peut facilement l'induire en erreur. De plus, les personnages qu'elle crée sont issus des problèmes vécus par la population noire du Sud des États-Unis dont la complexité religieuse et psychologique échappe à l'entendement du lecteur peu familier avec cette région. La traduction française de son œuvre littéraire et de sa correspondance, documents essentiels pour comprendre son rayonnement, se fit tardive et graduelle. Ce n'est qu'en 1963 que

---

2. *Schlemiel* : mot yiddish décrivant un personnage fictif faisant partie des archétypes juifs et que l'on pourrait rendre par *malhabile sympathique*; dans le présent contexte, il exprimerait la tendance de Simone Weil à discuter à l'infini, épuisant intellectuellement ses collaborateurs, rendant impossible tout travail collectif.

parut en français, chez Gallimard, un premier recueil de nouvelles sous le titre : *Les braves gens ne courent pas les rues* dont l'édition américaine : *A God Man Is Hard to Find* datait de 1955. La version française de sa correspondance ne fut disponible qu'en 1984. Ces délais retardèrent la diffusion de sa pensée. Très tôt, en 1952, une maladie incurable, le lupus, la frappa et l'obligea à vivre en recluse dans la propriété familiale, Andalousia, située en retrait d'une petite ville appelée Milledgeville. Cette maladie fut la cause de nombreux séjours à l'hôpital et d'opérations douloureuses. Qu'elle ait pu, dans des conditions aussi pénibles, donner naissance à une œuvre littéraire qui la classe parmi les meilleurs écrivains américains, dénote une vocation ancrée au plus profond de l'être.

Nourrie d'un catholicisme intégral, mais éclairé, elle poursuit avec grande audace et liberté sa quête de l'absolu. Parmi les auteurs qui enrichirent sa croyance, se trouvent plusieurs penseurs modernes français entre autres : Teilhard de Chardin, Jacques Maritain, Étienne Gilson, Georges Bernanos, de même que des penseurs d'autres nationalités : Kafka, Freud, sainte Catherine de Sienne, Dostoïevski, Graham Greene, Evelyn Waugh, Romano Guardini, qui contribuèrent à un rajeunissement de la doctrine chrétienne. Consciente de l'influence qu'exerçaient les principes qui guidaient son comportement, dans ses rapports avec les êtres qui ne possédaient pas la même certitude surnaturelle, elle faisait preuve d'humilité et compréhension.

Ces deux femmes que séparait un continent ne se rencontrèrent pas. Ainsi, d'aucuns pourraient alléguer que vouloir faire un rapprochement entre elles sur la base de similitudes intellectuelles ou surnaturelles partagées semble une gageure. Pourtant la maladie qui fut la compagne fidèle de Simone Weil

et de Flannery O'Connor a établi entre elles un lien secret plus authentique et profond que celui des rencontres fortuites ou occasionnelles.

Comment naquit en moi l'idée d'un rapprochement Simone Weil-Flannery O'Connor? L'ami qui m'avait fait connaître cette dernière m'écrivait dans une lettre du 17 juillet 1979 : « Je vois en elle une parente de Simone Weil, même de Katherine Mansfield... Une Weil, une Mansfield, héroïque cousine l'une de l'autre, et loin sur la voie de la sainteté!... » Cette affirmation m'a toujours hanté et m'a poussé à en vérifier le bien-fondé.

C'est par sa correspondance publiée en 1979 sous le titre *The Habit of Being* (en français *L'habitude d'être*) que se précise graduellement la perception de Flannery O'Connor sur Simone Weil. La première référence à cette dernière se trouve dans une lettre de l'été 1952 à ses amis Sally et Robert Fitzgerald. Elle est rédigée dans le style direct et humoristique qui la caractérise. À ces deux amis qui veulent l'amener à lire la traduction anglaise des livres de Simone Weil, elle répond sans ambages : « I've never read Simone Weil but a good bit about her and you sound right to me on the subject. » (p. 40) (texte non traduit dans l'édition française). Ce n'est que quelques années plus tard, dans une lettre du 2 août 1955 à une correspondante des plus fidèles qui dans un souci de préserver l'anonymat, vraisemblablement à cause de l'intimité des débats, est toujours désignée sous la lettre A que Simone Weil refait surface : « Je me demande si vous avez lu Simone Weil. Moi pas et je crains de ne la pas comprendre si j'essaye; mais d'après ce que je sais d'elle, je pense qu'elle a dû être quelqu'un de remarquable. Avec Edith Stein, elle est la femme du XX<sup>e</sup> siècle qui m'intéresse le plus. » (p. 82) Quelques jours

plus tard elle poursuit sur une note personnelle mettant en cause sa correspondante. « D'emblée, vous m'avez fait penser à Simone Weil et en relisant l'article ci-joint, mon impression s'en est trouvée confirmée. Confrontée à l'expérience d'autrui, quelqu'un qui, comme moi, n'a connu presque aucune expérience, doit se montrer humble. Jamais je n'aurai l'expérience d'un converti, ou de celui qui n'arrive pas à se convertir, ou, selon toute probabilité, celle d'un grand et terrible pécheur. Mais vos efforts pour échapper à l'attraction de l'Église m'émeuvent beaucoup. » (p. 83)

Les échanges entre les deux correspondantes se multiplient et se prolongent en profondeur jusqu'en juillet 1963. Un inventaire des lettres traitant des différents aspects de la vie et de l'œuvre de Simone Weil couvrirait une dizaine de pages. Si au début Flannery O'Connor se contente d'envoyer à sa correspondante des coupures d'articles, ayant appris que A possédait quelques ouvrages de Simone Weil, elle s'empresse de lui demander de bien vouloir les lui prêter, une fois sa lecture terminée. C'est ainsi que sa lecture de *Letter to a Priest*, *Waiting for God* (sic), titre auquel avec une pointe d'humour elle fait un rapprochement avec celui de *Waiting for Godot*, la célèbre pièce de Beckett, *The Notebooks* lui ouvre l'univers de Simone Weil. Le contact direct avec les livres de Simone Weil lui dicte des commentaires qui ne sont pas, par leur côté à l'occasion excessif, sans dérouter maints lecteurs. « La vie de cette femme étonnante, écrit-elle le 24 septembre 1955 à sa correspondante, m'intrigue encore, bien que ce qu'elle écrit me paraisse en grande partie ridicule. Mais sa vie combine dans des proportions presque parfaites des éléments comiques et tragiques qui sont peut-être les deux faces opposées d'une même médaille. » (p. 97) Quelques jours plus tard elle estime

devoir corriger cette surprenante déclaration en précisant : « Quand je dis que la vie de Simone Weil était à la fois comique et terrible, je n'essaie pas de la diminuer, au contraire; il n'y a pas de plus grand éloge, à l'exception de la sainteté que je ne peux lui reconnaître car elle ne la possède pas. » (p. 98)

Le rapprochement des deux vocables : « comique » et « tragique » qui me paraissaient irréconciliables souleva dans mon esprit un doute quant à l'interprétation à leur donner. S'agit-il d'un jeu gratuit? Quel message veut-elle transmettre à ses lecteurs? J'en saisis l'ami qui m'avait initié à Flannery O'Connor, dans l'espoir qu'il serait en mesure de m'orienter vers un éclaircissement. Avec honnêteté, il m'avoua sa propre perplexité.

Heureusement, Flannery O'Connor nous ouvre deux pistes sur l'équivoque que crée le rapprochement des adjectifs : « comique » et « tragique ».

La première piste se dégage de l'une de ses nouvelles : *Braves gens de la campagne*. L'héroïne Joy Hopewell, « une grosse blonde de trente ans et plus avec une jambe artificielle », avait dans un geste de défi troqué son prénom pour celui d'Hulga. La vie calme qu'elle menait avec sa mère prit une tournure pleine de rebondissements avec l'arrivée inattendue d'un vendeur itinérant de bibles. Touchée par l'allusion que fit celui-ci à son cœur fatigué, au cours d'une description inopinée des motifs religieux qui animaient son engagement dans cette tâche, rappel de la maladie dont souffrait sa fille, Madame Hopewell l'invita à déjeuner. Joy ignore la présence de l'invité pendant le repas, tout en surveillant ses faits et gestes. Le déjeuner terminé, elle desservit et laissa sa mère seule avec le jeune homme qui lui raconta sa vie durant deux longues heures. Ayant pris congé de son hôtesse, il s'engagea

sur le chemin de retour où se trouvait déjà Joy. Un bref dialogue s'ensuivit et les deux marchèrent jusqu'à la grille à la grande stupéfaction de Madame Hopewell. Confiante en la supériorité que lui valaient ses études – n'avait-elle pas obtenu un doctorat en philosophie – elle avait, au cours d'un rêve durant la nuit précédant leur nouvelle rencontre, imaginé qu'elle le séduirait et dans ce but l'entraînait du côté de la grange. De son côté, le vendeur de bibles, collectionneur d'objets hétéroclites subtilisés à de précédentes victimes, poursuivait un but personnel : ajouter à sa collection la jambe de bois. À cette fin, il multiplia les marques de tendresse, baisers, caresses, qui agirent chez l'innocente jeune fille comme « une montée subite d'adrénaline ». Hulga ne se rendit pas compte qu'il lui avait enlevé ses lunettes qui le gênaient dans ses gestes et les avait glissés dans sa poche. Graduellement elle se laissa fléchir et obtempéra aux demandes réitérées du vendeur de bibles désireux de savoir comment s'attachait et se détachait ce membre artificiel. Elle le détacha, puis le remit à son genou. À son tour le jeune homme enleva la jambe de bois « et la tint aussi tendrement qu'une jambe de chair ». Malgré les demandes pressantes d'Hulga de lui remettre sa jambe, il réussit par des manœuvres dilatoires à la glisser dans sa valise, « une bible à chaque extrémité ». Il jeta la valise par la trappe et s'y engouffra, laissant sa victime immobilisée dans le grenier de la grange. Fort de la connaissance des naïvetés d'Hulga, le lecteur y saisit le « comique » du déroulement de l'histoire. D'autre part, prenant conscience du pétrin dans lequel les actes du vendeur de bibles ont plongé la jeune fille, peut-il ne pas être frappé par le « tragique » de la destinée humaine.

C'est dans le recueil d'essais et de conférences de Flannery O'Connor publié en 1979 par les soins de ses deux

amis : Sally et Robert Fitzgerald sous le titre de *Mystery and Manners* (en français : *Le mystère et les mœurs*, Gallimard, 1975) que se fait jour la seconde piste, celle-ci d'ordre plus rationnel. En effet, ces textes ont été rédigés par Flannery O'Connor elle-même à l'occasion de rencontres avec des universitaires, de cours de rédaction littéraire, de réponses à des étudiants. On peut dégager plusieurs éléments de cette seconde piste dans quelques-uns de ces documents, mais personnellement je me suis inspiré de celui publié sous le titre : *Sur son œuvre*. Ce sont des commentaires prononcés à titre d'introduction à la lecture de sa nouvelle : *Les braves gens ne courent pas les rues* qu'elle fit à Hollins College en Virginie le 14 octobre 1963.

Sur quels éléments de l'œuvre et quels actes de la vie de Simone Weil s'appuyait Flannery O'Connor pour porter les jugements sans nuances : « bien que ce qu'elle écrit me paraisse en grande partie ridicule » ... « sa vie combine dans des proportions presque parfaites des éléments comiques et tragiques ». En autant qu'on le puisse vérifier, Flannery O'Connor n'a lu que quelques-uns des livres de Simone Weil : *Lettre à un religieux*, *Notebooks*, *Waiting on God*, et les renseignements qu'elle possédait sur la vie de cette dernière émanaient en grande partie de coupures de revues et de journaux. Certes, grâce à un fort degré d'intuition, elle avait retenu les éléments significatifs de la pensée de Simone Weil, mais cette connaissance partielle l'autorisait-elle à porter un jugement aussi catégorique : « bien que ce qu'elle écrit me paraisse en grande partie ridicule et tragique » ? Ces mots écrits à deux reprises dans un court texte de Flannery O'Connor, faut-il les lire comme un jugement sans appel ? D'autre part, cette répétition se trouvant dans une lettre personnelle à A, son ton désobligeant s'en trouve atténué.

Flannery O'Connor maniait l'ironie avec grande habilité. Il peut en résulter que sa pensée soit déformée. On trouve des exemples de déformation même dans des domaines plus sensibles. Ainsi devant l'adhésion de Simone Weil à plusieurs éléments du christianisme suivie de reculs qu'elle relevait dans *Letter to a Priest*<sup>3</sup> manque-t-elle de perception et se laisse-t-elle entraîner dans une formulation qui dépasse l'impartialité. Son sens de l'ironie aurait-il déformé sa pensée? Un jugement aussi abusif du jeu de l'ironie équivaldrait à la négation d'une qualité bien ancrée chez Flannery O'Connor : la compassion.

Voyait-elle des « éléments comiques » dans certains gestes peu communs chez des intellectuels nourris d'études et de recherches philosophiques tels sa décision délibérée de prendre un travail manuel chez Renault en qualité de simple ouvrier avec toutes les frustrations propres à un tel état ou sur les conseils de Gustave Thibon, chez lequel elle s'était retirée, s'initier à la vie agricole en devenant « fille de ferme » dans une équipe de vendangeurs, à Saint-Julien de Peyrolas. Par contre les éléments « tragiques » abondent dans la vie de Simone Weil : maladie l'obligeant à interrompre ses activités, questionnement viscéral dans sa quête du surnaturel partiellement résolue la laissant ainsi blessée au plus profond de son être.

Faut-il prendre à la lettre la signification populaire des mots « comique » et « tragique » que l'on trouve fréquemment dans les analyses de l'œuvre romanesque de Flannery O'Connor? Je suis enclin à penser que Flannery O'Connor leur attribue un sens particulier. La lecture des ses nouvelles le confirme. De plus son recueil *Le mystère et les mœurs* contient plusieurs textes qui illustrent sa pensée sur l'art d'écrire et sa

---

3. Il s'agit des lettres au Père Jean-Marie Perrin.

méthode pour l'atteindre. Foncièrement, la tournure d'esprit de Flannery O'Connor est « comique ». Mais l'ironie ne lui voile pas la réalité.

Les dernières mentions à Simone Weil se trouvent dans deux lettres de Flannery O'Connor à A des 11 et 25 mai 1963. Présence agissante qui se manifesta de façon positive depuis l'été 1952 jusqu'au 3 août 1965, deux ans avant la mort de Flannery O'Connor. Ainsi qu'il ressort des quelques lignes extraites de ces dernières lettres, au-delà de son appréciation critique de certains traits de caractère, demeure permanent l'apport enrichissant que lui vaut sa relation avec les œuvres de Simone Weil : « Vous me semblez avoir un faible pour ces vieilles dames britanniques d'une indestructible intégrité... Vous ne rencontrerez pas l'équivalent en France, Italie ou Allemagne. Même Mme de Beauvoir ne me paraît pas faire le poids. Mais, d'autre part, vous ne trouverez pas de Simone Weil en Angleterre, n'est-ce pas ». (*L'habitude d'être*, p. 336)... « Quant à Simone Weil, je pense aussi qu'elle est un rien monstrueux, mais d'un genre de monstruosité qui m'intéresse. » (*Idem*, p. 339) Même s'il perçoit une pointe d'ironie dans ces lignes, Simone Weil occupe, aux yeux de Flannery O'Connor, une place de choix parmi les nombreux auteurs qu'elle fréquentera au cours de sa vie.

Les influences exercées par Simone Weil sur Flannery O'Connor se dégagent clairement des lettres de cette dernière à sa correspondante A. Ce ne sont pas des évocations superficielles, mais bien des marques de partage de valeurs fondamentales. Flannery O'Connor tend sans cesse à se mettre au diapason de ses correspondantes. Profondément ancrée dans le catholicisme, elle ne cherche nullement à les inféoder à ses croyances. Au contraire, elle accepte volontiers que sa corres-

pondante A se rebiffe face à certains enseignements ou jugements de l'Église, même si, par conscience, elle-même s'y conforme : « Mais, lui écrit-elle, vos efforts pour échapper à l'attraction de l'Église m'émeuvent beaucoup. » (p. 83) De même en est-il de la résistance ou du refus de Simone Weil devant certains dogmes ou mainmises de la religion sur la liberté de l'individu. Quant à quelques jugements sur Simone Weil dont le libellé semble dénoter un manque de souplesse, il importe de les lire en tenant compte du tempérament de Flannery O'Connor, constamment portée à sonder le fond des choses. D'ailleurs sa fidélité à la doctrine catholique ne l'empêche pas de formuler des jugements souvent critiques sur le comportement de coreligionnaires ou de s'opposer fermement à des pratiques qu'elle estime rétrogrades. Même les plus hautes autorités de l'Église n'y échappent pas. Le 1<sup>er</sup> janvier 1957, elle écrit à ses amis Sally et Robert Fitzgerald : « Il faudrait certainement réorganiser ce comité de laïques chargé d'empêcher le Cardinal Spellman de dire des bourdes. Voici qu'à nouveau il manie la gaffe, cette fois à propos d'un film, *Baby Doll*, une petite saleté de Tennessee Williams, qu'il pouvait condamner pour bien des raisons, mais pas celles qu'il invoque. Le pasteur de la Cathédrale épiscopale (Pike) lui a immédiatement riposté dans un sermon, affirmant que *Baby Doll* n'était pas plus obscène que *Les Dix Commandements* que le Cardinal avait chaleureusement recommandés. » (p. 147) Esprit solidement enraciné dans ses convictions religieuses, Flannery O'Connor, même dans ses jugements les plus articulés des déviations de l'Église catholique dans ses activités humaines, ne remet pas en question le caractère divin de l'Église.

Par contre comment évaluer ce qu'il y a de commun entre les idées, les croyances de Simone Weil et celles de Flannery

O'Connor? Alors que cette dernière a bénéficié d'une connaissance même partielle des écrits de Simone Weil, celle-ci n'a pas eu le même privilège, car elle est morte en 1943, soit près de dix ans avant la publication du premier roman de Flannery O'Connor. Aussi, comment peut-on justifier une étude qui vise à démêler les liens secrets entre deux êtres ouverts à la grâce?

Les similitudes intellectuelles et spirituelles, si complètes, si parfaites soient-elles, de deux personnes n'autorisent pas à conclure à la réduction en une seule, à la fusion totale de pensée. Nous demeurons en face de deux humains autonomes, chacun possédant sa propre identité.

Pour ces deux femmes, l'écriture n'est pas un acte gratuit, encore moins utilitaire; elle transmet un message adressé à l'autre, elle est un partage réciproque de certaines découvertes, à leurs yeux déterminantes. Simone Weil a écrit un nombre considérable de textes traitant de religion, de philosophie, de problèmes humains, de poésie, d'interrogations personnelles devant Dieu et du christianisme. Elle a cependant peu publié durant sa vie. Sauf quelques textes politiques à tendance radicale dans des revues spécialisées, l'ensemble de son œuvre n'était connu que de quelques amis intimes. Avant son départ pour Londres à l'automne 1942, elle confia une liasse considérable de manuscrits à quelques amis qu'elle avait fréquentés et surtout chez qui elle avait trouvé une parenté. On leur doit une vive reconnaissance d'avoir partagé, en les publiant, un ensemble de grande richesse. Qui veut dresser une liste des ouvrages parus portant la signature de Simone Weil demeure étonné devant le nombre de titres disponibles et la variété des sujets étudiés.

Au sujet des *Carnets* de Simone Weil, dans sa lettre du 28 décembre 1956 à A. Flannery O'Connor, tout en la remerciant

de son don, lui fait part de ce qu'elle en a retiré : « C'est une lecture qui demande qu'on soit à sa hauteur et qui permet aussi d'essayer de mieux comprendre l'époque. (...) Ce sont des livres inépuisables, et Simone Weil représente un mystère qui devrait nous rappeler à l'humilité. J'en ai particulièrement besoin. Elle offre aussi un exemple de conscience religieuse, sans religion, sujet que je serai peut-être capable d'aborder un jour. »<sup>4</sup> Voici un témoignage, parmi d'autres, de l'influence exercée par Simone Weil sur Flannery O'Connor.

Fondamentalement s'est constitué un acquis philosophique et religieux que partagent Simone Weil et Flannery O'Connor, chacune selon sa propre perception. L'une, en marche vers une certitude, est animée par une intelligence hors du commun, l'autre, catholique de naissance, le demeure même si elle se dresse contre toute forme de conformisme. La première acquise à plusieurs manifestations du christianisme : la prière, la messe, le chant grégorien qui l'amène à fréquenter des abbayes bénédictines, aspire au baptême, mais certains aspects dogmatiques et historiques du christianisme lui sont rationnellement inacceptables et l'amènent au refus de faire le geste décisif.

La lecture des écrits de Simone Weil, surtout philosophiques, est souvent aride à cause d'une synthèse serrée et d'un vocabulaire technique, mais même dans quelques-uns il y a des envolées poétiques remarquables que l'on aimerait voir groupées et publiées en un recueil. Celui qui se laisse pénétrer par les textes de Simone Weil est sans cesse tenté de souligner ses impressions par le truchement de citations qui souvent encombrant le texte. Cédant à cette tentation, je retiens un

---

4. *L'habitude d'être*, p. 146.

texte admirable quant à l'écriture rythmique et au message d'une profonde spiritualité qui incitent à une méditation joyeuse :

« La joie est un besoin essentiel de l'âme. Le manque de joie, qu'il s'agisse de malheur ou simplement d'ennui, est un état de maladie où l'intelligence, le courage et la générosité s'éteignent. C'est une asphyxie. La pensée humaine se nourrit de joie.

Les plaisirs, les distractions, les divertissements, les satisfactions des sens ou de la vanité ne sont pas la joie. On n'apporte pas la joie du dehors à un être humain ou à une collectivité; il faut qu'elle surgisse de l'intérieur. Mais on ne se la donne pas non plus à soi-même. Elle ne vient pas quand on la cherche.

Pourtant il y a des conditions qui la rendent ou non possible. La satisfaction des autres besoins de l'âme est au nombre de ces conditions. » (*Écrits de Londres et dernières lettres*, p. 168)

Au terme d'une lecture attentive des écrits de Simone Weil, maints lecteurs demeurent la proie d'une perplexité complexe. S'il y découvre des richesses insoupçonnées, il y trouve également une tendance chez elle à simplifier les questions de même que les problèmes. Vu son état de santé fragile, sentait-elle que le temps lui était compté et qu'il lui fallait faire vite.

Malgré des errements et des formulations inexactes dans les choses chrétiennes que des spécialistes lui ont reprochés, de ses textes se dégage une confrontation qui force à s'interroger chrétiens et autres à la recherche d'un dépassement. Aux théologiens incombe la tâche de séparer l'ivraie du bon grain et aux hommes de bonne volonté celle de relever les défis que leur lancent l'expérience humaine et l'héritage spirituel de Simone Weil.

Par delà les contacts entre humains plane une perception intellectuelle et surnaturelle qu'on peut assimiler à la communion des saints. En effet l'influence d'un être humain sur un autre s'exerce de multiples manières en dehors du temps et de l'espace. Sorte d'osmose qui s'insinue imperceptiblement dans la conscience de deux êtres à la poursuite d'un idéal commun. De même qu'il y a plusieurs maisons dans la demeure de mon Père, il y a plusieurs chemins qui mènent au même but. Ainsi, selon le proverbe portugais<sup>5</sup>, *Deus escreve direito por linhas tortuas*, Simone Weil qui, dans sa *Lettre à un religieux*, déclare avoir « pour vocation d'être chrétienne hors de l'Église » rejoint, par des chemins tortueux, Flannery O'Connor, chrétienne dans l'Église. De cette rencontre naît une parenté réelle, plus forte que celle du sang.

---

5. Le proverbe portugais a été cité par Paul Claudel dans *Le soulier de satin*.

HUGUES CORRIVEAU

## ***Une petite fille de rien***

### **1. Les fleurs de cerisier**

Les fleurs de cerisiers tombent une à une. Sous l'arbre, des papillons végétaux se posent sur les joues.

« *La beauté de cet arbre est bouleversante* », la petite fille trop adulte dit, « *magique et rose.* »

Le petit garçon et la petite fille sont étendus sous les branches, attendent d'être ensevelis par les corolles détachées.

« *Nous allons disparaître bientôt* », elle dit, « *on en aura fini avec cette idée de la fleur épanouie.* »

C'est comme ça qu'ils sont devant la souffrance des tiges, ils essaient de n'y voir que le hasard. Ne plus penser qu'ils attendent la fin du reposoir, le craquement des rameaux.

« *J'aimerais te faire rire maintenant* », le petit garçon dit, « *mettre des pistils sur ton ventre.* »

La petite fille n'empêche rien, ne fait aucun geste. Lui suffit amplement cette pluie de pétales pour ressusciter. Le petit garçon tend la main jusqu'au ventre de celle qui disparaît lentement sous la senteur de l'arbre.

*« Tantôt, tu ne seras plus qu'un parfum », il dit, « je ne te verrai plus. »*

Au Japon, le printemps se suspend. Le petit garçon et la petite fille imaginent une métamorphose.

## 2. Pénélope

Pénélope tricote. Cette femme illumine ainsi de sa laine l'insignifiance du jour.

*« J'occupe mes doigts »,* elle dit, *« je refais de nouvelles peaux aux bébés si nus. »*

L'homme ne comprend pas vraiment ce qu'elle dit pendant l'éternel déroulement de la pelote.

*« Il nous faudrait un chat »,* il insiste, *« tu cesserais enfin de penser que ta fille a besoin de toi. »*

La cruauté de la remarque fait cliqueter les aiguilles. On entend comme un glas sur le ventre de la femme.

*« J'aurais bien pu l'étrangler aussi »,* elle a peur, *« l'emmêler dans des filets de fil, ma petite fille. »*

L'homme a un grognement, une sorte de faiblesse qui le laisse désemparé.

*« Tu n'as rien fait d'autre »,* il crie, *« tu ne m'as rien donné. »*

La femme poursuit sa tâche. Sait bien que sous le tricot, l'espace est vacant.

### 3. L'impureté

Tout ici est soporifique, d'une blancheur mortelle. Lisse, létal comme une névralgie. La petite fille a pris le gant dans le sèche-linge, l'en a sorti. Mais la mère est derrière elle. Elle l'a vue, du bout des doigts, y mettre à son tour ses vêtements. La mère la surveille.

*« Qu'est-ce que tu as fait », elle dit, « comment as-tu osé toucher à mes choses? »*

La petite fille, elle, ne peut répondre. L'homme, appuyé au chambranle, sait tout ce qui lui est interdit. La mère refait place nette, désencombre l'univers. La porcelaine ici a des émanations de glacier.

*« Mais je l'ai tout juste déposé, ton gant, juste là », la petite fille dit, « je ne voulais pas te faire de mal. »*

Elle retombe en enfance avec sa voix terrorisée, voit la mère s'avancer vers elle.

*« Je devrai le relaver », elle dit, « le nettoyer, regarde, tu lui as touché. Maintenant, il est tout sale. »*

La mère ouvre le lave-linge, y jette le gant maculé par les mains de sa fille. Elle met le savon, elle tourne des cadrans et écoute la propreté tourner infiniment comme si le temps n'avait plus d'odeur.

L'homme, las, reste inadéquat. La mère aurait un couteau à la main que sa fille en mourrait.

#### 4. Les fontanelles

« *Fontanelles* », la petite fille dit le mot avec délice, « *fontanelles, et c'est mou, et on voit au travers.* »

Elle pousse sur le crâne de sa poupée qui résiste. Elle prend la forme de tête qu'a son bébé, mais sans les pensées dedans.

« *Elle n'est pas vraie* », elle dit, « *pas vraie, avec le mou sur la tête, comme le petit frère.* »

Quand elle touche, elle enfonce le doigt doucement pour saisir jusqu'où on peut aller.

La mère ne devine pas encore la grave curiosité de la petite fille bien sage devant la maison de poupée. L'homme non plus qui continue de peindre une petite berceuse qui décorera la chambre minuscule. La petite fille est si mignonne avec son service à thé et ses ronds de jambes et ses frivolités de biscuits aux amandes.

« *Je voudrais voir dedans sa tête* », elle murmure, « *dedans comme de la glace à la vanille.* »

Le père n'écoute pas vraiment les mots curieux qui traversent les secondes comme des pattes de mouche. Mais la mère, elle, s'étonne encore de ce que le petit frère n'ait pas pleuré depuis bientôt une heure.

## 5. La poupée sans main

« *Donnez-moi des sous* », elle supplie, « *ma poupée est malade.* »

L'heure est à la plainte. La petite fille traverse le parc avec un air implorant.

« *Elle a perdu une main* », elle montre l'amputation, « *le chien l'a mordue.* »

La petite fille s'arrête, voit la femme courir, passer, ne pas s'arrêter. Elle trouve les arbres bien hauts tout à coup, une voûte immense sous laquelle elle étouffe. Elle repart, la tête basse, la poupée traînant au bout de son bras.

« *Le chien méchant avec ses dents* », elle pleure, « *le chien-papa avec sa bouche ouverte.* »

Un massacre de chaleur et d'eau s'abat sur le monde des allées; la petite fille s'assoit sous un arbre, attend un miracle.

« *Il faudrait que la nuit recommence* », elle imagine, « *la nuit dernière ma poupée avait encore sa main, il n'y avait pas de sang dans le lit.* »

Elle se recroqueville quand elle entend son nom porté par le vent à travers les feuilles. Un homme crie là-haut, bien au-dessus des toits. Mais la petite fille n'est rien d'autre qu'un corps immobile qui sait ce qui l'attend.

## 6. Le poisson qui parle

L'homme avait rencontré la petite fille qui pêchait au bord de la rivière. La petite pêcheuse était assise, nue, et se tenait parfaitement immobile, sa canne à la main.

« *Ça mord?* », l'homme lui dit, « *ce n'est pas un temps.* »

L'enfant ne s'occupe pas de l'importun quand, tout à coup, elle fait « *chut!* » avec sa main.

« *Je suis un poisson.* » Elle dit cela en continuant à regarder l'eau, sous l'eau, vraiment.

L'homme ne sait pas comment réagir, peu habitué à ce qu'un poisson parlât. La femme, à l'écart, soupèse le rêve qui tient l'enfant en alerte au bout de sa corde.

« *Elle attend que vienne la magie* », la femme pense, « *tant de patience pour que l'eau fasse des ronds.* »

« *Les poissons ne parlent pas* », l'homme rétorque, « *il faut être réaliste.* »

La petite fille pousse un soupir lassé.

« *Pas quand ils sont hors de l'eau* », dit l'enfant, « *alors, ils parlent quand ils le veulent bien.* »

Comment croire qu'il est en présence d'un vrai poisson-pêcheur? L'homme a si peur des enfants.

## 7. La grenouille

« *Une si petite tête de grenouille* », dit la petite fille, « *dans le verre blond du pot de verre.* »

L'œil exorbité, la tête tendue dans la fumée de la cigarette respirée, la bête cherche l'air dans le métal opaque du couvercle fermé.

« *Et dans l'œil* », elle dit, « *dans l'œil cette fleur qui pousse.* »

Elle souligne : « *six pistils, six pétales, six grains d'orge et le monde est à l'envers.* »

Le petit garçon chantonne : « *jamais plus son cri, étrange sa voix, l'acier, le soir, quand je te parle dans l'oreille.* »

La petite fille voit bien la tête de la bête donner des coups de peau verte sur la paroi lisse. Liquide, le miel.

« *J'étouffe, parfois* » la petite fille regarde méchamment le petit garçon, « *juste à respirer ton odeur de peau molle.* »

Le petit garçon, timide, rit en mettant son œil derrière la fleur qui lentement pousse dans le globe aux couleurs de la vie acharnée.

## 8. Fausse couche

L'enfant perdu dans le ventre déserté, la femme se sent tout à coup inhabitée.

« *L'enfant est parti.* », elle dit, « *parti avec des choses de moi dont j'ignore la nature.* »

L'homme touche la peau, abstraite, outre sanguine, lieu sous-marin des premières eaux du monde.

Il dit : « *Je viens de là, aussi.* »

Elle dit : « *Mais toi, tu es vivant.* »

Sous la main de la femme, l'inconcevable absence. Plus rien ne frappe plus le cœur. Dans la paume, l'impalpable cruauté du silence.

« *Mais c'était une toute petite fille de rien* », elle pleure, « *une enfant mauve dans mes eaux.* »

L'homme entend mal la plainte de la femme. Il regarde par la fenêtre parce que les oies passent par-dessus la douleur du moment.

« *Nous en fabriquerons une autre, allons* », il insiste, « *ce n'est tout de même pas si difficile à faire.* »

La femme croit être dans la dernière minute du monde.

## 9. Elle parlait aux anges

La petite fille fait une moue, déjoue les regards, frappe du talon pour chasser les insectes qui montent sur les orteils. Elle hoche la tête comme si elle parlait aux anges.

*« Ne fais pas l'imbécile », la femme dit, « ne fais pas semblant. »*

La petite fille la regarde avec l'air de dire qu'elle en sait des choses sur les moutons et la mélancolie.

*« Tu me fais tourner la tête », la femme dit, « avec tes manières, on croirait que je ne t'ai rien donné. »*

La petite fille s'incrute dans la matière du sol, s'ensable.

*« Ne joue pas », la femme hurle, « tu ne sais jamais ce que tu bouleverses. »*

La petite fille entend ces mots qui dévalent sur elle comme des balles. Elle se penche, regarde le monticule des granules, cherche à entrer la tête entre ses jambes.

*« Il y a là un morceau du monde qui est à moi », elle dit, « je suis sûre que ce qui marche sous moi me tient les pieds. »*

## 10. La fillette

Le petit espace alloué pour le jeu est ridicule. Elle peut à peine bouger, restreinte dans ses mouvements par des barreaux de fer. Elle voudrait se lever et ne le peut pas, voudrait s'étendre et ne le peut pas non plus.

*« Je ne suis pas une fille », elle dit, « pas une fillette. »*

L'angoisse qui lui noue la gorge ressemble à un lacet de bottine.

L'homme dit : *« tu ne sais plus qui tu es. »*

La fillette penche la tête, ne peut soutenir ce regard sur elle. Elle cherche en vain à tromper la mort lente qu'elle entend dans les étages. Une folle hurle à la lune.

*« Jamais de silence, ici », la petite fille dit, « jamais moyen de se cacher dans des oursons géants. »*

La lumière crue ravage le paysage derrière la fenêtre. Elle ne voit même plus les oiseaux fuir derrière les arbres. Elle fait comme si elle ne savait pas qu'elle était un point de mire.

*« J'ai peur de vous », elle dit, « j'ai une telle frayeur. »*

L'homme n'a plus qu'à tendre le bras. Il sait que l'enfant est maintenant mûre.



ANDRÉ MAHEU

## *Poèmes*

### Saison blanche

La première neige de la saison  
Tombe sur la neige en mémoire...  
Ta vie n'est-elle plus qu'une saison blanche?

Dans la chambre de glace de l'enfance  
Les vitres de givre aveuglent les murs de craie  
Qui se fondent aux meubles et aux lys de papier.

Tes vêtements de malade cousus aux draps  
Sont pareils aux hommes et aux femmes en blanc  
Tes seuls visiteurs.

Sur le plateau d'étain  
Du sucre, du lait et du pain  
Tes seuls aliments.

Sur la table de verre  
La page blanche  
Immense.

Et toute cette neige au cœur...

Éclair blanc!

À la fenêtre de l'orient  
Où tu espères le printemps  
Un jour perce enfin le givre...

Tous les bouleaux sont comblés de colombes  
Au pied de la montagne blanche de goélands.  
Entre les rives tapissées de muguet et d'écume  
Glissent des milliers de cygnes et de canards blancs.  
Dans les champs de lilas blanc et de marguerites  
Et entre les maisons peintes au lait de chaux  
Jouent des centaines d'enfants aux cheveux blancs.

Le sentier secret de ton enfance  
S'avance en lumière blanche  
Jusqu'à cette fleur...

Immortelles des neiges?

Tu sens dans ton poing crispé  
Le frémissement de l'insecte absent.  
Où sont la pierre, le sable, la boue  
L'herbe jaune, la grenouille et le ruisseau?  
Le printemps s'est égaré sous la neige.

Tu te tournes vers la glace  
Blanc... blanc... blanc...  
Même ton corps a perdu ses couleurs.

Tu rappelles ton passé  
Plus que des souvenirs en blanc

À cause de cette buée de larmes  
Qui tourne en givre  
Autour de la mémoire.

## Parole rare

Ta parole rare et incertaine  
S'éloigne à peine du silence  
Là où la pensée s'effeuille  
En mémoire.

Tes mots légers s'envolent :  
Flocon de neige sur l'aile de l'hirondelle  
Ballon de la fête qui perd son enfant  
Feu d'aiguilles et de pailles dans le vent.

Tes mots graves tombent :  
Fou en mer qui oublie le secret du vol  
Femme de cire trop près du soleil  
Goutte de sang sur l'étincelle de la fête.

Tu ne sais plus où prendre la parole.  
Où est le mot de passe  
Parmi les cris étouffés  
Et les blancs autour du cœur?

Muet avec tes maîtres  
Sourd près de tes machines  
Tu romps le silence avec tes amis

Comme partage mal le pain un affamé.

Pourtant tu ne cries pas.  
Tu souffles chaque mot  
Comme une sculpture de verre  
Ou un secret.

## Roses des sables

Petit frère mourant dans le soleil levant  
Ton souffle et ton cœur intermittents  
Brouillent à peine le chant continu du sablier.

Ta vie :  
Plus qu'une poignée de sable mouvant  
Dans une mémoire qui se vide.

Ton orme jaune ne roucoule plus  
Et son ombre s'effeuille.

Dans le jardin secret de ton enfance  
Des femmes en noir polissent des dieux de métal  
Pour un autel improvisé.

À fleur d'eau  
Les algues figent ton poisson soleil  
Qui sèche de clarté.

De toi  
Des hommes en blanc impuissants s'éloignent  
En agitant leurs écouteurs du cœur  
Et leurs fioles de potion sans magie.

Au centre de sa toile qui se défait  
Ton araignée veut vivre  
Elle cherche un fil  
Mais en trouve mille inutiles.

Où sont ta mère, ton père, tes frères?  
Leurs sosies écoutent un étranger  
Leur parler du ciel  
Comme s'il l'avait habité.

Tu ouvres la cage de verre  
Mais trop tard  
Ton papillon ne sait plus voler.  
Tu te souviens éperdument de la chenille.

L'étranger au teint de cendres  
Se prend pour Dieu  
Il trace sur toi des signes de croix  
Et te promet son royaume.

Dans ton esprit et dans ton jardin  
Tes dernières pensées se fanent  
Et ton âme est criblée  
De bruissement de pétales éparpillés.

Le temps d'un dernier jeu  
Tu brises ton sablier trop rapide.

Dans tes mains à jamais ouvertes  
Les éclats de verre, de sang et de soleil  
S'épanouissent en roses des sables.  
Unique bouquet au jardin.

### L'office

Les dahlias blancs, les œILLETS rouges et les roses?  
Les marguerites, les iris bleus et les jacinthes mauves?

Plus que des chrysanthèmes feuille-morte  
Dans le parfum des éclairs de cire  
Que souffle d'un coup  
L'arôme d'un seul grain d'encens  
Sur une foule de mimes prise de vertige.

Un vieux perroquet imite Bossuet :  
Le temps n'est plus qu'un instant  
Qui s'effrite entre le vieillard et l'enfant.

Sa parole remue les cendres.

La vie tournée en dérision  
S'élève en volutes de fumée  
Puis retombe en neige grise  
Sur les vieux moulins à prières  
Et le fou rire recueilli des enfants.

Tout-à-coup  
À travers les immenses vitraux  
Se décomposent tous les soleils.  
Les statues et les enfants s'irisent  
Comme tourterelles de midi.

Par la porte  
Qui s'ouvre sur la rivière et le lilas  
L'église hantée perd ses esprits.  
Sa cloche sonne les quatre cents coups.

## Métamorphoses

Le vieil homme s'enlise au jardin  
Dans le sablier mouvant de son enfance  
Sous une lune éclatante de soleil  
Qui fait tourner son regard de tournesol fané.

Au-dessus de l'étang  
Des lucioles miment des étoiles filantes.  
Éblouies  
Des araignées d'eau jouent aux étoiles de mer.

À fleur d'eau  
Un têtard réalise son désir de palmes  
Dans plus vert  
Que son plus beau ruisseau sous les feuilles.

Tout près  
Des lis géants s'effeuillent sur l'étang  
En lunes d'eau d'un instant.

À la cime d'un roseau  
Une chenille se dresse  
Et rêve d'ailes  
Sous des paupières palpitantes  
Comme papillon pris au piège.

Dans un murmure de pétales  
Meurt une abeille ivre de pollen  
Et le vieil homme envoûté  
Qui rêvait encore de miel  
Prend visage de cire.

### Fragilité

Le frêle filet de ta mémoire se brise  
Et ses prises t'échappent une dernière fois.

Si brève fut ta vie  
Si rares tes souvenirs  
Et tous si fragiles

Ton puzzle est toujours là inachevé  
Les pièces se perdent un peu plus chaque jour.  
La roulette tourne encore  
Tu mises sur le numéro gagnant  
Mais les jeux sont déjà faits.

Tu perds la clé... le coffret... puis le secret.

Où est le dernier croissant de soleil couchant?  
Dans quel chêne  
Se cachent l'écureuil et l'enfant grimpeur?  
Quel champ  
Fait pousser les framboises et les fraises sauvages?

Un nid d'hirondelles dans le vent  
Te couvre de pétales, de pailles, de plumes  
Et de désirs de voyage  
Mais ton cœur...

Balle qui roule mal dans l'herbe et dans la poussière  
Bouchon qui flotte peu sur l'eau ou sur la boue  
Boussole brisée au moindre départ  
Ton cœur d'enfant.

Une mouche se pose sur ton corps  
Tu la laisses vivre.



GILBERT CHOQUETTE  
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

## ***Une invitation à la campagne***

JAMAIS RETOUR DE NICE À MONTRÉAL NE LUI AVAIT PARU SI LONG, oublié sur la table le roman de Henry James qui devait lui tenir compagnie. Son mari, à côté d'elle, presque méchant de silence satisfait, semblait la narguer. Non qu'Adrien fût vraiment mauvais homme, mais la mise en vente du studio niçois enfin décidée, il n'avait pas trop de ses deux mains pour se les frotter, lui qui n'avait jamais su se détendre une heure, jouir de l'innocent bonheur des palmiers, des orangers, des oliviers, de la mer violette. À peine s'il avait seulement pris intérêt cette année à leur brève et coutumière balade à Antibes, laquelle ne manquait jamais de faire ses délices à elle, même si les Picasso du château n'était pas exactement sa tasse de thé, comme elle aimait à dire. Reste qu'entre la vue sur le port criblé de rayons de feu et l'église mi-moderne mi-romane où elle s'était agenouillée le temps d'une pensée pour le succès des amours d'Agnès, reste que de tout cela ne subsisteraient bientôt plus que des souvenirs jaunissants. Eh bien! tant pis pour le chic annuel de ce mois sur la côte d'Azur qui même à défaut de bains de mer ne manquait pas de susciter chaque hiver la sourde envie des moutons floridiens. Expérience de cinq années à mettre au compte des profits et pertes, à moins de

dénicher l'acheteur au prix que cet avare d'Adrien avait fixé, mais cela c'était l'affaire de l'agence immobilière, le même cabinet Boutin qui avait géré les locations saisonnières. Avare, Adrien?... ne l'était-il pas un peu devenu à mesure que ses premiers placements boursiers avaient proliféré jusqu'à faire jaillir du maigre terreau pécuniaire primitif un luxuriant jardin de billets de banque? Étrange comme la parcimonie, menu travers, peut se métamorphoser en vice dès que rien ne la justifie plus, surtout pas ce mot qu'Adrien avait sans cesse à la bouche, lui semblait-il : économie, économie à tout prix. Et pour quoi faire en effet? Nadine, qui se croyait du cœur, et même en avait – ce persistant souci pour Agnès, jeune petite sœur dont les vingt-sept printemps se languissaient encore du prince charmant –, haussa les épaules, étira les jambes, ressentit un bref bonheur mêlé d'appréhension à la pensée de revoir les deux grands enfants trop aimés, le garçon et la fille, Roch et Pensée, si contraires en tout, jusque dans leur prénom. Et puis l'avion se posa. Il était temps.

En pierres rougeâtres, entourée aux trois quarts d'une galerie à colonnettes blanches, la maison était située au cœur d'Outremont, quartier de cette bonne bourgeoisie francophone dont les Dessurault étaient un fleuron non négligeable, encore que moins considérée que les familles qui tiraient tout leur revenu de la pratique par le *paterfamilias* d'une profession libérale, tels la médecine ou le droit notarié qui marquait l'ultime quintessence du vieux fond de traditionnalisme kébécois à survivre au passage d'un millénaire à l'autre. Sitôt le couple arrivé, sitôt les bagages descendus du taxi et portés à l'intérieur par la double porte vitrée surmontée d'une sorte de loggia qui formait l'entrée principale, Adrien se dépêcha de dépouiller le courrier accumulé en leur absence.

– Tiens, cria-t-il à la cantonade, il y a quelque chose pour toi.

Nadine n'entendit pas tout de suite car elle avait déjà pénétré dans la chambre où Pensée lisait. Cette dernière était si absorbée qu'elle n'avait pas entendu l'arrivée de ses parents.

– Maman, te voilà! dit-elle en se levant quand celle-ci eut ouvert la porte sans frapper.

Les retrouvailles furent tendres. Pensée, presque toujours seule, ne s'ouvrait guère qu'avec sa mère avec qui la liait une complicité qui remontait à l'enfance surprotégée. Il faut dire que Pensée avait été une enfant fragile et que cette fragilité ne la quittait pas, jeune fille. On avait même dû la dispenser d'études régulières pour la confier à un précepteur de choix, M. Lancelot, qui la suivait encore à dix-neuf ans, malgré que lui-même jugeât qu'il n'avait plus rien à lui apprendre dans les matières de sa compétence : le français, langue et littérature, la philosophie, l'histoire. Pensée était grandelette, très mince; on eût dit qu'elle n'était pas tout à fait incarnée, pas tout à fait de ce très bas-monde. Et autant sa mère était fière d'elle telle qu'elle était, autant Adrien aurait préféré une descendance mieux en chair et surtout qu'une névrose ne guettait pas, névrose dont Pensée, depuis l'enfance, avait assez bien et comme instinctivement masqué les symptômes. De ce côté, le père n'avait rien à redouter de Roch, véritable petit démon de dix-sept ans à qui rien ni personne ne devait résister, ni même ne le pouvait, tant sa volonté emportait tout sur son passage. Et si ses résultats au collège n'avaient été aussi brillants malgré toutes ses révoltes contre l'autorité, il aurait mérité le fouet ou le cachot plus souvent qu'à son tour. Entre Roch et Pensée, le jour n'était pas plus étranger que la nuit.

Redescendue, Nadine trouva son enveloppe sur la table d'entrée. Tout de suite, à la suscription, elle reconnut l'écriture

d'Agnès. Les deux sœurs habitaient Montréal, la cadette ce quartier dit du Plateau Mont-Royal que ses moyens voulaient beaucoup moins huppé, mais plutôt qu'au téléphone toutes deux recouraient fréquemment aux services de la poste pour communiquer, surtout dans le cas de messages tirant à conséquence. Avec un léger tremblement, Nadine saisit un coupe-papier et décacheta le pli.

*Ma chère sœur,*

*Tu trouveras ce mot en arrivant de Nice. Naturellement il est, comme toujours, pour toi seule. D'ailleurs qui d'autre pourrait s'y intéresser? Ce n'est pas ton mari à coup sûr qui aurait beaucoup de loisir à consacrer à mes affaires de cœur même s'il en trouve à l'occasion pour me secourir financièrement ce dont je lui suis parfaitement reconnaissante. Mais je sais bien que c'est à tes pressantes instances auprès de lui que je dois ces bontés, toi le seul être sur terre à s'inquiéter de mon sort. Eh bien! voici ce qu'il en est. Tu sais combien mes affaires étaient bien engagées avec Mikaël, au point qu'il en était venu à parler mariage. Selon ton bon conseil, j'avais jusque-là tenu ma langue au sujet du pauvre petit Thomas dont j'avais réussi à escamoter l'existence par tous les expédients imaginables, jusqu'à le confier chaque fois que Mikaël s'annonçait à Armande, ma voisine de palier, elle-même mère monoparentale de deux adorables petits mioches et d'un grand gars qui sort de prison comme je crois te l'avoir dit – et c'est ainsi que la pensée d'Armande, si courageuse, me donne tort quand je prétends que je n'ai que toi sur qui compter. Or donc, comme Mikaël évoquait sérieusement l'éventualité d'un mariage prochain entre nous, – je ne parle pas d'une mise en ménage sans engagement réciproque – je n'ai pas pu lui cacher*

*la vérité puisque je n'aurais pu de toutes façons la lui cacher longtemps encore. Lui que j'aimais d'être si fiable en tout, jamais il ne m'aurait pardonnée de l'avoir trompé ne serait-ce qu'un moment sur ce point pour le moins crucial qui fait ma honte aujourd'hui et se trouve à la source de toutes mes détresses. Le monde est décidément bien mal fait. Car à cet aveu que je lui faisais de l'existence d'un enfant dans ma vie, Mikaël a eu un haut-le-corps et je l'ai senti aussitôt se refroidir même s'il ne m'a fait aucun reproche, ce qui n'est pas son genre. Il a dit seulement qu'il « réfléchirait », mais depuis, trois semaines ont passé et, comme il se doit, il ne m'a plus donné signe de vie.*

*Tu ne peux rien à tout ceci mais comment douterais-tu qu'outre la peine de cœur que je ressens, je ne me défends pas d'une cruelle amertume, moi qui avais tant misé sur cette union, la troisième qui tombe à l'eau à cause de petit Thomas. On me trouve du charme, de l'esprit, de la culture même, mais on ne me pardonne pas d'avoir conservé le jour à un petit être qui n'est coupable que de mon irresponsabilité et de celle de l'abject Jean-Claude. Et dire qu'il est des couples qui font des mains et des pieds pour adopter une créature qui leur est parfaitement étrangère. Tant pis pour moi, je l'ai bien mérité.*

*Donne-moi de tes nouvelles dès ton arrivée, je t'en supplie.*

*Agnès*

De la manche en ourlet de sa robe de voyage, Nadine s'essuya les yeux car elle avait pour sa sœur un véritable culte, celui d'une aînée pour une cadette qu'elle couve depuis toujours et chez qui elle devine une supériorité à protéger, celle de l'esprit, de cet esprit qu'elle retrouvait en plus sensible encore

chez sa propre fille Pensée, à croire qu'elle ne portait pas ce nom par hasard. Mais si Nadine croyait pouvoir ménager l'épanouissement en douceur de chaque instant de Pensée tel un pétale auquel il suffit d'éviter le moindre heurt, que pouvait-elle en faveur d'une sœur célibataire de quatorze ans plus jeune qu'elle? Certes Agnès avait un emploi mais un tout petit emploi aux Postes, tout petit, compte tenu de sa scolarité universitaire. Presque prostrée de tristesse sur sa chaise, Nadine se redressa soudain : la pensée de ce modeste certificat d'études générales de langue et de littérature que détenait Agnès, lui inspirait une idée. Ne restait qu'à la mettre à exécution.

o o o

Le surlendemain, quand elle sentit le moment propice – Roch venait d'avoir un bon mot pour M. Decroix, un professeur qu'il appréciait – Nadine dit à son fils qui, parka sur le dos, s'apprêtait à filer vers le collège :

– Un instant, Roch. J'aimerais avoir ton avis sur un projet qui m'est venu.

– Quoi?

– Que dirais-tu si nous faisons une politesse à tes maîtres?

– Quelle politesse? Ne somme-nous pas assez polis avec eux?

– Oui, mais je parle d'une politesse spéciale comme d'en inviter deux ou trois au chalet pour les remercier de ce qu'il font pour toi. Oh! pas tout de suite. Ce serait pour le printemps, quand les feuilles du petit bois commenceront à jaillir dans leur vert le plus tendre.

– Ouais...

– M. Decroix, ton professeur de français, est célibataire, je crois?

– M. Lamoureux, dit Pète-sec, aussi. C'est le prof de chimie. M. Généreux aussi. C'est le prof de gym. Pourquoi?

– C'est que j'aimerais avoir ta tante Agnès avec eux.

– Ah! je comprends. Il s'agit toujours de la marier. Mais je ne suis pas d'accord. Fais ce que tu voudras mais quant à moi je ne m'en mêlerai certainement pas. Salut.

Et Roch de s'échapper comme un chien fou. Nadine resta songeuse. La partie n'était pas gagnée mais elle connaissait trop son fils pour avoir pu espérer mieux que cette première réaction pour le moins négative au projet qu'avait fait naître en elle le désastre amoureux que sa sœur venait d'essuyer : mettre Agnès en présence de jeunes hommes « bien sous tous rapports » qui pourraient n'être pas insensibles à des atouts physiques et intellectuels qui n'étaient pas à dédaigner. Mais pour jouer sûr il ne fallait pas se presser, fléchir Roch, mettre Adrien dans le jeu, et même gagner l'intéressée car rien ne prouvait qu'Agnès accepterait d'être mise aux enchères, pour ainsi dire.

Nadine monta dans sa chambre, à la fois ravie de son inspiration et appréhensive du sort que sa sœur lui ferait. Comme pour toutes leurs communications de conséquence, elle sauta sur son stylo et lui fit valoir les mérites de son invention et la simplicité de sa mise en œuvre. Elle voyait une grande réception champêtre au lac Massawippi où se côtoieraient leurs meilleures relations sans aucune ostentation propre à embarrasser Agnès qui serait là comme par hasard parmi les autres invités. Tout se précisait dans son esprit à mesure qu'elle exposait son intention. Même M. Lancelot, homme d'un certain âge et précepteur de Pensée serait de la fête avec la charmante Mme Lancelot, femme qui avait su préserver les manières d'autrefois et qui eût donné de la distinction à n'im-

porte quelle réunion. Bref Nadine crut se montrer on ne peut plus persuasive et ne voulut plus douter du succès de son entreprise auprès de sa sœur.

Elle replia sa lettre sans la cacheter, préférant se donner quelques jours pour y revenir, dans l'éventualité d'un complément d'inspiration. Puis elle se sentit lasse de son effort. Le silence régnait dans la grande maison. Même Julienne, la vieille bonne qu'on gardait par charité, ne faisait pas entendre son éternelle et chevrotante romance tandis qu'elle se berçait dans la cuisine près du poêle électrique auquel un atavisme venu des profondeurs de l'âme et de l'histoire kébécoise l'attachait encore, même passé le milieu de l'hiver. Car mars faisait plus que poindre et un brillant soleil faisait chuter du toit mille gouttelettes d'argent qui tissaient comme un rideau devant la fenêtre de Nadine, ces mêmes gouttelettes qui devait saupoudrer la fenêtre de Pensée juste au-dessus de la sienne, se dit-elle. Cette idée fit qu'elle s'ébranla vers le dernier étage en pignon, consistant en une seule pièce et servant de chambre à coucher à la jeune fille. Monté l'escalier, elle s'arrêta pour écouter. Rien. S'approchant de la porte, elle frappa.

– Oui, maman, qu'est-ce que c'est? dit une voix qu'on eût dit mauve tant elle était pâle, celle de Pensée qui avait bien reconnu le frapement de sa mère.

– Pourquoi restes-tu enfermé dans ta chambre quand le temps est si beau? As-tu du travail?

– J'écris des poèmes. La présence des personnes me fait mal.

Il se fit un silence.

– Même celle de Roch? Même celle de ton père?

– Même la tienne, maman que j'aime tant et qui m'aime tout autant, pour ne rien te cacher. Oui, la présence d'un peu

tout le monde. C'est pourquoi je préfère la solitude, écrire des poèmes. Des poèmes que je ne montrerai même pas à M. Lancelot car ils ne valent rien.

– Oh! ne dis pas cela, s'écria Nadine en poussant la porte et s'approchant doucement de sa fille. Tu as bien voulu m'en faire lire un qui m'a paru très joli l'autre jour.

– Joli! dit Pensée en haussant les épaules. Comme si je pouvais faire du joli en trempant la plume dans l'encrier sanglant de mon cœur.

– Chérie, tu es trop sensible. Il faut corriger cela. Tiens ce printemps nous allons tenir une partie de campagne au chalet. Oui, dès que le sol sera sec et qu'on aura ramassé toutes les feuilles tombées l'automne dernier. Tu viendras n'est-ce pas? Je ne te demande rien de plus. Tu resteras aussi discrète que tu voudras mais il serait bon que tu te prêtes à cette petite fête pour l'amour de ta tante Agnès. J'aimerais tant lui faire rencontrer les professeurs de ton frère qui seront les invités d'honneur pour couronner cette fin d'année. Et je compte aussi sur ton charme et tes connaissances pour les amadouer.

– Tu sais bien maman que c'est impossible.

– On verra, on verra. Je suis sûre que tu n'a pas dit ton dernier mot. D'autant que j'espère avoir aussi Jocelyn, le grand ami de Roch, dont les dix-neuf ans sont si bien accordés aux tiens, pas vrai?

– Jocelyn sera là?

– Mais bien sûr. Pourquoi pas? Il n'en tient qu'à lui. Et à toi, car s'il te sait présente... Allons, maintenant, va faire un tour dehors tandis que le soleil est encore haut. Les poèmes peuvent toujours attendre.

– Avec moi, un poème ne peut jamais attendre. Mais j'ai fini. Alors je veux bien aller me promener par ce précoce prin-

temps, quand la nature se revet de joie, dirait-on pas? Je contemplais les gouttes tout à l'heure, elles éclaboussaient mon travail et je laissais faire, y puisant le meilleur de mon inspiration de religieuse cloîtrée qui ne sort que pour aller au-devant de la lumière.

Nadine se garda bien d'insister pour obtenir le plein accord de sa fille à son grand projet. L'esprit de contradiction de Pensée, mais surtout sa sensibilité offerte à toutes les souffrances morales et nerveuses, pouvait aussitôt tout remettre en question. On ne croit guère aux troubles psychiques qui nous sont épargnés, portés qu'on est à n'y voir que purs caprices. Même une mère peut s'y tromper. Et comme pour preuve que mal d'autrui n'est que songe, Nadine rajouta un post-scriptum menteur, mais bienfaisant, à la lettre qu'elle destinait à sa sœur :

*« Pensée, ta nièce que tu considères comme un peu fée – ou magicienne? – approuve mon idée et sera des nôtres, figure-toi. Tu feras des conquêtes, prédit-elle, c'est-à-dire des heureux dont tu seras, toi, la première... »*

o o o

Entre-temps, Agnès n'était pas restée inerte. D'abord elle avait rédigé une lettre à l'intention de Jean-Claude Moussillon, le père présumé de Thomas, devenu brillant avocat et ayant fort probablement oublié depuis un bon moment sa fredaine de jeunesse, encore que le petit Thomas n'eût que six ans. Sur papier portant la suscription de l'étude prestigieuse à laquelle il appartenait, il répondit que rien ne justifiait cette mise en cause, qu'Agnès, de son aveu même, avait couché avec plus d'un garçon à la même époque et que, d'autre part, l'argument de la ressemblance ne serait d'aucun poids devant n'importe

quel tribunal, relevant de la plus subjective appréciation. Il ajoutait, pour étayer sa bonne foi, qu'il ne craignait pas de se prêter à toutes les analyses de sang qu'Agnès pourrait souhaiter ce qui était pure fanfaronnade par quoi il escomptait en imposer à la jeune mère. Il y réussit fort bien, car Agnès renonça à poursuivre sa recherche en paternité bien qu'elle fût moralement certaine de la responsabilité de Moussillon.

Puis, malgré ce que cela en coûtât à sa fierté, au bout d'un mois d'attente elle osa relancer Mikaël au téléphone, lui dont l'amour l'avait laissé tomber après la révélation de la présence de Thomas dans l'idyllique tableau. D'abord il se fit tirer l'oreille et puis soudain il accepta de venir lui rendre visite le soir même.

Il commença par paraître tout miel, puis il mit une condition à toute poursuite de leurs amours :

– Tu comprends, je ne suis pas de marbre, il me faudrait une preuve d'amour, d'amour physique, pour que je croie que tu tiens vraiment à moi et non pas seulement au père éventuel de ton enfant.

– Ah! non, Mikaël, tu vois ce que j'ai payé pour mes folies d'autrefois. Il n'est pas question de recommencer.

Mikaël s'approcha d'Agnès et lui prit la main en la serrant doucement.

– Voyons, Agnès, crois-tu que je suis comme les autres que tu as connus. Ma bonne foi est entière. Je t'aime, je te l'ai dit, mais je voudrais que tu me prouves aussi ton amour avant de nous engager dans la grande opération du mariage auquel j'attache un prix infini, tu le sais, un prix que ta conduite passée n'a pas tant respecté, après tout.

– Et tu voudrais que je recommence mes bêtises avec toi pour te prouver que je suis guérie de ma légèreté passée. Drôle de raisonnement.

— Ce n'est pas un raisonnement qui te parle, c'est mon amour.

Agnès se tut un moment. Elle était plongée dans un doute affreux. Elle voulait tant régulariser sa situation de mère monoparentale. Pouvait-elle croire ce garçon pour qui elle n'avait, à vrai dire, que des sentiments de vive amitié? Oui, pouvait-elle le croire après toutes les menteries des autres beaux-parleurs?

— Permets à mon tour que je réfléchisse, dit-elle enfin. Ne m'en veux pas, mais je n'ai plus le droit de me tromper. Quelles que soient tes intentions profondes, tu dois comprendre cela, Mikaël, et tu me mépriserais si j'agissais autrement. Je veux aussi, par là, te montrer la sincérité de mon affection pour toi et que j'ai changé depuis le temps, que je ne suis plus une toupie qu'on fait tourner au gré d'une promesse ou d'une parole un peu tendre.

— C'est bien, j'attendrai le temps qu'il faudra. Mais, Agnès, il faut que tu saches que moi non plus je ne suis pas une toupie qu'on fait marcher à la noce sans gage de bonne volonté. Pardonne-moi d'être un peu rude mais si j'adopte un enfant, je veux du moins pouvoir compter sur un parfait accord physique entre nous. Et toi aussi tu as ce droit-là. Je ne suis pas homme à t'en priver, moi qui t'aime comme je n'ai jamais aimé personne, en partie à cause de ce même sens du devoir que je te reconnais mais que, pour une fois, tu mets au service d'une mauvaise cause, momentanément j'espère.

Et, se penchant, il posa les lèvres sur celles de la jeune femme, qui frémit malgré elle.

o o o

Ce n'est que le lendemain de ce soir-là qu'Agnès reçut enfin le billet de sa sœur. Comme de coutume elle crut d'abord

à une mauvaise, une très mauvaise nouvelle, imaginant par exemple que Pensée s'était enlevé la vie, Pensée l'inaccessible qu'elle croyait comprendre mieux que sa mère et chérissait autant qu'elle, sinon plus. Comme de coutume encore, elle fut tout de suite rassurée mais décontenancée aussi par la perspective de faire la connaissance des professeurs de son brillant neveu et assez peu encline à croire qu'il pourrait en résulter pour elle un bonheur qui la fuyait. Refusant de se laisser aller à tout vain espoir de conquérir un de ces messieurs – et encore fallait-il qu'il lui plût! – elle s'appliquait néanmoins à refouler la joie secrète que l'initiative de Nadine lui causait, surtout lorsqu'elle lut le post-scriptum : sa petite « fée » approuvait cette initiative. Car Pensée qui haïssait le monde eut de toutes ses forces repoussé pour sa tante, qui était aussi sa meilleure amie, ce genre de face à face avec des inconnus s'il ne devait en découler quelque fruit. Et tandis qu'elle s'interrogeait sur la conduite à suivre, le beau visage de Mikaël se présenta à son esprit, accusateur : « Déjà elle le trompait en songe! » lui criait-il. À quoi elle lui répondait intérieurement : « Mais quoi, suis-je bien certaine de ta promesse de mariage si je me donne à toi? et qui es-tu pour prétendre m'aimer, toi qui poses des conditions à la réalisation entière de cet amour? » Puis, de nouveau la rencontre envisagée au chalet des Dessurault.

o o o

Les dimanches midi, Agnès et petit Thomas avaient de longue date leur couvert dressé chez tante Nadine par les soins de la vieille mère Julienne. Aujourd'hui le couvert du garçonnet, laissé à la garde d'Armande, complaisante voisine, allait manquer entre Roch et Pensée, vu la nature des conversations « d'adultes » qui s'annonçaient. Mais Nadine ne se fit pas

faute d'embrasser le bambin avec effusion lorsqu'elle vint cueillir sa sœur en voiture comme il arrivait souvent quand elle n'était pas retenue à la cuisine, la ramenant du plébéien Plateau Mont-Royal à Outremont, pays bourgeois s'il en fût, ombragé de grands ormes et d'érables à larges feuilles étoilées qui lui donnaient un certain cachet de noblesse. Ce dimanche-là, comme prévu, les échanges ne manquèrent pas de rouler librement sur l'avenir d'Agnès, c'est-à-dire sur ses amours :

– Ne me dis pas que ce cochon-là veut coucher avec toi, s'exclamait Roch qui venait tout juste de se présenter à table et n'avait rien saisi de ce qui avait précédé.

– Bravo! mon fils, dit Nadine joyeusement. Tu montres par là que tout n'est pas perdu avec toi.

– Et toi bravo! ma femme, pour n'avoir pas plus de jugement qu'au temps de nos épousailles.

– Explique-toi Adrien, je ne comprends pas.

– Bien oui. Est-ce qu'il n'est pas normal pour un jeune homme sérieux de savoir à quoi s'en tenir sur sa future en de certaines matières?

Il s'ensuivit un beau charivari durant lequel la mère Julianne vint poser sur la table un superbe gigot d'agneau truffé d'ail et bien saignant comme Adrien l'aimait.

– Et ce gigot que j'ai fait cuire, finit par s'écrier Nadine, savais-tu que j'en serais capable au temps de nos épousailles?

Tout le monde approuva cette sage parole, tout le monde sauf Agnès qui se demanda si son beau-frère n'avait pas raison sur la nécessité de relations préconjugales et si elle avait bien fait d'éconduire le gentil Mikaël ne serait-ce que pour se donner le temps de « réfléchir ». Elle en pleurait presque. Pensée se pencha vers sa tante à côté de qui elle était placée pour lui souffler de sa voix mauve :

– Ne t'inquiète pas, tante Agnès, rien ne se passera comme maman et papa le prévoient.

Roch saisit au vol cette parole prononcée dans le vide d'un soudain silence :

– Non, rien ne se passera comme prévu, pour la raison que je m'y oppose. De tous mes professeurs, il n'y en a qu'un qui soit digne de tante Agnès et donc seul digne d'être invité chez nous, c'est M. Decroix, professeur de français.

– Allons, Roch, tu dis cela parce que M. Decroix te chouchoute particulièrement.

– Ça n'a rien à voir, Pète-sec me donne encore de meilleures notes. C'est une question de qualité humaine. Vous me prenez pour un diable et vous avez raison : j'en suis un, mais je vois d'autant mieux dans le jeu des gens. Il y a les « croches » et les autres. M. Decroix m'évalue exactement à mon mérite. Et puis cette réception au lac est ridicule. Moi j'irai pas. De quoi aurais-je l'air si j'y allais? D'un « têteux »!

Après le suspens d'une pause dramatique qui allait tout jeter à l'eau du beau projet puisque sans Roch rien n'était possible :

– Bon, c'est entendu, dit Nadine, il n'y aura pas de grande partie champêtre. Nous allons inviter M. Decroix tout seul au lac, puisque après tout, c'est ton professeur principal. Agnès sera là avec Thomas comme mes plus proches parents. Et la fête sera très simple, si naturellement Roch s'y prête et consent à transmettre l'invitation.

– Decroix? fit celui-ci en hochant la tête. Pourquoi pas après tout? Ça pourrait être drôle.

– Et moi, vous croyez que j'en serai? dit Pensée. N'y comptez surtout pas. Je fuis les humains comme la peste, ils me font peur et je leur fais peur.

- Tu viendras et on te cachera sous un lit, ricana Adrien.
- Bien dit, papa, conclut Roch en se tapant la cuisse.
- Et puis un seul invité plutôt que trente-six, ça nous fera des économies, c'est important cela, déclara le maître de maison.

La conversation continua à tourner autour du sujet sans jamais l'épuiser, tandis qu'on se passait les plats jusqu'au dessert : un merveilleux gâteau aux amandes venu directement du Duc de Lorraine, Côte-des-Neiges. Agnès était heureuse. Elle croyait que la prophétie de Pensée s'était réalisée : rien n'allait se passer comme prévu : elle ne serait pas mise aux enchères.

o o o

Du jour où le conseil de famille eut décidé de la forme que prendrait la sortie au lac, à savoir que d'étranger il n'y aurait, s'il acceptait, que M. Decroix, Roch qui l'avait voulu ainsi se sentit pousser des ailes en langue et littérature françaises. Lui qui allait devoir transmettre l'invitation, il se mit à travailler comme un déchainé ses dissertations, ses comptes rendus de lecture, ses commentaires composés avec des résultats en conséquence. Le professeur s'étonnait d'un zèle qui redoublait ainsi, bien qu'il eût toujours considéré Roch Des-surault comme un sujet dont le talent et l'application contrastaient avec une indiscipline caractéristique qui ne faisait pas relâche pour autant; ou plutôt que Roch avait peine à contrôler malgré tous ses efforts. Il se moquait de ses camarades pour les contredire, il se levait sans raison, interrompait le professeur par une question intelligente ou déplacée sans lever la main. À tel point que M. Decroix le prit à part pour lui demander à quoi rimait cette ardeur au travail assortie de pareil manque de tenue. Roch se sentit coincé et, malgré lui, lâcha le morceau :

– C'est que... c'est que ma mère à l'intention de vous inviter. Moi, je trouve ça idiot, et vous aussi, je suppose, mais je vis dans une drôle de famille. Des bourgeois dans le pire sens du terme... Il faudrait que ça craque, ce monde-là, si vous voulez mon avis.

– Mais il n'y a que des bourgeois dans ta classe, qu'est-ce que cela change? Et puis bourgeois j'en suis un moi-même après tout.

– Vous? Vous êtes bien trop jeune pour ça.

– L'âge ne fait rien à l'affaire. C'est le revenu et le mode de vie qui comptent.

– Ah?... C'est ce que vous croyez, vous. Si vous connaissiez ma sœur Pensée, avec tous ces défauts et toutes ses maladies, vous parleriez autrement. Elle n'a rien d'une bourgeoise. D'ailleurs vous aurez peut-être l'occasion de la connaître, je dis peut-être parce qu'elle hait les humains, surtout les inconnus.

– Voilà qui serait intéressant pour un amateur d'âmes.

– Comme vous?

– Je ne dis pas que je ne le suis pas.

– Mais ce n'est pas Pensée qu'ils veulent vous faire rencontrer, c'est tante Agnès.

Roch s'interrompt soudain et se couvrit la bouche comme après une gaffe monumentale. Il reprit :

– Oubliez ce que je viens de dire, monsieur, c'est des divagations.

– Allons, j'oublie tout, c'est promis, même cette invitation que je pense être une autre divagation de ton esprit trop vif, trop imaginaire.

Et le professeur de renvoyer son élève en souriant.

Plus le temps approchait de la réception au lac Massawippi sur les rives duquel se situait la somptueuse propriété des Dessurault – ce chalet d'été de conception ultrasophistiquée que ses propriétaires avaient fait construire l'année précédente par un architecte réputé de Montréal – plus Agnès s'inquiétait. Était-il raisonnable de penser que le professeur si remarquable de Roch s'intéresserait à elle, si peu remarquable en tout, de penser surtout qu'il ne serait pas aussitôt rebuté par une jeune femme flanquée de son enfant? Comment ne supposerait-il pas qu'elle était présente uniquement pour qu'il la connaisse et lui fasse éventuellement la cour? Tout cela ne tenait pas debout, et la première chose à faire, si tant est que ledit professeur acceptât d'aller là-bas, était de ne pas s'embarrasser de petit Thomas dont il serait toujours temps de révéler l'existence. Mais alors on retombait dans le schéma infernal du candidat au mariage découragé par ce fil à la patte. Fil à la patte l'adorable Thomas! Agnès en eut pleuré! Eh bien, tant pis. Il fallait confier l'enfant une fois encore à Armande, c'est-à-dire la prier d'accueillir l'enfant non pas après l'école puisque c'était un samedi que la partie de campagne aurait lieu; mais toute la journée, envisager peut-être même de le laisser dormir chez la voisine depuis la veille jusqu'au lendemain selon l'horaire de départ et de retour des Dessurault. Quoi qu'il en soit, si M. Decroix devait par hasard s'intéresser à elle et qu'il reculât ensuite devant la perspective d'adopter Thomas, c'est qu'il n'en vaudrait pas la peine et elle pourrait sacrifier sans regret ce nouveau et piètre prétendant. Ce qui remit Mikaël à l'esprit d'Agnès. Au mariage il n'avait posé qu'une condition bien inoffensive en somme – et même peut-être légitime selon Adrien. Ce qui lui fit saisir le téléphone.

– Allô, c'est toi, Mikaël?.... Je n'ai pas terminé ma réflexion. Tu ne m'en veux pas trop? ton offre tient toujours?... Quelle offre, dis-tu? Ai-je besoin de te faire un dessin?... Bon, laisse-moi encore deux semaines et je te rendrai ma réponse, tu veux bien, chéri?... Merci, je te reconnais bien là, mon amour. À très bientôt, j'espère... Je t'embrasse.

Agnès s'en voulait de jouer ainsi avec la vérité, mais qu'y faire? La vie lui était si rude!

o o o

Nadine avait réfléchi longtemps à la formule de son invitation. Finalement elle se résigna à être banale : *En qualité de professeur principal – et admiré! – de notre fils Roch, nous feriez-vous l'honneur de venir passer la journée du samedi 27 mai à notre chalet du lac Massawippi? C'est en toute intimité : il n'y aura là que ma sœur. Nous vous offrons de monter dans notre voiture, à moins que vous ne préféreriez faire la route par vos propres moyens, ce qui vous ménagerait plus de liberté. En toute hypothèse, je vous trace à l'endos de cette carte un dessin de l'itinéraire à suivre pour vous rendre à bon port. Avec l'espoir de votre compagnie prochaine,*

*Nadine et Adrien Dessurault*

Dans une petite enveloppe elle confia la carte à Roch pour qu'il la remette à son destinataire. Le garçon se fit un peu prier :

– J'aurai l'air de quoi, moi? De lui faire des courbettes juste avant les examens?

C'était parler pour ne rien dire. En réalité il n'était pas peu fier de recevoir son professeur préféré, parce que le plus intelligent, le plus sensible, à la résidence secondaire de ses parents.

M. Decroix acquiesça le jour même à ce qui lui paraissait une charmante attention en reconnaissance d'un enseignement apprécié du fils de la maison. En quoi il se trompait dangereusement, même si son interprétation restait objectivement valable.

Le chalet des Dessurault avait ceci de particulier qu'il affectait la forme d'un navire tourné vers le lac. Percée de deux larges fenêtres panoramiques, la proue se dressait au-dessus des eaux miroitantes du long lac Massawippi, principal ornement de l'Estrie avec le majestueux lac Memphrémagog dont il était proche, dominé par le sommet de l'Orford. L'arrière du chalet était tout aussi original, se terminant en poupe de goélette, celle-ci parée d'un bastingage protégeant un large pont-terrasse où s'alignaient des chaises longues et qu'ombrageaient de légers feuillages laissant filtrer les rayons d'un soleil déjà ardent en cette lumineuse fin de mai. Et ici, point de ces moustiques ou de ces petites mouches noires coriaces qui gâchent en cette saison le plaisir des Laurentides. Un vrai petit paradis, disaient ses hôtes, ceux-là qui recevaient comme ceux-là qui étaient reçus.

Les Dessurault étaient arrivés la veille avec tante Agnès qui avait dû se résoudre à se séparer de petit Thomas pour ne pas compromettre d'entrée de jeu ses affaires. C'était bien mal connaître Alain Decroix : la présence d'un enfant à ses côtés ne l'eût en rien détourné de la jeune femme pour peu qu'elle l'eût attiré. Ce qui ne manqua pas de se produire en effet dès que, descendu de sa voiture, Nadine vint la chercher par la main pour la lui présenter, avant même Adrien qui, s'affairant à tondre la pelouse, n'avait pas entendu le savant professeur de littérature, l'invité de marque, faire son entrée sur la propriété. Bientôt tous furent réunis, à l'exception de Pensée terrée dans sa chambre ou ailleurs.

– J'ai aussi une grande fille de dix-neuf ans qui ne tardera pas à apparaître dès qu'elle aura compris, en vous apercevant de son hublot, que vous n'êtes pas un ogre. En attendant le diner, qui ne sera guère qu'un lunch, je vous confie aux bons soins d'Agnès qui connaît tous les coins de la propriété.

– Il me semble avoir tout vu lorsque j'embrasse du regard cette splendide goélette. Tiens, voilà Roch. Tu ne m'avais pas dit que tu avais une tante aussi jeune et jolie, ni même que tu passais tes vacances à la mer, garçon.

– La mer c'est beaucoup dire, monsieur. À mes yeux ce lac est à peine un crachat.

– Un crachat! Ah! c'est bien toi, cela.

– Allons, ne médis pas de la perle de l'Estrée, tes parents t'en voudraient, dit Agnès qui cherchait à se mêler à la conversation. M. Dessurault! appela-t-elle, la visite est arrivée. Oh! avez-vous apporté votre maillot au moins? Voici M. Dessurault, voici M. Decroix, les présentations sont faites, on est à la campagne après tout. Allez, cher ami, prenez vos affaires, que je vous conduise à votre cabine à bord du grand bateau terrien.

Tout se faisait à la bonne franquette et comme Decroix n'était pas snob et appréciait le naturel avant tout, il se sentit tout de suite à son aise.

– Merci... Agnès, je vous suis.

– Agnès dites-vous, c'est gentil de me donner mon prénom, n'est-ce pas, M. Dessurault?

– Eh bien, si c'est gentil, pourquoi pas Adrien pour moi? Que mon âge vénérable de quarante-neuf ans ne vous retienne pas, mon cher Decroix dont j'ignore le prénom, un prénom qui doit être diablement littéraire! Tristan peut-être?...

Et tous de sourire.

Après un lunch particulièrement gai où l'absence de Pensée fut à peine remarquée, lunch qui fut pris dans la salle à manger toute en bois franc où s'ouvraient les grandes fenêtres panoramiques donnant sur le lac, liberté fut accordée à chacun de faire selon son plaisir. Pendant que les deux sœurs, Nadine et Agnès, s'installaient sur les transatlantiques de la terrasse, Adrien reprit la tonte de son gazon et Alain Decroix expliqua qu'il voulait explorer la contrée. Il s'enfonça sous les arbres par un sentier dallé de pierres plates qui paraissait serpenter à travers le bois voisin – ou était-ce une forêt? Au bout de cinq minutes d'ombre et de fraîcheur, il aperçut par terre ce qui lui sembla être un feuillet de papier carré comme de ceux qu'on détache d'un petit bloc. Machinalement il se pencha pour le ramasser et, presque malgré lui, il lut : « *Tu n'es qu'une poussière dans le cosmos et tu t'inquiètes et tu te tourmentes pour des choses qui n'existent pas, des choses que ton pauvre esprit fabrique, des choses vouées au néant. Tu souffres d'un mal imaginaire qui n'a aucun fondement dans la réalité. Songe aux camps d'extermination. Rien ni personne n'a le pouvoir de t'émouvoir.* » L'écriture était fiévreuse mais parfaitement lisible. Le feuillet à la main, Alain leva les yeux et fit quelques pas. Il se trouva alors dans une clairière où se dressait une table à pique-nique. Sur l'un des bancs latéraux il y avait une jeune fille, le front appuyé sur son avant-bras de telle sorte que les yeux étaient couverts. Alain s'approcha à pas feutrés et s'immobilisa. La jeune fille dut sentir une présence étrangère car elle redressa la tête et fixa le jeune homme avec épouvante.

– Que faites-vous là? cria Pensée. Rendez-moi mon papier tout de suite!

– Je vous demande pardon, dit Alain en rendant la feuille, mais je l'ai trouvé par terre sur le petit sentier et j'ai cru bien faire de le ramasser pour qu'il ne se perde pas au cas où il aurait de la valeur pour quelqu'un.

– Et vous l'avez lu, je suppose, et vous savez tout maintenant, dit une voix que la détresse rendait plus mauve encore que nature.

– Je sais que ni « rien ni personne n'a le pouvoir de vous émouvoir ». Aussi, vous n'avez rien à craindre de moi, si toutefois vous en êtes l'auteur.

– Évidemment que j'en suis l'auteur et la brise l'a emporté. C'est un secret entre moi et moi-même et vous savez tout maintenant.

La voix tremblait tellement qu'Alain Decroix se rapprocha et voulut, mais sans succès, prendre au bord de la table la main fine et blanche qui pendait, rebelle au moindre contact.

– Je m'en vais vous confier à mon tour un secret, mais qu'il reste entre nous deux, mademoiselle. Il y a dix ans j'aurais pu... j'ai peut-être même écrit des lignes aussi désespérées que celles que j'ai eu l'indiscrétion, non, plutôt la maladresse de lire sous votre plume. Mais je vous jure que je n'ai pas fait exprès. Je vous jure encore que, pour décrire votre mal avec cette pénétration et cette exactitude, vous ne pouvez manquer d'en sortir tôt ou tard, croyez-moi. Parce que vous savez nommer votre premier ennemi qui est vous-même, ce que vous appelez cette « poussière dans le cosmos », vous serez sauvée et ce dès maintenant si vous le souhaitez. Il n'en tient qu'à vous que rien ni personne, et surtout pas moi, n'aient en effet « le pouvoir de vous émouvoir » sans votre permission. Ayant vécu cela moi qui vous parle, ne puis-je vous être de quelque secours en vous donnant raison?

Mais Pensée écoutait à peine. La figure écrasée contre son avant-bras posé sur la table, elle pleurait à chaudes larmes.

– Personne ne comprends... personne ne comprends... comment comprendriez-vous?

– Je comprends parce que j'ai vécu cette sensation d'être prisonnier de moi-même toute mon enfance, toute mon adolescence, et jusqu'à cet âge adulte dans lequel vous entrez, douce et claire enfant de mon rêve.

Pensée releva la tête et regarda Alain à travers ses larmes.

– C'est vrai cela?

– Je ne sais dire que la vérité. C'est le seul prix que je dois payer pour ma guérison. Et à cause de cela je puis vous dire en toute véracité d'âme et de conscience que... que je vous aime et que grâce à cet amour vous échappez déjà à ces maux imaginaires qui vous tourmentent et qui n'ont, comme vous l'écrivez, aucun fondement dans la réalité. Oui, je vous aime d'être ce que vous êtes et que vous ne serez plus jamais... Donnez-moi votre main de Belle au bois dormant qu'on vient d'éveiller à l'instant. Non, désormais ni rien ni personne n'auront le pouvoir de vous émouvoir... à moins que vous ne le désiriez.

Toute tremblante encore, Pensée lui tendit une main fragile sur laquelle il déposa un baiser très doux, presque une caresse. Puis il l'aida à se mettre debout et main dans la main ils revinrent au chalet.

Dès qu'elle les aperçut de loin, c'est-à-dire du haut du bastingage où elle restait penchée, inquiète de leur absence prolongée, Agnès comprit toute l'aventure dont elle était exclue mais, après avoir esquissé une grimace douloureuse, elle sentit son visage envahi d'un sourire à peine mélancolique.

C'était sa nièce chérie, non pas elle, qui avait trouvé son bonheur dans cette excursion au lac organisée pour elle. Eh bien, tout était parfait ainsi. La petite fée allait échapper à son angoisse existentielle tandis qu'elle-même conservait son Mikaël là-bas, Mikaël dont il était écrit que, quitte à se donner à son amour trop prompt, il allait la délivrer d'une solitude bien trop lourde à porter, à porter une vie entière.



ANDRÉ RICARD

DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

## ***Scènes de genre***

AU JARDIN, AVEC LE VIN FRAPPÉ, on sert le printemps en sursis; idées affligeantes mises à dissoudre dans le Chardonnay. Trois mois déjà. Le signe d'une paix apparue. Trois mois d'efforts pour déréaliser la peine. Hygiène de l'amour de soi. Le jardin rassure, tout y tient dans ses limites, la flore qui est vivante, l'inerte où se marquent les reliefs; la sève, le bâti, chacun dans l'observance de ses canons, l'organique et le minéral, chacun selon ses attributs, selon l'emploi assigné. Les jardins montrent des rapports assagis entre les ordres, des parcours sans aspérités. Ils parlent, ils mentent; en toute tranquillité ils affirment le retour de la vie bonne; pour un peu, ils feraient croire à l'abondance au long des jours. Un charme les garde endormis à l'heure de quelque armistice, le bonheur, immobile, y invite. Les jardins, parce qu'ils commémorent l'Éden, écoutent sans honte l'impatience des amants, ils prêtent une opulence honnête, à peine équivoque, pour arrière-plan aux photos de noces; il en va des jardins comme des suppliques à Dieu et à ses saints, ils ouvrent passage tant au désir qu'au repos, au rêve, à la régression; ils promettent sanctuaire au délit de fuite.

---

Fragment d'un essai en préparation sous le titre : *Une paix d'usage*.

Trois mois depuis l'annonce. Ici, la pléthore conviviale, l'effusion du cœur et de la nature; ici dans le chèvrefeuille, les plumes crépitent de la tenue des rites recommencés du printemps, ici, il se fait grand usage des agréments champêtres, du commerce amical... et quelque part ailleurs quelqu'un qui nous est cher crève la gueule ouverte.

Au séjour d'amnésie où je tâche à me tenir, tout ce qui est indifférent réclame l'attention. Cet étrange acuité du moindre, il faut s'y attacher comme aux haillons de la chance. À ce qui est proche, à ce qui bouge ou qui se tait, à ce qui obscurément fait signe ou bien diversion. Aux grands arbres, plus loin, qui sans un souffle sont pris de frissons, à ce qui arrive quand rien ne se passe.

Gardiens de l'azalée qui s'effeuille dans l'herbe forte, les mélèzes bougent, en effet, ils tirent, en double alignement, un rideau sur la courbe, plus bas, que dessine la route. Un vélo vient d'enfiler l'avenue mal praticable qu'ils ouvrent. On le devine à travers les branches velues qui ondoient jusqu'au sol. Il tressaute et freine dans le talus. Sinuant entre les mottes tourbeuses, le cycliste donne de l'épaule, par moments, dans le souple écran d'aiguilles, filtre au jour plombé et à l'éclat des voix. Le théâtre des convivialités, pour l'heure, se donne autour du pavillon.

Le petit édifice est debout au milieu de la chlorophylle innocente, injonction à son anarchie. Une compagnie vacancière y échange le compliment des présentations ou bien la chaleur des retrouvailles. Première référence au jeu de symétrie des allées, des haies, des cultures potagères en caissons, au portail d'entrée d'où émergent encore des invités, le pavillon, avec ses treillis, son toit à quatre eaux, avec son élégance de glo-riette, tourne ses faveurs vers l'élévation abrupte, enchevêtrée,

dont sépare la route. Il oppose son déni aux jachères, aux forêts environnantes, à l'invincible tempérament des marées dont la rumeur, quand cesse le chuintement dans les feuilles, sourd du contrebas de la falaise. Des tables ont été disposées devant cette courte borne de raison. Elles s'entourent de chaises qu'une amie de la maison, enseignante démobilisée, éponge de la dernière ondée, front levé vers le ciel incertain.

Sautes de vent, souci d'averse, voilà bien de l'ennui en suffisance. Trois mois pour m'enfoncer dans l'oubli. Trois mois que je sais pouvoir y parvenir. Tous ces jours, ces nuits à travailler au blanchiment du passé. Avoir champ libre enfin dans l'absence que l'on est devenu.

La bicyclette, dernière tentation du haut cadre, saluée, moquée « dis donc, le sale, on ne se refuse rien! », mise à l'essai par les amateurs de randonnée, double le boulingrin où se distribuent les maillets à long manche. Un bouillonnement de vivaces et de végétations arbustives, îlot d'agrément hâtif un peu déparé en attente du regain de juillet, se profile contre le boisé qui, paravent au surplomb du fleuve, clôt la perspective. Le cycliste, insoucieux des prêles ou des jets de mélèze pris au dérailleur, en complète le tour puis s'en va zigzaguer entre les tables. Sorti de ses fonctions, de rares instances de courtoisie, il est ce cascadeur ébouriffé que par gros temps on peut voir sur les vagues doubler le cap, pendu à sa voile, emmêlé aux nuages qui fuient. En selle, pieds au sol, il accepte à boire. Vin de singe. Drôle et futé. Les reparties se croisent cependant que l'appareil finit sa course contre la gloriote, guidon emmêlé aux glycines.

Une bricole à l'empattement denté d'intelligents rouages, à la technicité sans poids, fringante et sanguine. S'en approche-t-on pour en faire l'épreuve à son tour, un garçonnet

vous a devancé, il l'enfourche. Sur le châssis carré, en surimpression, se plaque, incertaine encore, évasive, la mécanique mère de toutes les échappées, l'héroïque tubulure à encorner la liberté du début du monde. Il se balance par-dessus le siège, poids tout ensemble versé à droite, puis à gauche, il fait en cadence bourdonner les raies nickelées, le garçonnet qui chevauche en déséquilibre l'ivresse de sa hâte. Et ce mirage dédoublé de l'engin neuf suffit à battre le rappel de figures assoupies au revers du présent ou soupirant dans la trappe du souffleur, mimes et cabotins qui ne demandent qu'à rejouer dans l'éclairage d'un théâtre de verdure leur rhapsodie.

Des pans de durée, en phase avec l'instant sensible, et qu'on pouvait croire pour jamais retombés dans leurs plis, quittent pêle-mêle le magasin des accessoires et des toiles peintes. Le garçonnet à qui le vent dresse en huppe les cheveux s'est évadé du jardin où se mesure à l'enfance une liberté précieuse sous des fenêtres aux rideaux qu'une main de temps en temps écarte; jardin de village, un peu broussaille, où observer par-dessous les corolles que transperce la lumière et amener à soi les tiges fines et velues, à moins de se hisser sur la bordure de pierres rondes à la rencontre nez à nez du pavot, roue de flamme sur un moyeu de cambouis et, pour la tache écarlate à côté, épanchement autour d'un mufler de bête abattue dans la cour de ferme. La joue dorée de pollen, il pétrit dans ses mains rondes le narcisse, et le parfum s'est perdu. L'enfance est jusqu'aux hanches dans le myosotis, elle est sous les pommiers bourdonnants qui pleuvent en blanc sur le rond déchaumé où les guêpes ont creusé leur séjour. Toute découverte inonde la raison d'une joie véhémente, toute liberté se prend à l'arraché; dans la zone franche, les merveilles viennent par éclats et le venin aussi est incandescent.

Les jardinets ont réussi à égarer la première enfance dans leurs méandres. Mais le pissenlit trouvé tôt hors de cette courtepoinTE qui singe à échelle de nains le damier des seigles envahis d'épervières ou de moutarde, la fresque en bleu des avoines, l'onde à distance des coteaux puis des boisés échappant pour finir aux clôtures, le simple pissenlit avait averti l'enfance de toute la beauté dont les hectares désenclavés, et peut-être les mondes, sont capables. Et voilà l'âge fauve d'ensuite filant en bande par les chemins caillouteux, par les ronces et les grèves, les rues et les ruelles. L'image, bien sûr, tremble, mais plus stable et plus solitaire est celle du vélo brinquebalant devenu, dans la saison mitoyenne, transport du cœur en émoi. Instruit par contagion du trouble et des mystères de sa race, il accourt vers les surprises et désarrois d'un lieu de soi où sentir battre le sang. Sous l'éclairage de la stricte observance, dans la maison nombreuse, où prendre le moyen de la connaissance? La stupeur à quoi s'accroche une longue traînée de rêve a eu bien souvent pour berceau, m'a-t-on dit, le taillis, la crique de sable ou, moins préméditée sans doute, la cour à demi dallée avec l'ombre portée d'une seule touffe de lilas quand, dans la demeure distraite, brille la fête. S'agissant de ce bond qui va vous réunir à la fortune des mortels, il y a lieu d'être un peu gris. On s'esquive, doigts sur une taille longue et c'est, sans le savoir, pour ne jamais revenir. Le ciel descend au travers des mèches brunes, lointain mélangé avec le proche, fades odeurs du sol meuble, de la joie, des alysses froissées, et, quelle inguérissable blessure, dis, lecteur, se sera ouverte d'entrevoir l'envers et l'endroit des choses, de se savoir appartenir à l'exil!

À qui donc étaient ces visages chavirés? Et que sera devenue la frondeuse dont j'ai retenu obstinément la main pour dire ce qui excède la gratitude? La nonchalante, Dieu sait, n'en

avait que faire. Étais-je assez téméraire de croire réversible le je-m'en-foutisme couleur du temps que tempérerait tout au plus le port, dans son sac, des conduits en latex utiles à l'hygiène préventive des émancipées.

« À moi, tu n'as jamais donné que des baisers, dit Tamila des mille et une nuits. Non, vrai, je suis en rogne.

Surtout ne pas paraître réjoui. Ovide, dans *L'Art d'aimer* n'interdit pas la feinte, bien au contraire.

– J'étais ridicule, tu disais, je ne connaissais rien.

– Sais-tu qu'on s'en fiche de tes sauteries de sous-sol fini et des platitudes qui s'ensuivent?

– Tu m'avais fait promettre.

– Tu t'es vanté, c'est tout. Vanté de bien peu de chose, quand on y pense.

– C'est toi qui le dis.

Ses yeux couleur d'ardoise ont bronché.

– La soi-disant existentialiste, tu ne lui as pas fait le même effet, je regrette pour toi.

– D'où le tiens-tu?

– Son air ennuyé, après. Elle n'a plus dansé qu'avec les autres.

– Les mains poisseuses, la glu sentimentale, la femelle exclusive, tout ça lui donne la nausée.

– Et pas toi, on dirait? Non, tais-toi, on frappe à la porte. Elle se précipite sur l'œilleton.

– Maier, chuchote-t-elle.

Et elle baisse la musique.

Ces adoreurs qu'elle retient. De quinze ou vingt ans ses aînés. Réfractions de la figure paternelle; capables de pas mal de patience. Mais elle ne s'est attachée qu'à l'un d'eux : Charbo.

– Sois un gentil monstre, dit-il, cesse d'avaler tes joues et de faire des mines.

Il complète une nouvelle série avec elle. Portraits au crayon.

– Tu es un brave monstre, on ne bouge plus.

– Je pourrais lire?

– Mais non. Regarde droit devant.

– J'ai trouvé le Journal de Benjamin Constant dans tes livres.

– Tu trouverais mieux sur mes rayons pour te déniaiser.

– À laquelle de tes putes, le fichu sur le canapé?

– Brave monstre, à Luce, de quoi te soucies-tu?

Il arrive qu'à cause de lui, elle tombe en larmes contre mon épaule. Son nom n'est pas mentionné. Monique la soulève, toute rouge et luisante, pour ouvrir le canapé-lit. L'explorée sort en chemise de la salle de bains, elle se couche, sanglotant encore, et nous la veillons.

Tant d'efforts, d'acharnement, pour accomplir *l'idée* de l'amour. De si engageantes recherches. Tout le reste mis au rang de l'accessoire, ou bien porté au compte de l'ascèse, comme la fierté écorchée, l'abstinence, la jalousie, cuisante et honteuse.

– Je pars après-demain, dit-elle du fond des oreillers. C'est toi qui viendras me reconduire. Avec Monique.

– Tu devais passer l'été!

– Mes parents me rappellent. J'ai étiré autant que j'ai pu. Elle ôte les boucles de cheveux qui collent à son visage. La mer me manque. C'est ça surtout. Tu pourras, au moins? Le train passe à vingt-deux heures, tu te rappelles. »

Ne pas dire : « Et Charbo? Sera-t-il aussi sur le traversier? » Ce serait appeler une plus chaude explosion de douleur, de colère ou quelque autre déstabilisant transport.

Qu'est-ce que le sort a fait de Tamila des mille et une nuits, chastement aimée alors, et d'un amour qui cherchait sa définition? Je me défends, je supporte trop mal d'imaginer son malheur. L'objet qui en est inséparable, je l'oblitière sitôt qu'il se profile, je n'arrive même pas à le nommer dans mes conversations avec Monique.

Trois mois et encore sous le choc, j'ai beau prétendre. Le temps est immobile.

Le vin paillé tombe dans les verres. Don de la gaité des peuples, limite assignée à toute mélancolie. Le pavillon, lui, pour affirmer un gain sur l'inculte, possède deux répliques qui, en miniature, se regardent de part et d'autre de l'axe transversal du petit parc. Les groupes se défont et se remembrent dans cet espace. Ils y sont, légers de propos, mis proprement, pour donner évidence, on dirait, à une géométrie de la chlorophylle, à une requête d'urbanité déjà soutenue par les espèces ligneuses. Triées, taillées, mises à l'usage d'un plan en expansion, haies et quinconces quadrillent et définissent le tableau. Le maître-pavillon, coiffé d'une lanterne, pointe vers le ciel une girouette enrayée, insensible à l'affolement de la bourrasque.

Au milieu des prés avoisinants, emblavures et pâturages aujourd'hui repris par les aulnes, il campe sa grâce sur la défaite des récoltes, sur l'oubli du rendement d'élevage. Il désigne de sa vigie le centre d'un système ratissé, souvent parcouru en moto-faucheuse, un système ennemi du hasard. Le jardin est une œuvre de l'esprit. Précaire, parfums et couleurs fugaces il jette néanmoins un regard sans modestie au pays dégradé d'alentour, à l'informe, cette passivité source des étonnements à venir. Les œuvres qui redisposent les organes du réel en vue d'un autre bénéfice, les choses, toute catégorie de spéculation, se remettent fatalement, ce sont les oracles de la

physique qui le disent, dans leur devenir de dissymétrie et de disparate, avatar indéfini des possibles latéraux.

En attendant la fin des règnes, le pied foule une pelouse déclive, ici et là mangée d'usure, l'allée potagère parfois, ou les quelques pavés de pierre entourant le miroir d'eau. Les amis anciens se rencontrent à tout moment, de ceux qui l'ont connue, et qui ne savent pas. À moi seul Monique aura fait signe. C'était sa volonté. Sur la parcelle où on gravite, l'économie des pas intéresse les aménités. Et parfois aussi l'abrasion, à quoi portent les chagrins. Les estivants qui ont leurs habitudes dans cette campagne en ont.

Il est à savoir que certain panorama est bousculé. Le fer profane commet des crimes, à l'œuvre de déblaiement déjà. On dit un peu, on dit de plus en plus clair sa contrariété à l'élue dont le haut office n'est pas de protéger les sites. Un cercle amical qui se fait pressant. Le cercle des prévenantes, des mêmes qui, plus tôt, allaient chuchotant engager à éviter cette matière. La brèche présumément ouverte, les diligentes ambitionnent à présent de forcer ce qu'elles attribuent au devoir de réserve. La ministre aux yeux de pluie, prise à témoin – n'est-elle pas elle-même assidue de ces parages? – élève un profil de médaille; et c'est à la fin pour se montrer solidaire du grand voyer. Plus, en faveur d'une reconfiguration du site souhaitable, estime-t-elle, non seulement pour les impératifs de sécurité mis de l'avant à la suite d'un désastre, mais pour rendre justice au spectacle de l'estuaire, qui se développera selon les boucles du tracé nouveau vers le hameau de grève, en des angles de vision autrement plus avantageux. Le ton fraîchit. Au persiflage répond l'aigreur; le dépit et l'amertume, dans les considérations où se mêle l'intérêt ou la prévention, finissent malgré qu'on en ait par s'entendre. L'intimée se lève. Le cercle

est rompu. Drame minuscule. Le privilège automobile a déjà eu l'avantage sur tant de ruisseaux ombreux, d'éclaircies secrètes, de fougeraies où pose la biche et se délasse le randonneur. Ici même, constate la ministre, les intérêts divergent, des vacanciers et des hivernants.

« Vous votez? Choisissez vos couleurs. »

Elle n'a pas dit : faites-le en fonction de vos intérêts romantiques, de votre défiance du changement; mais l'air de n'y pas toucher, elle a implicitement cité les ayants droit au progrès pour les opposer à l'égoïsme des vacanciers, à la sentimentalité qu'il leur plaît de nommer écologie, ruminant avec une rancœur, mêlée de regret les plaideuses déboutées. Par envers elles, certaines pensent et protestent : justement, quels intérêts, de quelle nature, l'enjeu véritable? Spéculative à n'en pas douter! Mais à quoi bon rabâcher. D'ailleurs la mandatrice du pouvoir enfile, par la béance dans la haie, la montée douce où ma perspicacité s'ingénie à la rejoindre.

De quoi sont faits les jours, les ans, dans quelle intermitte, dans quelle mobilité tenter d'inscrire les gestes, songe la ministre; et les états de conscience, de quoi faire dépendre les accords, combien se montrent-ils versatiles aussi, et myopes! Elle a le sentiment d'une trahison. Pas si petite. Ces sortes d'incidents, plus qu'anodins, acquièrent une virulence déraisonnable, taraudante en vérité, si des intimes les provoquent.

Elle s'arrête auprès du banc, sous les bouleaux d'où le regard porte loin, jusqu'à l'ondulation délavée de l'autre rive. Elle a gravi la pente légère du pas élastique de la sportive. Sa poitrine se soulève, moins d'essoufflement que d'émotion.

La vue, aisément, plane au-dessus de la fête. Il faut ne considérer que la distance et ses grisailles. Le jusan laisse à l'é-

chouerie les blocs erratiques dans la baie, de cette hauteur simples dés à jouer, billes perdues, enfilées en double ellipse, les aspérités rocheuses sculptent le champ argileux d'ornières entre lesquelles les flaques luisent comme des sabres. Au-delà de l'arrondissement blond de la plage, de la batture raboteuse et demi-inondée qui fait penser à un champ de bataille, s'étend une nappe pacifique. Les caps en contiennent l'humeur atone, que cependant épuise et tourmente la retraite des eaux vers la mer, dans des virements, des torsions incœrcibles dont la fuite en débâcle frappe les promontoires pour les éclabousser d'écume. La contemplation des sites naturels offre à déchiffrer un thème par trop familier. Un même ressac, imagine la politicienne, agite le cours public des choses : c'est l'opinion dans son branle tapageur. D'agir aussi bien que de temporiser en suscite la houle, et le vent imprévisible est son maître d'armes. Si on est tenu de naviguer sur elle, on ne peut surtout faire fonds sur elle : l'opinion n'est-elle pas soumise, comme la mer, à un mouvement profond d'alternance, et qu'on dirait pareillement connecté aux astres ? Oh, elle comprend les hauts dirigeants de faire tourner les tables, de consulter les voyantes. Il y en a eu, il y en aura encore. Mais quand, sur la pointe extrême du cap, le brassage qui gifle le rocher, qui tiraille les goémons, paraît exprimer toute la violence du renversement des eaux vers l'océan, le calme apparent du large, on le sait, est travaillé d'un mouvement autrement intense et puissant. Et c'est de lui et lui seul, veut-elle croire, que dépend l'inclination de la balance.

Mais alors quoi, se trouver émue de pareils coups d'épingle quand on monte quotidiennement en première ligne, et, pour tenir la place. La perspective, ramène-t-elle pour prendre distance de son ennui, pour mieux s'extraire du cercle étroit et

l'anathémiser dans sa courte vue, la juste estime de l'ici et maintenant, la pesée des mobiles personnels et de l'intérêt collectif, ne seront-elles toujours, chez les gens prétendument éclairés, que la saisie comme théorique, inopérante, des écarts entre les pôles?

Un souffle passe sur les arbres et quelques gouttes retenues de la dernière averse filtrent à travers le feuillage. « Selon le méridien, selon l'ère, toutes les combinaisons d'heur et malheur se rencontrent, chuchotent les branches en postillonant, et un frisson secoue les épaules bronzées de la ministre; l'individu a-t-il à se justifier d'être si fort occupé de sa propre scène? Le fleuve, qui exhale son mugissement doux au bas de la falaise, ce fleuve n'est pas rougi de sang comme d'autres sous des latitudes devenues proches; sur son étendue vont et viennent vraquiers, porte-conteneurs et plaisanciers, on n'y voit pas, au fil du courant, descendre les corps suppliciés, on n'y abandonne pas des cadavres mutilés. Mais le proche n'est jamais que la distance tant qu'il n'a pas fait irruption dans votre firmament intime. Ainsi êtes-vous faits, les humains, que l'atteinte à un seul des captifs de votre regard va masquer le titre de la catastrophe porté à la une des organes d'information, et qu'aussitôt décompté le parent, l'ami proche, aussitôt oublié; en tout cas bien malvenu serait-il de reparaître sur la dite scène où on l'aura sur le champ remplacé – tant il est vrai qu'on aime voir se succéder les acteurs. Mais plus curieux encore, renchérissement ces grincheuses, observez que la main portée sur la propriété soulève une passion plus vive et des regrets plus durables que la disparition de l'être cher, excite une indignation plus aisément partagée que ne le fait l'injustice d'une dégénérescence précoce, d'une mort jeune, une mélancolie ensuite, plus facilement entendue. »

Laissant à leur médisance les bouleaux misanthropes, la ministre se lève et, afin d'éventer son spleen et de prévenir un autre coup de main contre sa légitime privauté de citoyenne, elle s'en va démêler des courants et des vrilles la bicyclette du mari, et ainsi regagner la petite villa du pied du cap, à faible distance escortée par la faction automobile d'un garde du corps.

Les natifs et les villégiateurs ont cet entre-deux : les citadins convertis à la campagne. Sur les derniers iris, à quoi un arbuste à feuilles panachées offre fraîcheur contre juin, se baissent les mines connaisseuses. « Ces couleurs aztèques, quand même ! fait en retournant sa moue la thérapeute de la mer dont les seins sont hauts et libres sous la robe. Les pétales hors de proportions, en oreilles d'éléphant, c'est quoi, c'est du transgénique ?

– Non, vous croyez ? Des gênes de pachiderme ? sourit l'homme dont elle vient d'interrompre le récit.

– J'en ai des presque pareils, prévient la libraire devenue aubergiste, sur le ton égal de la traduction simultanée. Mor-dorés et turquoise.

Mise en garde d'une naturaliste « hivernante » plutôt tournée vers les herbes et les baies pour la fabrication artisanale de liqueurs et de ratafias, et néanmoins appliquée à l'inventaire des ressources paysagères dans un large rayon. Sa coquette hôtellerie tapie dans les juliennes et les genévriers en fait foi.

– Ça vient des Jardinerie Clairmontaises, conclut-elle.

Elle s'est seule déclarée, avec le scénographe, en faveur du réaménagement de la côte. Parti que l'autre, taille souple toujours penchée à l'examen de la fleur rare, juge assez bas. L'afflux des amateurs de plein air ! Comme s'il ne dépendait pas, en définitive, de la préservation des sites.

– Au Monte-à-Pic, dit la propriétaire de l'auberge du même nom, c'est venteux, plus en altitude. Les iris commencent à peine.

Et elle ôte sans dégoût, pour les accumuler sur sa paume, les fleurs d'hier qui laissent ces tortillons mouillés à même la tige.

La sûreté de ses mains aux soins de ce qui s'abîme, doigts fuselés, ongles brefs et polis. La même sans doute qu'aux dispositions de recevoir dans la villa changée en hôtellerie, mêmes façons studieuses, même zèle ensommeillé que pour accueillir aux raffinements de la table. Des gestes apesantis à la fois de langueur caressante et de détachement. Les mains. (J'ai vu hier les mains de Laurence. Était-ce la première fois? J'ai vu ces êtres bleutés qui ne sont plus qu'un treillis de veines pour retenir une substance lunaire.) Avec une mine d'eau qui dort, voix unie, l'aubergiste tâche à relancer l'homme au fin sourire, indigné, à ce qu'il déclarait, de riverains qui creusent leur piscine à même un épaulement de terre sur la dune.

– Le maître des lieux a demandé aux ouvriers de passer le déblai au sas, accuse-t-il sans se départir de son air narquois. Il avait aperçu des tessons, des pièces métalliques pris aux racines. Il n'y a rien d'autre à en dire, la méthode est sauvage.

– Bien sûr. Pour vous qui déterrez les ruines au pinceau, s'amuse l'aubergiste.

– Vous voyez avec des yeux qui embrassent jusqu'au paléolithique, déclame la thalassothérapeute; ces gens, excusez-les, ce sont des connaissances, ont une autre compréhension de l'espace-temps que la vôtre.

– Enfin, qu'est-ce qu'ils auront tant trouvé à cribler les galets? demande l'ex-libraire de Sillery.

– Tiens! Des clefs de jambon en conserve, des culs de

bouteille : les familles pique-niquent depuis la nuit des temps à cet endroit, dit celle dont l'entreprise de jouvence est voisine.

L'homme vêtu de lin tabac s'était à son tour penché sur la fleur aux curieuses proportions et au coloris insolite. Il est de ceux qui fréquentaient chez Charbo. Les fleurs voyantes n'y manquaient pas. Certaines, hardies et racées, comme Catherine, la thérapeute et femme d'affaires, alors galeriste; d'autres, brillant d'un éclat plus sombre, comme Constance, l'altiste et déléguée syndicale; il y débarquait, mais c'était plus tard, peut-être après le mariage en justes noces de Tamila des mille et une nuits, une pêcheure hauturière, courte et forte, avec de grands poissons glacés entre ses mains rouges. Les mains. Une obsession des mains.

– On savait par la tradition que cette levée de terre protégeait une banquette de tir, dit l'historien de l'art en se redressant.

– Quoi, une batterie? s'étonne l'aubergiste, achevant, pour l'honneur de la dernière floraison, d'épurer les hampes. Les flammes visqueuses et froides des fleurs caduques s'empilent sur la main ouverte, lisse comme une main votive d'argent ou de porcelaine. La fleur, blason d'un jour, avec son opulence de parvenue, profitera de la nuit pour se changer en compost.

– Un ou deux canons destinés, je suppose, à protéger un poste de pêche, à garantir un établissement de commerce... Des pièces encore en usage, selon des témoignages écrits pendant la guerre de Sept ans. Le fond d'une baie, on s'y abrite s'il s'élève un grain : les canots en flottille, les barques pontées y font relâche. Sous le sable, il y avait trace, peut-être d'occupations plus anciennes... Allez savoir à présent.

– Les fragments, ils les ont expédiés au laboratoire pour datation, dit l'hôtesse du Monte-à-Pic, soyez content!

– Mais oui, dit la seconde, des clous rouillés, de la roche en éclats qu'on voudrait faire prendre pour des pointes de flèche, les musées ne savent plus où les mettre. Rien pour vous faire envie. Pensez à ce que *vous* avez rapporté, *vous*, d'Asie mineure : les vases peints, les bijoux, insiste-t-elle malicieusement. Même pas brisés, les vases.

– C'était avant les lois, là-bas, proscrivant l'exportation des artefacts, proteste l'homme.

– Je vois. La méthode sauvage en phase deux seulement. Pourriez un jour être tenu de tout rendre, non? Ces pièces, au musée, qui font l'honneur de la collection Édouard Des Landes.

J'évite d'imaginer la consternation s'ils apprenaient. Elle pique une primevère à la saharienne d'Édouard. L'aubergiste, pour sa part, a peu connu la poète de qui j'essaie vainement de distraire ma pensée.

– Aux chantiers de Turquie, est-ce vrai que vous avez ré-vélé jusqu'à cinq villes superposées? dit l'aubergiste aux yeux d'huile, en hésitant tout de même sur le chiffre.

– Voyez-vous! dit l'historien d'un ton à peine professoral – et il bute d'un pied élégamment chaussé le plant que le vent a déjeté –, les basiliques, les acroïes, avec leurs reconnaissables emprunts aux ruines laissées par les prédécesseurs, avec leurs ors, leur lapis-lazzuli égratignés, et puis ces figures, ces bronzes oxydés, trouvés dans les décombres, c'est ce qui reste des monuments inventés pour témoigner des princes et de leurs conquêtes, des rois, de leurs justiciables et de leurs amours; tout cela était fait pour l'éternité trahit au contraire la très récente et très fragile capacité de l'intelligence à laisser des traces. Rien que des traces. La nature aura toujours le dernier mot.

Le fouillis, ainsi aimons-nous parler du retour à l'humus, domine de sa propre raison notre vœu d'harmonie. L'effort de penser autrement le scandale d'un affront à ce qui est noble et qui devait durer, quand tout n'est qu'adieux.

— À ceux qui vivent pour avoir vécu, salue l'iris en manière d'au revoir, raillant les visiteurs du ton « matter of fact » de l'impavide Mme G. Stein, *endurance et bonheur!*

La presque toujours jeune hausse des épaules à l'arrondi parfait. Un dernier coup d'œil au mordoré d'obsidienne, cloison perméable aux dégorgements de turquoise, d'ocre roux, et elle laisse tomber :

— Totalement décadente, cette hybride; et bon marché en plus.

— Merci! dit la chercheuse de trésor, piquée. Et elle tourne la paume pour se défaire, sous le cornouiller bicolore, des flétrissures accumulées.

Deux pas plus loin, la conjointe de l'un des joueurs de croquet, amusée des remarques lapidaires du cycliste, suc-combe, mais non sans inventaire et réserves, au charme d'un agencement à la fois robuste et raffiné. Ils interpellent, la nomenclature venant à leur faire défaut, l'ordonnateur de cette large bordure en bleu, pour une part, admet-il, née sous châssis. Des cinéraires maritimes, exsangues quasi comme le lichen-éponge dit « mousse à caribou », observe la mycologue amateur, frangent d'écume une vague déferlante que nuancent, du pastel à l'indigo, les agérates et les campanules, surmontés d'un embrun de nigelles et de pigamons, buée jaillie, semble-t-il, du roulement des lupins en proie à la défloration sous l'insistance du vent.

Tant de façons d'aménager. Pour dérober à la vue ce qui est infirme. Entièrement verte, comme au Japon, d'eau calme

et de demi-jour ou bien gouachée de fleurs qui se pâment au soleil; dans le savant négligé du parc à l'anglaise ou encore dans les broderies et les sables symétriquement déployés autour des châteaux Renaissance, l'œuvre du jardinier – toute œuvre – est de raison. L'essartage, le soin d'ordre où l'art connaît son origine, voudrait retenir et retient peu en définitive de l'équation violente dont procède l'éternelle fraîcheur de la nature. La main vigilante du jardinier éloigne toute substance qui fermente ou se consume; elle relègue en coulisses le principe qui nourrit de tomber en pourriture. Dans l'agencement des terrasses potagères, des talus fleuris, des escaliers couverts de mousse, la fonction de vivre est sublimée, promue à une gloire hypocrite. Hors de sa vue le système qui secrète et qui digère s'il ne se repait des aveugles succions du végétal. Pelages amateurs de salades et gutturales emplumées sont honnis – les braconnières noires, pour tirer du rang le maïs en germe – et de même le puceron dont les fourmis souvent gainent les tiges pour qu'ils en pompent le suc. Haro sur tout phénomène, soit-il immobile, comme rouille attachée aux rosiers, soit-il invertébré ou à élytres, soit-il suceur, soit-il rampant et actif à trancher les racines, haro sur tout hôte, passager ou résident, susceptible de prélever une dîme débilante et de causer des ajours dans la belle ordonnance. Et, de même haro sur tout fauteur trottant, sautellant ou ailé, assez simple pour déposer chiasse ou fiente dans la hautaine enclave exempte du servage alimentaire et défendue contre la friche.

Pareillement à ce qu'il semble, l'esprit géomètre, auteur des jardins de l'esprit, refuse d'appesantir le regard – à quoi bon après tout? – sur le scandale d'immoler le parentage à sang chaud pour fins d'ingestion. Le parasite, le prédateur exercent semblable métier, il feint de l'ignorer, que l'équarris-

seur. Le geste a même visée nourricière pour un résultat démesurément inesthétique, et ce d'autant qu'il vient à sentir sa honte. L'abattoir s'avère l'acmé obscur, le paradigme et le repoussoir du génie des rouages. Dans sa peu reluisante victoire, sa prodigalité sacrificielle, loge notre réconfort. Mais nos insomnies tournent à l'épouvante des bandes d'actualité pour peu qu'on cède à des accès d'empathie, pour peu qu'on étende l'immolation bien tempérée hors du parc bovin... Vous avez raison lecteurs, à quoi bon s'appesantir sur le secret de famille. Il est trop bien partagé et c'est à juste titre qu'un commun accord le tait. Déjà que nous trouvons plutôt mal à nous mirer dans l'étonnant engin anatomique dont dépend, pour la chauffe, le viscère cervical, siège anobli des illusions et vapeurs, mais d'abord bureau des programmes qui disposeront toute vie, palpitante et végétative, à son usage. Le compactage de pièces glaireuses, fétides, performantes, et le repos qui vient à terme en refroidir les humeurs, offrent un circuit qui nous semble particulièrement difficile à reconnaître. La peau, pour habiller le geste de la danse, sangle d'abord le paquet de ces utilités convulsives, cela, il est bon que l'amour parfois s'en souvienne. Mais, par tri des afflux de conscience et délicatesse d'âme, négliger couramment, car c'est plus scabreux encore, que c'est dans le glissement des coudes, des réseaux entrenoués et communiquant après cent détours que se décide, en sous-main, ce qui se peut décider.

La peau, elle-même, moëlleuse, masque et manteau du désir en son carnaval, jardin des frissons et des caresses robotiques, en son carême se sera parcheminée, puis ravinée. Un jour, le massif des vivaces, les plates-bandes, sont comme bariolés au ripolin, un temps après, tout sera uniformément fauve, les arbustes engerbés d'un fil de nylon, les chrysan-

thèmes coupés à ras de terre. Et voilà tout. « *If nobody had to die*, susurre le jardin à l'anglaise, écho à peine altéré à l'inexpugnable Ms G. Stein, *how would there be room enough for any of you who now live to have lived. You never could have been if all the others had not died. There would have been no room.* »

La physiologie des mondes, petits et grands, nous dit l'épiphanie amoureuse, est communément cet assemblage bizarre et miraculeux, revers puissant et non moins balancé de l'ordre présomptueux qu'entrevoient nos desseins. Le branchement garni de tendres boutons oscille vers la lumière et veut une part égale à la fouille des couches fangeuses. Qui, par le travers de la route, escaladerait le maquis des trembles, de l'aubépine et du genévrier, passant les corniches aux débords de schefferdie et de lichen vers l'escarpement qu'ombrage à demi une droite colonnade de pins, celui-là accèderait à un jardin d'un tout autre nombre, et d'une non moins riche étoffe.

— Parfaitement, oui : on dirait la plante indigène, mais c'est une variété de culture, précise l'intendant des parterres à la revue des curiosités d'un ensemble avec quelques cotisants de la société régionale de botanique et d'écologie entrés en discussion. Et il tâte le velours vert-de-gris de la molène, stèle cotonneuse; sur les feuilles cependant fuient, toutes rondes, des gouttes de pluie. Poliment, les sociétaires avertis font mine de prendre intérêt, deux pas en arrière.

On entend, par-delà la berce majestueuse et le cornouiller, les équipes déjà formées ouvrir la partie.

— Et ici tenez, ajoute le maître-jardinier, voilà encore d'autres plantes d'acclimatation.

Le petit groupe des herborisateurs du dimanche, resserré, se penche.

– ... Des plantes cousines, comme la molène bouillon-blanc, d'espèces communes dans les alentours, à l'état sauvage. Elles servent ici de brise-vent à la bourrache... là, oui, le massif fleuri d'étoiles bleues, précise-t-il à l'intention des bons vouloir débutants. La petite société est récente de formation.

À tour de rôle, reins saillants, les compétiteurs visent le piquet de départ. Ils se profilent à travers les corymbes de la berce et les épis de la molène dont la base, – observe, l'air capable, un sociétaire –, annonce en jaune la floraison. Balançant d'un mouvement pendulaire le maillet entre leurs pieds, les joueurs percutent sur le tapis vert les balles de bois franc. Le choc répercuté, en envoie une, bleue, rouler en direction de la petite secte, pour s'immobiliser sous les pivoinies. Nez en terre, à bout d'âge, humiliées par la gaîté ambiante, les fleurs ne savent plus cacher, fouillées par la main du joueur, la flétrissure, aux limbes du pétale, qui les gagne. Une corolle relevée avec le maillet, verse d'un coup son opulence croupie sur la terre. (Combien d'étés verrai-je encore? Je pourrais les compter si je l'osais.)

Toute compassion s'intéresse-t-elle, au vrai, à son propre sort? Si me blesse l'image de celle à qui sont les jambes froides et gourdes, de quoi cette vision m'avertit-elle? Atteindre le nombre de ses jours, nature au repos, jointures qui grincent, est encore un devenir bien schématique, comme peut l'annoncer cette fine silhouette qui, malgré le doux temps, serre sur son cœur un court manteau de tapisserie. Elle marchait auprès de nous dans son dernier été. Qui l'aurait pu dire? Elle garde un air de jeunesse, chevelure noire défaite; un porte-bonheur amérindien fait de plumes, en guise de parure de cou, serait-il seulement montre d'inquiétude? Elle survit depuis des années par les actes médicaux foudroyants appelés thérapies, et elle

n'est que présence sereine et repos. Si elle se prend aux questions qui agitent les groupes, c'est au contraire de la règle désinvolte, sur un ton qui exclut l'ironie.

La halte tire à sa fin. Le voyage sacré exige encore de jeter du lest. La passion curieuse tient par la main toute descente vers l'abîme. Ici, la blanche lucidité des draps, après le polissage rude et indéfini qui l'aura dégagée de sa gangue, irradie d'un étrange scintillement. Il tient à la prédestination, à la plus obscure conjonction du caractère et de l'expérience – du hasard souverain que soit acceptable ce qu'il faut appeler perte et, pire, dépossession, déchoir. Ici est le lieu assuré d'une résurgence violente où bouillonne la vie, si ingrate envers ceux qui l'ont le mieux célébrée. La vie qui ne croira jamais qu'à elle-même, par-delà les individus, et à eux de sacrifier sur son autel autant qu'ils le pourront. Et à eux de répondre à la pressante invitation, à eux de poursuivre l'étonnant voyage.

Navigant à l'estime vers la nuit hégémonique, cet ultime malentendu, tu poseras une fois de plus, peut-être, des yeux sans cils sur un autre printemps. Tu auras tiré tant de traites sur le possible que ce qui reste est sans prix. La séparation permet-elle encore une pause, dès l'étape suivante, tu quittes en émigrée la république pour les hasards et girations de l'élémentaire. Planctons, herbages, le fleuve épais, la terre, la combustion, flammes à noirs filets, s'éprendront de la graisse où agissaient encore, à l'approche de l'amant rappelé, les faisceaux et brides musculaires du visage en sorte de trahir les climats versatiles du sang, l'affolement du poulx. Nouveau descriptif du rhédibitoire : jamais plus ce corps sans chair contre un corps enfiévré, jamais plus – mon Dieu! à côté des autres bornes, que signifie : jamais plus la langue noyée de salive? Le vent de panique est la cause la plus certaine désor-

mais des voltes du cœur. Son œuvre, d'usure, de dessèchement, prévient avec insistance de lieux sans écho, de lieux où nous appartenons; son travail depuis longtemps soulève une poussière ou a fini par disparaître la cime émue que nous contemplions et qui, jamais atteinte, jamais tentée, aura flétri toute joie avant même l'éclosion. Reste – et c'est un palier encore, et vacillant – le jouir d'assez commune abondance, celui d'être en oubliant pour un peu que nous sommes.

Et rien n'est proche, rien n'est familier comme le sentiment de ma propre disparition.



RADMILA ZIVKOVIC

## ***Cinq semaines dans la vie d'une vieille fille***

### Première semaine

Durant cette semaine, elle explore l'ennui.

C'est le vide de sa vie qui la force à le faire. Ce vide qu'est sa vie.

Tout d'un coup, elle se sent trop fatiguée pour lire, pour écrire, pour se promener, pour rester immobile.

Sans aucune raison, les mouvements et leur absence appartiennent à la même réalité, à cette réalité qui ne comporte que l'ennui.

Elle en est surprise. Stupéfaite.

En cette soixante-douzième année de sa vie, elle découvre un nouveau sentiment, une nouvelle façon de vivre. De vivre la vie qui l'emmerde. La vie sans Alfred.

Elle en est étonnée, car... elle n'aime pas cet homme. Elle n'aime pas le rencontrer, le voir, l'entendre parler.

Pourtant, la vie sans lui a ce nom affreux. La Vie Vide. La Vie Qui Ne L'Est Pas.

En ne cessant de se demander où il est et pourquoi il n'appelle plus, elle ne cesse de se persuader qu'elle ne pense pas à lui, qu'il n'est pas important, qu'elle n'en a pas besoin.

Finalement, le téléphone sonne. Comme s'il sentait le silence devenir de plus en plus lourd, il rallume les espoirs éteints.

*Hé! Petite, c'est moi! Tu ne devineras jamais d'où je t'appelle! De la Grèce, Petite, de ce magnifique pays que tu as toujours voulu visiter! Et je t'avoue, tu avais raison. C'est un pays adorable! Les maisons bâties de pierres blanches, les rues pleines de couleurs, les gens qui chantent, leur langue incompréhensible, j'ai l'impression d'être entouré par les dieux, de vivre dans l'Antiquité. Tout est si beau, si irréel, je n'ai pas de mots pour t'expliquer, je voudrais que tu sois ici, Petite, tu adorerais ce pays, ces paysages. Je me dépêche maintenant, mais je t'appelle bientôt! Je t'aime.*

Elle tient le combiné, écoute attentivement.

La voix d'Alfred se perd, s'en va vers le passé.

Elle reste dans le présent, dans ce présent qui se tient debout au milieu de sa chambre, immobile.

Alfred qui vient d'appeler... elle ne le connaît pas. Elle ne l'a jamais vu. Jamais.

Pourtant, elle a un ami qui porte le même nom, qui a la même voix, mais ce n'est pas lui qui vient d'appeler.

Ne pouvant accepter d'avoir tort, elle sait cependant très bien qu'il s'agit du même homme, de cet homme qu'elle n'aimera jamais... de cet homme dont l'absence rend sa vie ennuyeuse.

Incapable de comprendre, elle retrouve la solitude, l'étonnement des temps présents.

## Deuxième semaine

Durant cette semaine, elle analyse les jours passés.  
Les mêmes matins, les mêmes après-midi, les mêmes soirs.  
Le même nom qui les décrit.

Le téléphone qui ne sonne pas, le silence qui ne permet pas d'être effacé.

Elle l'attend. Cache cette attente. Feint de ne pas être intéressée, de ne pas avoir envie de le découvrir. Feint.

Ils se connaissent depuis longtemps, Alfred et elle. Une vingtaine d'années, toute une éternité.

Il l'appelle souvent, raconte les histoires mille fois entendues, son ex-femme, leur mariage, leur divorce, son emploi. Toujours les mêmes sujets qui provoquent le même désir : effacer, éloigner cette voix.

Pourtant, c'est un homme gentil et tendre, elle ne peut pas le renier, le blesser. Leur réalité dure, cette réalité où il l'appelle, où elle supporte les conversations vides.

Et maintenant, elle l'attend. Ce même homme, cette même voix. Et les histoires différentes.

Car, évidemment, Alfred change. Rapidement.

Elle l'attend, essayant de nier cette attente.

La sonnerie du téléphone interrompt ses tentatives vaines. Elle se dépêche vers l'espérance.

*Hé! Petite, c'est moi encore! Je sais que tu voudrais tout savoir, mais les appels internationaux coûtent très cher tu sais... Je t'appelle seulement pour te dire que la Grèce doit être le plus beau pays au monde. Oh! si tu pouvais voir cette beauté! Visiter les temples, c'est visiter le début d'une civilisation, vivre un million de vies dans un moment, voler au-dessus du temps et de l'espace, découvrir les couleurs, les odeurs et les*

*sons... Si magnifique... Impossible de mettre les sentiments en mots... Je t'appelle bientôt! Je t'aime.*

Elle ne dit rien.

En écoutant ses paroles, elle n'a qu'une seule envie : découvrir cet homme inconnu, découvrir ses secrets, ses vérités.

### Troisième semaine

Elle se souvient d'Alfred, collectionne les souvenirs. Consciente qu'elle en est préoccupée, elle n'a pas la force d'y renoncer.

L'Alfred qui vit dans sa mémoire est un homme tranquille, prévisible. Dans cette vie monotone qu'il mène, les aventures et les événements imprévus n'existent pas. Il se couche, se réveille, déjeune, dîne et soupe toujours à une heure précise. Il flatte ses chefs, adore ses collègues, ne risque jamais. Alfred ne permet pas les changements, ni les surprises.

Ils sont totalement dissemblables. Elle adore voyager, errer, rêver. Elle aime se promener quand il pleut ou s'asseoir dans la neige. Malgré les années, malgré un Alfred scandalisé.

Mais tout change maintenant. Tout, tout, tout change maintenant.

Alfred n'est plus le même, c'est évident. Et elle est ravie, elle adore sa force de changer la vie et les habitudes. Bien qu'elle n'ait jamais supposé que cette force existât. Elle l'adore, s'habitue à ce nouveau sentiment. En comprenant qu'il fait tout cela pour la séduire, pour la forcer à l'aimer, elle est impressionnée, incapable de s'empêcher de l'adorer.

En se souvenant de son sourire, de ses yeux, elle n'a qu'un mot pour les décrire : chaleureux.

Elle est consciente qu'elle ne l'a jamais aimé. Mais... elle ne le détestait pas non plus! C'était seulement le style de vie

d'Alfred qui la dérangeait. Elle a toujours aimé son sourire, la chaleur de ses yeux. En effet, elle est prête à jurer qu'elle l'a toujours aimé.

Finalement, la sonnerie! Elle court, renverse les objets qui la ralentissent, prend le combiné. Une voix chère y habite.

*Hé! Petite, me voilà encore! Tu ne le croiras jamais : je t'appelle de l'Égypte! Je suis ici depuis trois jours déjà, c'est tellement fou, tellement différent de tout ce que j'ai vu! Je me suis déjà couché dans le sable, et... Oh! tu ne peux pas imaginer ce sentiment, tout ce que tu vois c'est le sable tout autour de toi et les nuages qui s'envolent au-dessus de ta tête, c'est splendide, Petite, tu devrais venir ici, car l'Égypte, c'est le paradis! Je t'appelle bientôt! Je t'aime.*

Elle tremble. De jour en jour, l'homme de sa vie s'éloigne d'elle et ne sait pas qu'elle l'attend, qu'elle ne cesse de penser à lui, qu'elle l'aime.

La solitude la presse, courbe son dos. Elle observe sa vie se noyer dans le silence, dans l'ennui, dans l'absence d'Alfred.

Elle se souvient des jours où elle l'évitait, où elle trouvait des prétextes pour ne pas lui parler, pour ne pas le voir, pour ne pas le rencontrer. Elle se souvient de sa cruauté, de la plus grande faute de sa vie.

Alfred n'a pas mérité cela. Il est fait pour être aimé, si tendre, si gentil, il mérite l'amour, le respect, et bien qu'elle ne lui ait rien donné de tout cela, elle sait que toute leur vie change maintenant, qu'elle l'aime, qu'elle l'aimera pour toujours.

Et elle sait que les jours durent trop, qu'elle doit attendre encore, que le téléphone ne sonnera pas bientôt, que le vide régnera... Que la vie sans Alfred n'est pas la vie, mais l'existence.

## Quatrième semaine

Elle n'aurait jamais cru qu'un si petit bout de temps pouvait apporter autant de changements.

Depuis quelques semaines déjà, elle ne fait rien sauf l'attendre. Rien sauf attendre la sonnerie du téléphone. Rien sauf se rappeler ses yeux, sa voix, ses sourires. Elle ne fait rien sauf l'aimer.

Mais une question reste. Elle se demande pourquoi tout cela n'est pas arrivé plus tôt. Ils auraient pu être heureux, avoir des enfants, voyager ensemble.

Elle ne l'aimait pas. Drôle! Comment pouvait-elle ne pas l'aimer? Comment pouvait-elle ne pas voir la grandeur de cet homme, comment pouvait-elle ignorer son amour, sa fidélité?

Toutes ces questions demeurent sans réponses, tous ces jours sans soleil. Le soleil ne brille qu'au-dessus de l'Égypte, il ne chauffe que le sable sur lequel Alfred aime se coucher.

Ici, à l'autre bout du monde, elle gèle. Il fait froid dans son appartement, dans sa rue, il fait si froid, elle en frissonne. Toute la chaleur dont elle a besoin voyage avec Alfred, s'éloigne d'elle, mais elle sait qu'elle attendra jusqu'au dernier jour, jusqu'au dernier soupir. Elle attendra.

La sonnerie! Elle tient le combiné avec ses deux mains, elle doit tout faire pour ne pas le perdre, le combiné est glissant, elle doit être attentive, car si le combiné tombe, elle n'entendra pas un mot, elle n'attrapera pas son sourire, elle ne veut pas risquer, perdre des moments précieux, elle doit lui montrer son amour...

*Hé! Hé! Hé! Pourquoi ta voix est-elle si triste? Petite, la vie est magnifique, le monde est beau, les raisons pour la tristesse n'existent pas, nous sommes faits pour le plaisir, il ne*

*faut qu'ouvrir les yeux, permettre au courant de l'eau de te caresser, embrasser le vent... Je resterai ici quelques semaines encore. Je suis allé dans les pyramides... Oh! Petite, tu ne peux même pas imaginer, l'air est si dense, si lourd, les lumières sont étouffées et tu crois habiter un autre monde, les hiéroglyphes te parlent, tu sens cette sagesse antique, tu sens la peur et le respect, tu veux t'enfuir et rester là-dedans pour toujours, tu essayes de calmer ta respiration pour ne pas déranger le sommeil des dieux, tes mains tremblent mais tu dois toucher ces murs, sentir la force qui y règne. Le présent, le passé, tout y meurt, c'est seulement le sentiment qui survit, cette peur, ce respect, cette envie de ne jamais quitter cet endroit, de rester pour toujours dans ce silence, dans cette tranquillité... Ne sois pas triste Petite, le monde est parfait, tout est permis, tout est possible, il ne faut qu'ouvrir les yeux... Je t'appelle bientôt! Je t'aime.*

Elle regarde le combiné, le téléphone, l'expression de son visage dans le miroir.

Alfred est parti, a raccroché.

Durant cet appel, elle est demeurée silencieuse. En ne sachant pas comment dire, comment expliquer la langueur, les jours et les nuits pleins des souvenirs, de plans pour leur vie future, de nostalgie, de regret, d'espoir et d'incrédulité. Elle demeure silencieuse, avec l'envie de l'embrasser, de le caresser, d'être près de lui. Silencieuse, avec l'envie de pleurer.

## Cinquième semaine

Elle décide de changer sa vie, elle aussi.

Cette semaine, elle la consacre à Alfred. Elle achète des livres, des fleurs pour lui. Alfred adore les fleurs. Elle cherche

les plus belles, les plus exotiques, elle les caresse, en imaginant... en espérant... en rêvant...

Et tout d'un coup, il lui vient une idée magnifique.

Elle ira décorer la maison d'Alfred. Elle mettra des fleurs dans chaque coin de sa maison, et en revenant, en voyant sa maison décorée, il saura tout, il comprendra tout. Il verra ses jours vides, son amour. Il verra tout. Car Alfred sait qu'elle n'aime pas les fleurs, qu'elle les aura achetées pour lui, que c'est l'amour qui l'aura forcée à le faire.

Elle s'en va vers la maison d'Alfred, les bras chargés de plantes.

Les clés sont cachées dans un arbrisseau derrière sa maison. Alfred voulait qu'elle les garde, mais elle n'avait jamais voulu les prendre. Finalement, ils avaient trouvé un compromis : les clés seraient toujours cachées dans l'arbrisseau. Si elle en avait besoin, elle saurait où les trouver.

Elle ouvre la porte.

L'air lourd emplit ses narines. En se souvenant du dernier appel, elle sourit : l'air de la maison rappelle celui de la pyramide.

Le noir règne. Elle va ouvrir les rideaux, pour faire entrer l'air frais.

Alfred sera satisfait, elle le sait, il sentira l'immensité, la fraîcheur, la force de son amour.

En s'approchant du salon, elle entend des voix.

Elle sourit. Pressé de s'en aller, d'oublier la vie monotone, ce cher homme avait oublié de fermer la télévision.

Elle entre dans la chambre, voit quelqu'un y bouger.

Un cri sort de ses poumons, la peur l'aveugle. Si le voleur l'attaque, elle se défendra, pour Alfred, pour l'avenir de leur amour, mais elle est faible, fragile, vieille, et si le voleur l'at-

taque... peut-être ne supportera-t-elle pas ses coups, peut-être tombera-t-elle, sa tête peut être blessée, ses mains ou ses jambes cassées. Elle mourra peut-être avant que l'ambulance arrive, elle ne reverra jamais Alfred et...

Instinctivement, elle allume la lumière, attend les coups, le mal, mais devant elle, c'est Alfred qui tremble. Il a peur, lui aussi, ses yeux sont rouges, son visage gonflé. Derrière lui, les paysages égyptiens animent l'écran, les films documentaires, tournés en Grèce et en Égypte, envahissent la chambre. Elle comprend tout, se tait, en se demandant s'il faut rire ou pleurer, quitter cette maison ou y rester.



MARIE-ÉVA DE VILLERS

## ***Petit dictionnaire des bonheurs d'expression***

LES AUTEURS DISPOSENT D'UNE IMMENSE PALETTE LEXICALE qu'ils exploitent au gré de leur inspiration : ils y prennent des mots qu'ils juxtaposent, qu'ils agencent selon une infinité de combinaisons pour colorer et représenter avec la plus grande vérité les acteurs et l'univers qu'ils mettent en scène. Par le choix des verbes *abrier*, *écornifler*, des adjectifs *creux*, *croche*, *ennuyant*, des noms *fardoche*, *maringouin*, *menterie*, *pagée*, *portage*, *sapinage*, les poètes et les romanciers d'ici puisent avec bonheur dans le trésor des mots issus du fonds français, des mots perdus pour la plupart des francophones, mais préservés ici malgré le passage des siècles.

### **Abrier**

Pendant un instant, Érica a été nue, posée sur  
une civière, minuscule poupée inanimée.

J'ai voulu l'abrier.

Marie Laberge, *La Cérémonie des anges*

Que de tendresse dans ce verbe *abrier* que Marie Laberge choisit de mettre sous la plume de Laurent, le père bouleversé

de la petite Érica trouvée sans vie dans son berceau! Dans son journal, Laurent aurait pu écrire : « J'ai voulu la couvrir, l'em-mailloter, l'emmitoufler, l'envelopper, l'habiller, la vêtir », mais aucun de ces verbes ne traduisait avec autant de justesse et d'émotion le mouvement instinctif du père qui cherche à mettre à l'abri, à protéger du froid son enfant déjà glacée.

Le *Dictionnaire d'ancien français* de Grandsaignes d'Hauterive date l'emploi du verbe *abrier* du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle et le définit ainsi : « mettre à l'abri (surtout du froid et de la pluie) ». Dans le *Dictionnaire de l'ancien langage français* qui concerne également l'ancien et le moyen français, La Curne de Sainte-Palaye donne au verbe *abrier* le sens propre de « mettre à l'abri, couvrir », mais également le sens figuré de « protéger, défendre » et signale que Montaigne fait un usage fréquent de ce verbe dans ses *Essais* (1595). Un siècle plus tard, Furetière publie son *Dictionnaire universel* (1690) où il enregistre le verbe *abrier* comme un « vieux mot qui signifiait protéger, défendre ». Pour le grand lexicographe du XVII<sup>e</sup> siècle, *abrier* est déjà un archaïsme.

Si c'est le cas en français de l'époque – entendons le français de la cour de Louis XIV, le français de l'Île-de-France – par contre, le verbe demeure courant dans de nombreuses régions de l'ouest de la France, notamment en Normandie, en Sologne, en Anjou, dans le Berry, le Poitou, l'Aunis et la Saintonge (aujourd'hui le département de la Charente-Maritime). La plupart des premiers habitants de la Nouvelle-France viennent de ces régions et ils ont emporté avec eux les mots de leurs provinces d'origine. Par ailleurs, n'oublions pas qu'ils quittent la mère patrie peu après la parution des *Essais* de Montaigne alors que le verbe *abrier* est encore usité. Il le demeurera ici alors qu'à Paris, le verbe sortira peu à peu de l'usage.

En effet, la 4<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire de l'Académie française* publiée en 1762 ne le répertorie pas tandis que le *Dictionnaire de la langue française* de Littré (1863-1867) ne fait état que d'une acception propre au vocabulaire de la marine : « intercepter en parlant du vent » ; le lexicographe renvoie au verbe *abriter* qui a supplanté *abrier*. Cependant de ce côté de l'Atlantique – au Québec comme en Acadie –, le verbe demeure bien vivant et s'enrichit de nombreuses significations ainsi qu'en témoigne le *Glossaire du parler français au Canada* publié en 1930 qui donne au verbe *abrier* les sens de « mettre à l'abri, abriter, couvrir », de « protéger, défendre, justifier », de « déguiser, camoufler », de « vêtir, habiller chaudement ». Tout récemment, c'est ce verbe que Marie Laberge a retenu dans *La Cérémonie des anges* pour sa couleur particulière, pour la nuance précise qu'il apportait.

## Creux

« Je placerai mon affût assez creux dans les joncs,  
que tu passeras à côté, sans même t'en douter. »

Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*

Nous devons nous quitter un peu, nous ne  
pouvons descendre ensemble plus creux. Nos  
machines à nous faire mal ne fonctionnent  
plus [...]

Pierre Filion, *Les chiens de l'enfer*

Selon l'usage courant français d'aujourd'hui, le mot *creux* signifie « dont l'intérieur est vide » et au figuré, « vide de sens ». Dans le vocabulaire de la marine, le nom désigne toujours la profondeur entre deux lames, mesurée de la crête à la base selon le *Trésor de la langue française*. Ainsi les naviga-

teurs pourront dire : « une mer d'un mètre de creux ». La locution figurée *dans le creux de la vague* – qui appartient toujours à la langue courante au sens de « dépression, profonde incertitude » – témoigne de cette acception : « Nous sommes tous nés dans un creux de vague : qui sait l'horizon vrai? qui sait la terre? » (Sainte-Beuve, *Volupté*, 1834).

Lorsque les futurs habitants de la Nouvelle-France quittent leur pays d'origine, le mot *creux* a la signification de « profond » puisque le lexicographe Antoine Furetière en fait état dans son *Dictionnaire universel* (1690). Il donne à l'adjectif le sens de « cavé en profondeur » et en illustre l'emploi à l'aide de l'exemple suivant : « Plus les rivières sont creuses, plus elles sont navigables. » Près de deux siècles plus tard, Émile Littré consigne encore le sens de « profond » dans son *Dictionnaire de la langue française* qui paraît de 1863 à 1867, mais cette acception disparaît des dictionnaires français au cours du XX<sup>e</sup> siècle.

Il n'en est pas ainsi au Québec où la langue de la mer conserve son emprise : outre les acceptions du français standard, le mot *creux* comporte toujours celle de « profond » et les écrivains ne se privent pas de donner à ce mot employé comme un adjectif ou un adverbe sa signification originale ainsi que l'illustrent les passages des œuvres de Germaine Guèvremont et de Pierre Filion.

## Croche

Sa ferraille, ses lignes blanches mal tracées.  
Toutes croches. Le noir du bleu.

Nicole Brossard, *French-kiss*,  
*étreinte-exploration*

- Votre garçon? En êtes-vous bien sûr?
  - Un exilé qui nous est revenu de Montréal  
avec des idées croches.
  - Le mouton noir de la famille!
- Jacques Ferron, *Les Grands Soleils*

Ainsi chaque jour ma tête se bat continuellement  
contre des affiches, des directives, des dépliants  
publicitaires, des phrases que j'entends, que sais-je,  
et c'est épuisant. Tout est croche à certains  
endroits.

Gaston Miron, « Le mot juste »,  
*L'Homme rapaillé*

Si les éditions de l'an 2000 des dictionnaires Robert et Larousse ne répertorient plus l'adjectif *croche* – seul le nom féminin désignant la note de musique conserve droit de cité dans ces deux ouvrages –, par contre, l'adjectif a été courant en français du XVI<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup> siècle. On le retrouve en effet sous la plume de Rabelais : « On a dit ongles croches » que cite La Curne de Sainte-Palaye qui donne à l'adjectif le sens de « crochu, recourbé ». Émile Littré répertorie encore l'adjectif dans son *Dictionnaire de la langue française* au sens propre : « Courbé en crochet. *Jambes croches. Genou croche* » ainsi qu'au sens figuré : « *Avoir la main croche*, être d'un naturel rapace ». Dans l'historique qu'il trace, le lexicographe

cite des attestations des XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles dont une phrase de Montaigne : « La main à demy serrée et les doigts un peu croches [signifiaient] consentement. » Cet emploi français ancien s'est maintenu au Québec et demeure très usité.

Les extraits des œuvres de Nicole Brossard, Jacques Ferron et Gaston Miron illustrent bien les différentes acceptions du mot *croche* qui sont toujours vivantes en Amérique française. À l'instar de Rabelais et de Montaigne, Nicole Brossard fait appel à l'adjectif au sens propre de « qui n'est pas droit » pour qualifier des lignes blanches mal tracées, mais ce sont les emplois figurés qui demeurent les plus fréquents, emplois à titre d'adjectif au sens de « tordu, tortueux » comme dans l'expression de Jacques Ferron *les idées croches* ou emploi à titre d'adverbe au sens de « de travers » comme dans la phrase de Gaston Miron.

Dans le chapitre de *L'Homme rapaillé* intitulé « De la langue », Gaston Miron décrit son inquiétude relativement à l'anglicisation qu'il observe au Québec; il dit sa lassitude, son indignation. Et son émotion lui souffle le mot *croche*. C'est ce mot – riche de toutes ses significations figurées – qui s'impose à lui, un mot d'il y a très longtemps, perdu pour d'autres francophones, mais qui a survécu ici au passage du temps.

Que le mot soit adjectif ou adverbe ou même nom au sens de « méandre » comme dans *la rivière fait un croche*, il est parlant, expressif, concis, essentiel parce qu'il traduit exactement ce que les poètes et le romancier cités souhaitaient exprimer.

## Écornifler

Tu écorniflais toi?

Félix Leclerc, *Le fou de l'île*

Michel, tu viendras pas me dire que t'as lu tous les livres qu'y'a dans'maison! – C'est mes livres quand j'étais enfant, j'les connais par cœur! – J'te vois écornifler dans les livres de ton frère... T'es as pas toutes lus, ceux-là! – Non, tu veux pas que j'les lise, tu dis que c'est des histoires de femmes trompées [...].

Michel Tremblay, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*

Le *Trésor de la langue française* répertorie le verbe *écornifler* auquel il donne deux acceptions : « A. – Fam. Se procurer à bon compte, par ruse, en volant. B. – Érafler, endommager. ... *j'eus la surprise de retrouver les choses en leur état de calme, à part quelques châteaux, visités par la maraude, les boiseries écorniflées, tous les carreaux cassés dans une rage de facile destruction.* A. Daudet, Robert Helmon, 1874. »

Le *Nouveau Petit Robert* date le verbe de 1441 et indique qu'il proviendrait de l'ancien français *nifler* avec, peut-être, une influence du moyen français *rifler* qui signifie « piller ». Fait intéressant, Henriette Walter a entendu le verbe *nifler* au sens de « sentir » à Gap ainsi qu'elle l'indique dans *Le français d'ici, de là, de là-bas* publié en 1999. C'est justement avec cette signification figurée que le verbe demeure usité au Québec dans la langue familière. Le *Glossaire du parler français au Canada* publié en 1930 donne une définition qui recoupe tout à fait les extraits des auteurs québécois : « Regarder avec curiosité, chercher à voir ce qui se passe chez les voisins. »

L'ouvrage signale que cet emploi provient des dialectes d'Anjou et de Normandie.

Le verbe *écornifler* constitue un dialectalisme qui est resté vivant au Québec, un verbe de registre familier que privilégient certains auteurs québécois pour son expressivité.

### Ennuyant

Je suis pas pour me mettre à genoux, certain,  
mais si tu acceptais, je demanderais pas mieux.  
Ça serait moins ennuyant que de vivre tout seul.  
Françoise Loranger, *Sous le signe du lion*

Les éditions 2000 du *Petit Robert* et du *Petit Larousse* marquent respectivement l'adjectif *ennuyant* des mentions *vieilli ou régional (Canada)* et *Vieux ou Belgique* alors que les lexicographes français des siècles précédents lui donnent droit de cité. Dans son *Dictionnaire universel* (1690), Antoine Furetière définit et illustre l'adjectif ainsi : « Qui ennuye les autres. *Le bal est fort ennuyant, quand on n'y danse point.* » En 1762, la 4<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire de l'Académie française* va dans le même sens : « Qui ennuie. *C'est une chose bien ennuyante que d'attendre. C'est un homme bien ennuyant. Un temps ennuyant.* » Émile Littré dans le *Dictionnaire de la langue française* (1863-1877) est moins laconique : « Qui ennuie, importune, contrarie dans le moment. *Cela est fort ennuyant. Quel temps ennuyant! Il n'y a pas d'homme qui ait assez d'esprit pour n'être jamais ennuyant.* » L'auteur établit une nette distinction entre les adjectifs *ennuyant* et *ennuyeux* : « L'homme ennuyant est celui qui ennuie par occasion; cela est accidentel; l'homme ennuyeux est celui qui ennuie toujours; cela est inhérent. Un homme ennuyant peut n'être aucunement

ennuyeux. Mais le fait est que dans l'usage ces deux mots se confondent; seulement, *ennuyeux* est plus usité qu'*ennuyant*. »

Dans l'usage français actuel, c'est l'adjectif *ennuyeux* qui l'a emporté sur *ennuyant*, mais dans l'usage québécois, l'emploi de l'adjectif *ennuyant* prédomine largement sur son concurrent au sens de « qui cause de l'ennui, lasse l'intérêt » alors que l'adjectif *ennuyeux* est employé plutôt en son sens original hérité du latin, celui de « fâcheux, propre à contrarier, embêtant ». Les deux adjectifs poursuivent ici leur carrière parallèlement et expriment deux réalités distinctes : pour la vérité du personnage de Françoise Loranger, l'adjectif du français standard qui a supplanté le québécisme *ennuyant* n'aurait pu convenir.

### Fardoche

Moi qui suis charpente et beaucoup de fardoches  
Moi je fonce à vive allure et entêté d'avenir  
La tête en bas comme un bison dans son destin  
Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*

La faune et la flore colorent ces vers où Gaston Miron oppose la charpente solide, massive aux broussailles légères qu'il choisit de nommer *fardoches* comme Anne Hébert le fait aussi à l'occasion. Ces poètes puisent parfois dans le vocabulaire des premiers Français du Canada des mots venus de leurs régions d'origine qui conservent leur signification pour les francophones d'Amérique, mais qui l'ont perdue pour la plupart de ceux des autres continents.

Jeunes arbres dans une forêt de haute futaie ou broussailles dans un terrain défriché, les fardoches – dites aussi ferdoches ou ferdoches – peuvent être également des fagots, des

amas de petites branches aux îles de la Madeleine. La dialectologue Geneviève Massignon indique que ce nom est originaire de la Saintonge, ancienne province française correspondant au sud du département actuel de la Charente-Maritime. On en a trouvé des attestations dans bon nombre de documents de la Nouvelle-France. Un acte de vente du Greffe de M<sup>e</sup> Becquet daté de 1672 décrit un « terrain partie en terres labourables et partie en bois et fredoches ». Dans un texte anonyme intitulé *Mémoires sur le Canada 1749-1760*, il est question d'un fort « des deux côtés enfermé par de grosses souches et des fredoches qui pouvaient aisément favoriser l'approche de l'ennemi ». Le nom *fardoches*, ce dialectalisme de la Charente transposé très tôt en Nouvelle-France, s'emploie aujourd'hui dans la langue familière de toute l'Amérique francophone.

## Maringouin

À bout de souffle, encerclé par un nuage  
de maringouins, Pierre-Louis agrippa des deux  
mains le ruban vermillon et le colla amoureuse-  
ment sur son visage.

Robert Lalonde, *Où vont les sizerins  
flammés en été?*

– Il doit bien y avoir quelques moustiques sur  
ces terrains humides...

– Oh, nous retirons un revenu appréciable  
de l'élevage intensif du maringouin!

Pierre Morency, *Lumière des oiseaux*

La ville de Québec vient à peine d'être fondée que Marc Lescarbot publie son *Histoire de la Nouvelle-France* (1609) où

l'on relève le nom *maringouin*. À la fin du régime français, l'Académie française fait paraître la 4<sup>e</sup> édition de son *Dictionnaire*; le nom *maringouin* s'y trouve répertorié, défini et illustré ainsi : « Sorte de moucheron qui ressemble au cousin, & qui est fort commun dans l'Amérique. *Dans ce pays-là on est fort incommodé des maringouins.* » Deux siècles et demi plus tard, cet exemple proposé par l'Académie demeure d'actualité pour les francophones d'Amérique. En 1867, Littré juge le nom toujours usité et lui donne le sens propre de « Nom vulgaire de diverses espèces de cousins [...] » ainsi qu'un sens figuré illustré par une citation de Beaumarchais extraite du *Barbier de Séville* où le nom figure dans une énumération piquante des parasites qui importunent les gens de lettres : « tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres. »

Aujourd'hui le nom est jugé régional; il figure notamment dans *Le Petit Larousse 2000* accompagné de la mention *Louisiane, Québec*. Dans le *Dictionnaire historique de la langue française* publiée chez Robert, Alain Rey précise que le nom *maringouin* n'est resté usuel qu'aux Antilles et au Canada.

Les auteurs québécois qui s'aventurent dans les forêts et les tourbières tels Robert Lalonde et Pierre Morency ne peuvent faire l'économie du mot *maringouin* pour parler de ces insectes piqueurs qui infestent nos bois et nos campagnes; en effet, le terme *cousin* est inconnu ici en ce sens et celui de *moustique*, trop imprécis. Il en est ainsi de plusieurs mots de la faune et de la flore qui désignent des réalités qui nous sont propres.

## Menterie

Là il n'y a point de poésie où il n'y a pas de  
menterie.

Chateaubriand, *Le Génie du  
christianisme*, 1802

Quoi? Qu'est-ce que nous avons inventé? [...] c'est les autres qui mentent, et c'est nous qu'on accuse de menteries!

Émile Zola, *La Bête humaine*, 1890

Sa première vraie grosse menterie. Mais François s'accommode mieux qu'il ne pensait du mensonge.  
Marie Laberge, *Quelques adieux*, 1992

Le nom *menterie* retenu par Chateaubriand, Émile Zola et Marie Laberge partage-t-il le même champ sémantique que celui de *mensonge*? La consultation des dictionnaires anciens nous indique que si ces noms ont à l'origine à peu près le même sens, leurs connotations sont bien différentes. Furetière définit ainsi le nom *menterie* : « Allegation de quelque chose fausse que l'on veut faire passer pour vraie. » Le lexicographe juge que « La *menterie* est le vice des valets & du bas peuple. » À la même époque, la 4<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire de l'Académie* propose la définition suivante : « Parole ou discours par lequel on affirme une chose pour vraie, quoique celui qui la dit la sache fausse. *Je l'ai surpris en menterie. Forger, méditer, dire une menterie. Il soutient effrontément une menterie. Il n'écrit que des menteries.* » Les Académiciens précisent que le nom « *menterie* est plus du style familier que *mensonge*. On ne dirait pas, *Le Démon est le père de la menterie*, comme on dit, *Le Père du mensonge.* »

Le *Dictionnaire universel des synonymes* de Guizot (1822) établit d'intéressantes distinctions entre ces deux termes : « Une menterie est une simple fausseté avancée dans l'intention de tromper : le mensonge est une fausseté méditée, combinée, composée de manière à tromper, à séduire, à abuser ». Comme l'Académie, l'auteur estime que « mensonge est du style noble, et menterie du style très familier » et il ajoute : « Le mensonge est une grande et profonde menterie : il est inspiré par quelque intérêt important, il vise à un but élevé. La menterie n'a ni motifs, ni les mêmes présomptions, elle est simple et familière : c'est un mensonge léger, badin, ou du moins sans conséquence, si l'on se borne à l'usage. [...] Le fourbe fait des mensonges, le bavard dit des menteries. Celui-ci ne trompe personne, l'autre trompe les plus fins. La civilité du monde est menterie plutôt que mensonge, elle ne trompe personne. » Les dictionnaires français de l'an 2000 jugent vieilli ou régional le nom *menterie*.

Sous la plume de Chateaubriand, alors qu'il est question de poésie, le nom *menterie* étonne. En effet, Furetière et l'Académie n'ont-ils pas indiqué dans leur dictionnaire que le nom est de style familier ? Il faut peut-être voir dans ce choix lexical une caractérisation de l'intention du poète qui, à l'instar de la civilité du monde, ne trompe pas le lecteur. Dans la bouche d'un personnage de Zola, le nom, qui fait pendant au verbe *mentir*, surprend moins. Cependant son emploi amoindrit l'accusation puisque la menterie est légère, badine et sans conséquence, selon Guizot.

Le nom sonne vrai dans la réflexion du personnage de Marie Laberge dont les écrits illustrent bien les interférences des registres de langue et le jeu des distinctions sémantiques. Si les écrivains français ont renoncé au nom *menterie* depuis

environ un siècle, le mot demeure vivant en Amérique francophone où il conserve son sens premier et sa dimension familière; en matière de gravité, la menterie bénéficie toujours des circonstances atténuantes par rapport au mensonge, une nuance importante pour les auteurs.

## Pagée

Une pierre une borne un amer  
Une pagée de plus le long de la route  
Jean-Guy Pilon, *Comme eau retenue*

Dans *L'Île au bois blanc*, récit que publie en 1744 le Père Potier, on relève le nom *pagée* employé au sens de « rangée ». Près de deux siècles plus tard, le *Glossaire du parler français au Canada* (1930) répertorie ce nom qu'il définit ainsi : « Dans une palissade ou clôture, partie de la construction entre deux poteaux consécutifs ». Le nom y est signalé comme un dialectalisme de la Normandie d'où viennent bon nombre de Français qui ont fait souche en Nouvelle-France, près du tiers, estime-t-on.

Si la quête du pays sous-tend l'œuvre de Jean-Guy Pilon, le poète est attentif à ne recourir généralement qu'à des mots que se partagent l'ensemble des francophones de la planète. Les termes *pagée* et *portage* font exception. Dans le poème intitulé « Petite mappemonde », un seul trait de plume, un seul nom, celui de *pagée* pour nommer une travée de clôture et le chemin est tracé, le paysage de campagne, évoqué. Le mot a surgi instinctivement de la mémoire de l'auteur; il a remonté le fil de son enfance et le poète juge que l'image s'impose, que ce mot est essentiel parce qu'à défaut d'en user, la métaphore perd de sa substance. Dans le tableau que nous brosse Jean-

Guy Pilon, le mot *pagée* fait office de révélateur : avec tellement d'intensité et de précision, il rend visible l'image latente, la brève résurgence de son passé.

Je pourrai jamais conduire, j'ai pas ça dans le sang. Chez nous, le père voulait que je conduise le tracteur. [...] Ça a fini que j'ai fauché cinq pagées de clôture.

Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*

Par métonymie, la pagée est devenue une unité de mesure ainsi que nous le précise Germain Lemieux dans *La Vie paysanne 1860-1900* : « les autres genres de clôture vont exiger des pieux ou perches ébranchées et coupées de la longueur d'une pagée (3,65 m ou 4,25 m). Le pieu est souvent constitué d'un arbre de bois mou (cèdre, sapin) fendu en deux ou en quatre. » C'est ce sens que retient Réjean Ducharme lorsque son héros fauche « cinq pagées de clôture ».

Jean-Guy Pilon et Réjean Ducharme ont puisé à la même source – une source ancienne et émouvante – pour traduire un fragment de leur univers poétique ou romanesque.

## Portage

La douleur hallucinante

Des portages

Des partages obligatoires

Jean-Guy Pilon, *Comme eau retenue*

En 1690, le nom *portage* désigne l'action de porter ainsi que le précise Furetière dans son *Dictionnaire universel*. Pour illustrer l'emploi du mot, le lexicographe propose l'exemple suivant : « Il faudra tant de mulets & de charriots pour le

portage de tous ces meubles », mais il ne fait pas état du sens particulier que l'on donne à ce terme en Nouvelle-France. Pourtant 50 ans plus tôt, le Père Le Jeune avait décrit le portage dans sa *Relation de la Nouvelle-France en 1635* publiée l'année suivante à Paris. En 1703, le baron de La Hontan fait paraître les *Nouveaux voyages de Monsieur le Baron de La Hontan dans l'Amérique septentrionale* et explique : « faire portage, c'est transporter les canots par terre d'un lieu à un autre, c'est à dire du pied d'une cataracte jusqu'au dessus, ou d'une Riviere a une autre ». Le *Journal du Marquis de Montcalm* (1756-1759) reprend le terme qui est certainement indispensable en Nouvelle-France : « Ce portage se fait longuement et difficilement. »

La 4<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire de l'Académie* qui paraît en 1762 intègre cette nouvelle acception qui s'ajoute au sens premier du terme et qui est ainsi définie : « En parlant de certains fleuves, comme de celui de Saint Laurent, où il y a des sauts qu'on ne peut remonter ni descendre en canot, on dit, *Faire portage*, pour dire, Porter par terre le canot & tout ce qui est dedans au-delà de la chute d'eau. Et en parlant des endroits où sont ces chutes d'eau, on les appelle *portages*. Depuis là jusqu'à Quebec, il y a tant de portages. » Aujourd'hui, le sens original du nom *portage* est vieilli alors que demeure vivant celui qu'ont décrit le Père Le Jeune, le baron de La Hontan et le marquis de Montcalm.

Dans son poème, Jean-Guy Pilon recourt au mot *portage* puis à celui de *partage*, les deux paronymes servant de complément à « la douleur hallucinante ». Une semblable gradation est reprise à la strophe suivante : « Étoiles et jonques / Renversées / Dispersées / Décimées sur le rivage sonore » où le rivage fait écho au portage. En quantité infime dans l'œuvre de

Jean-Guy Pilon, les québécoismes convoquent l'imagination. Comme la pagée de la « Petite Mappemonde », le portage du poème « Étoiles et jonques » sert de catalyseur pour déclencher l'émotion et décupler l'expressivité.

## Sapinage

Mais pour avancer on est forcé de foncer dans  
de jeunes sapinages qui piquent la peau,  
s'accrochent aux bagages.

André Major, *Le Vent du diable*

L'air est lourd, humide, chargé d'odeurs : feuilles  
mortes, humus, sapinage. Mais surtout le silence.  
Celui d'une route forestière où personne ne passe.

Christiane Frenette, *La Nuit entière*

Et si nous allions en forêt? Le mot *sapinage* désigne un bois planté de sapins dans la région de Bourges, dans le Cher. C'est le nom *sapinière* qui s'emploie plutôt en ce sens alors que le mot *sapinage* dénomme au Québec les jeunes conifères, les branches de sapin sous lesquelles se blottissent les perdrix effarouchées. Dans *L'Histoire véritable et naturelle des mœurs et production du pays de la Nouvelle France, vulgairement dite le Canada* publiée à Paris en 1664, Pierre Boucher écrit : « L'Epinette rouge se dépouille de ses feuilles à l'automne, ce qui n'arrive pas aux autres sapinages. »

Dans la découverte et le récit de la forêt québécoise, comment le romancier pourrait-il ne pas recourir au nom *sapinage* qu'employaient déjà les premiers explorateurs de la Nouvelle-France? André Major ne s'en prive pas et bon nombre d'auteurs québécois feront ainsi.

Les poèmes de Jean-Guy Pilon comptent très peu de québécismes; il en est ainsi des œuvres de Christiane Frenette. Dans *La Nuit entière*, roman poétique d'une grande densité, ils se comptent sur les doigts d'une main et nomment presque exclusivement des éléments de la faune et de la flore qui nous sont propres : *orignal*, *outarde*, *ravage*, *sapinage*. Dans le décor forestier de *La Nuit entière*, ces mots sont obligatoires, pour ainsi dire. Les odeurs des bois nous envahissent lorsque Christiane Frenette réunit les parfums végétaux à l'aide des mots *feuilles mortes*, *humus* et *sapinage*, mots parfaitement évocateurs, mots odorants et vivants de la forêt.

## Notices biobibliographiques

Paul BEAULIEU est né à Montréal en 1913. Il a fondé *La Relève* en 1934 avec Robert Charbonneau. Il a collaboré à plusieurs périodiques ainsi qu'aux *Écrits du Canada français* dont il a assumé la direction et la publication de 1982 à 1993. Premier prix des Concours littéraires (critique) de la Province de Québec (prix David, 1953). A publié : *Jacques Rivière* (Éditions La Colombe, Paris, 1955), couronné par l'Académie française. Assure la publication de *Œuvres* de Robert Élie (HMH, 1979) dont il a arrêté et agencé le choix des textes, rédigé l'introduction, l'avant-propos et préparé la bibliographie. A collaboré au collectif *Hommage à Alexis Klimov* (1984). A préparé pour les *Écrits du Canada français* des numéros à thèmes : Louis Dantin (1982), René Garneau (1984), Robert Charbonneau (1986), Jean Sullivan (1988), Maurice Zundel (1991). A collaboré au collectif Jean Le Moyne, *Une parole véhémence* (Fides, 1998). Élu membre de la Société Royale du Canada (1957). L'Académie des lettres du Québec lui décerna sa Médaille (1989).

Gilbert CHOQUETTE est né à Montréal en 1929. Poète (*Au loin l'Espoir*, 1958, *L'Honneur de vivre*, 1964), il est surtout le romancier des êtres déchirés et d'une société en proie à l'angoisse dont témoignent ses principaux titres : *La Défaillance* (1969), *La Mort au verger* (1975), *Un Tourment extrême* (1979), *La Flamme et la*

Forge (1984, prix France-Québec), *Le Secret d'Axel* (1986), *L'Étrangère ou Un Printemps condamné* (1987), *Une Affaire de vol* (1990), *L'Amour en vain* (1994), *Azraël ou l'Ange exterminateur* (1999), *Le Cavalier polonais* (2000). Il a également publié un journal de voyage, en 1996 : *L'Europe-en-coup-de-vent*. Membre de l'Académie des lettres du Québec.

Hugues CORRIVEAU est né à Sorel en 1948. Il est l'auteur d'une vingtaine de livres et critique de poésie et de roman à *Lettres québécoises*. En 1998 et 1999, il a fait paraître trois titres : un recueil de poésie, *Le livre du frère* (Le Noroît, prix de poésie Alain-Grandbois 1999 de l'Académie des lettres du Québec), un roman, *Parc univers* (coll. « Romanichels », XYZ Éditeur, grand prix littéraire 2000 de la ville de Sherbrooke) et un recueil de nouvelles, *Le ramasseur de souffle* (L'Instant même). Cette même année, 1999, il fut lauréat du prix à la création artistique du Conseil des arts et des lettres du Québec pour l'ensemble de son œuvre.

Jean-Pierre DUQUETTE est né à Salaberry-de-Valleyfield en 1939. Professeur titulaire de littérature française à l'Université McGill, il a publié des études sur Gustave Flaubert, Colette, Germaine Guèvremont, et sur le peintre Fernand Leduc. Il a collaboré à de nombreuses revues. Il est membre du comité de rédaction de *Vie des arts* et membre de l'Académie des lettres du Québec.

Michèle GAZIER est née à Béziers (France) en 1946. Elle est l'auteure de plusieurs fictions : *En sortant de l'école* (Julliard, 1992), *Histoire d'une femme sans histoire* (Julliard, 1993), *Nativités* (Seuil, 1995), *Un cercle de famille* (Seuil, 1996) et *Le Merle bleu* (Seuil, 1999). Critique littéraire à *Télérama*, elle a également traduit de l'espagnol plusieurs auteurs dont Manuel

Vasquez Montalban et Juan Marsé. Elle a participé à la Rencontre québécoise internationale des écrivains en 1997.

**Sylvie GENDRON** est née à Montréal en 1964. Elle rédige actuellement, à l'Université de Montréal, une thèse de doctorat sur le thème de la mort de la bien-aimée. Elle enseigne la littérature au Cégep Saint-Jean-sur-Richelieu depuis 1991. Sylvie Gendron a publié des récits, des nouvelles et plusieurs poèmes dans *Les écrits*, *Possibles*, *XYZ*, *La revue de la nouvelle* et *Dire* (UdeM). Les poèmes de *Rimes d'été* sont extraits d'un recueil en préparation intitulé *Clair d'été*.

**Anne LAGARDÈRE** est née à Toulouse (France) en 1954. Elle vit et enseigne à Limoges. Elle a publié cinq romans : le premier, *Molino, l'histoire*, au Mercure de France, (1979) et les suivants aux éditions du Seuil : *Héritage fabuleux* (1987), *La vie indirecte* (1991), *Après la honte* (1994) et *Les détails* (1996). Elle a participé à la Rencontre québécoise internationale des écrivains à trois reprises : en 1991, 1995 et 1997.

**Pierre LAROCHELLE** est né à Plessisville en 1940. Il est spécialiste des processus de genèse et de transformation des milieux bâtis. Professeur titulaire à l'Université Laval et ancien directeur de l'École des arts visuels, il enseigne l'architecture et la morphologie urbaine. Il collabore à divers organismes scientifiques internationaux et joue un rôle actif dans des groupes de défense du patrimoine. Il a prononcé des conférences dans plusieurs pays, notamment au Brésil, en Italie et au Liban. Ses publications récentes comprennent : *Le paysage culturel comme palimpseste*, dans : *Dynamique et visions du paysage québécois* (1996) et *Milieux bâtis et identité culturelle* (1999). Il a également produit de nombreux rapports de recherche dont : *Le génie du lieu à l'Île d'Orléans* (1993) et *Lecture du Vieux-Wendake*, inédit (1999).

Bertrand LAVERDURE est né en 1967. A terminé une maîtrise en études littéraires à l'UQAM. A collaboré aux revues *Lectures* et *Mœbius*. A publié aux Éditions du Noroît : *L'Oraison cassée* (1994), *Fruits* (1996), *La Maison* (1998) et *Les Forêts* (2000).

André MAHEU est né à Montréal en 1932. Il est diplômé de l'École des HEC de Montréal et membre de l'Ordre des comptables agréés du Québec depuis 1955. En 1961, il a obtenu un baccalauréat ès Arts de l'Université de Montréal où il a ensuite poursuivi des études littéraires. Il écrit depuis plusieurs années mais publie pour la première fois quelques-uns de ses poèmes.

André RICARD est né à Sainte-Anne-de-Beaupré en 1938. Cofondateur et directeur artistique du Théâtre de l'Estoc, scénariste et réalisateur pour Radio-Canada et Radio-Québec, il enseigne jusqu'en 1970 au Conservatoire du Québec et à l'Université Laval, puis se tourne entièrement vers l'écriture. Auteur de huit pièces de théâtre dont *La gloire des filles à Magloire* (1975), *Le Casino voleur* (1978), *Le tir à blanc* (1983), *Le déversoir des larmes* (1988), d'un récit : *Les baigneurs de Tadoussac* (1993), de plusieurs pièces radio-phoniques et télévisuelles, de trois suites poétiques, de nouvelles et d'articles, il a également signé plusieurs traductions de dramaturges de langue anglaise. Prix de la Communauté radio-phonique de langue française (1988). Prix de création dramatique de la Place des Arts (1994). Prix de théâtre épique du concours TNM/CEAD (1995). Secrétaire général de l'Académie des lettres du Québec.

Marie-Éva de VILLERS est née à Montréal en 1945. D'abord terminologue spécialiste du domaine de la gestion à l'Office de la langue française, elle se consacre ensuite à la rédaction du

*Multidictionnaire de la langue française* (Québec / Amérique 1988, 1992, 1997), du *Dico pratique* (Larousse-Québec / Amérique 1989), de la *Grammaire en tableaux* et du *Multi des jeunes*. Depuis 1990, elle est directrice de la qualité de la communication et chercheuse à l'École des HEC de Montréal. En 1998, elle reçoit la Médaille de l'Académie des lettres du Québec pour l'ensemble de son œuvre et son engagement envers la langue française. En 1999, Marie-Éva de Villers est nommée Chevalière de l'Ordre national du Québec.

**Radmila ZIVKOVIC** est née en 1972, en Yougoslavie où l'une de ses courtes nouvelles, écrite pour une compétition nationale organisée par l'Association des écrivains yougoslaves, a été couronnée par le prix « La beauté de narration ». Installée au Québec depuis 1997, elle a publié des nouvelles dans la revue *Mœbius* (n° 83), dans *Les écrits* (n° 98) et dans *Nuit Blanche* (n° 80).



# Bulletin d'abonnement

## ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS

- |                          |                         |       |
|--------------------------|-------------------------|-------|
| <input type="checkbox"/> | RÉSIDENTS DU CANADA     | 25 \$ |
| <input type="checkbox"/> | INSTITUTIONS            | 35 \$ |
| <input type="checkbox"/> | RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

*Les écrits*

5724, CHEMIN DE LA CÔTE SAINT-ANTOINE  
MONTRÉAL (QUÉBEC)  
H4A 1R9



Imprimé par AGMV Marquis  
le premier décembre  
deux mille

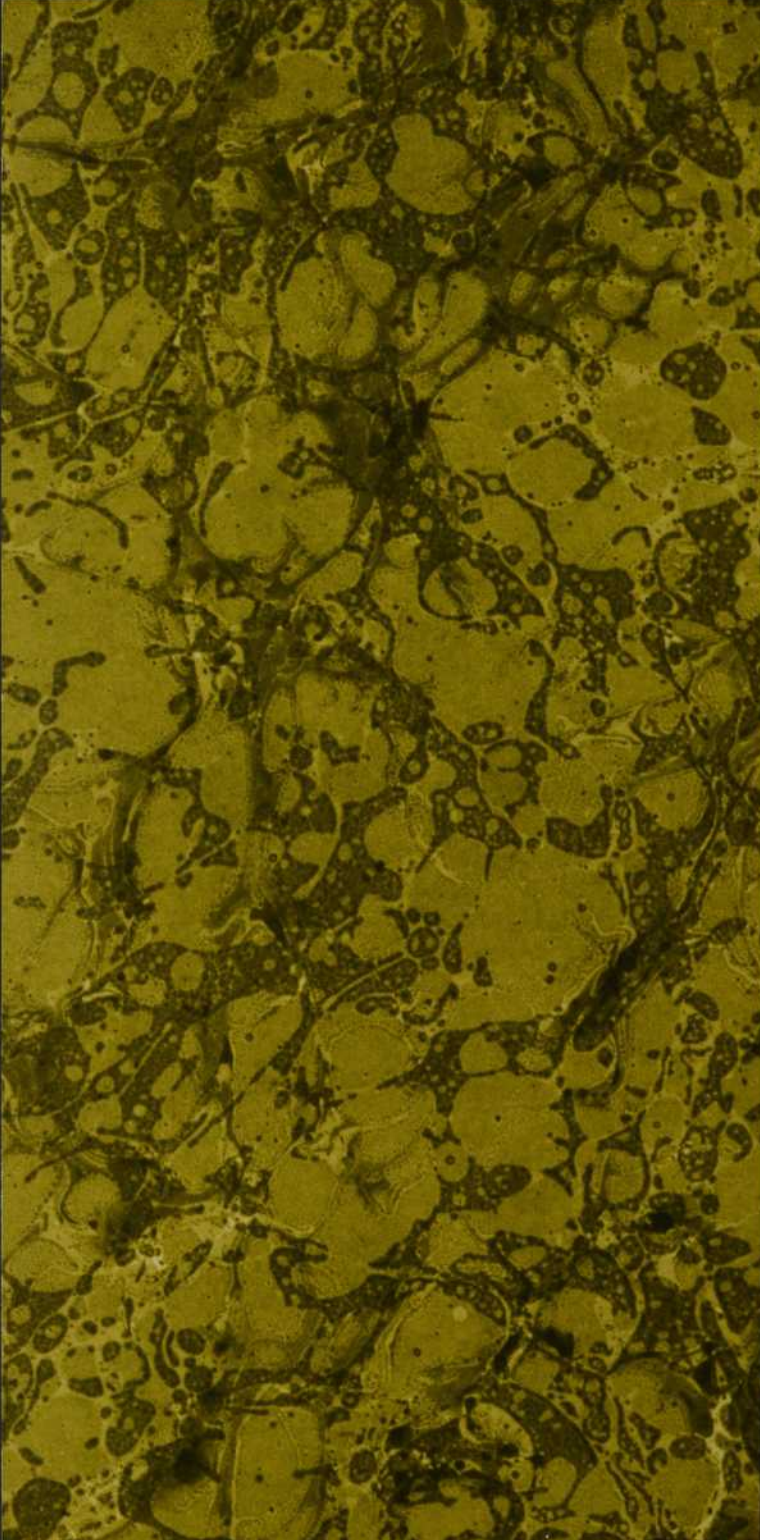
Imprimé au Canada  
Printed in Canada



MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Québec, Canada  
2000





**Contes**

**Dossiers**

**Essais**

**Extraits de  
romans**

**Hommages**

**Journaux  
intimes**

**Poèmes**

**Nouvelles**

**Récits**

**Témoignages**

**Théâtre**

## **Les écrits**

Revue littéraire  
fondée en 1954  
sous le titre *Écrits*  
du Canada français